

Présentation

“Faire famille” dans et par l’espace : vers un habitus multilocal ?¹

Laura Merla, Bérengère Nobels,
Sarah Murru, Coralie Theys *

Mots-clés : faire famille, migration, multilocalité, habitus, divorce.

I. Une approche constructiviste et relationnelle de la famille et de l’espace

Aujourd’hui, la mobilité – qu’elle soit spatiale, sociale, relationnelle... – est largement devenue un impératif normatif transversal aux différentes sphères de la vie sociale, y compris familiale (Mincke/Montulet, 2019 ; Urry, 2007). Dans nos sociétés, elle se reflète notamment dans la diversification des configurations familiales, qui remet en question les constructions occidentales de la résidentialité et de la sédentarité. L’administration des populations par les États-nations européens a largement reposé sur l’assignation individuelle à un lieu unique de résidence, lieu lui-même utilisé comme critère administratif d’assignation des habitants à un ménage (Duchêne-Lacroix, 2013). Ce paradigme a joué un rôle fondateur dans l’ins-

¹ Cet article et ce dossier thématique s’inscrivent dans le cadre du projet “MobileKids : Children in multi-local, post-separation families” (PI : Laura Merla). Voir www.mobilekids.eu. Ce projet a été financé par le Conseil européen de la recherche (ERC) dans le cadre du programme de recherche et d’innovation Horizon 2020 de l’Union européenne, sous la convention de subvention n° 676868. Ce document reflète uniquement le point de vue des auteurs. La Commission européenne n’est pas responsable de l’usage qui pourrait être fait des informations qu’il contient.

* Prof. Laura Merla, Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Familles et les Sexualités (Cirfase), UCLouvain, Belgique & Honorary Research Fellow, University of Western Australia, laura.merla@uclouvain.be ; Bérengère Nobels, Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Familles et les Sexualités (Cirfase), UCLouvain, Belgique, berengere.nobels@uclouvain.be ; Dr Sarah Murru, Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Familles et les Sexualités (Cirfase), UCLouvain, Belgique & Centre d’Étude de la Coopération Internationale et du Développement (Cecid), Université libre de Bruxelles, sarah.murru@uclouvain.be ; Coralie Theys, Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Familles et les Sexualités (Cirfase), UCLouvain, Belgique, coralie.theys@uclouvain.be.

titutionnalisation d’un modèle “classique” de la famille, dont les membres sont liés par la coprésence physique et cernés par les limites du terrain et de la maison privés qui les abritent (voir également Bonvalet, 1997 ; Morgan, 2011). Or, le modèle occidental de la famille nucléaire, stable et sédentaire, associée à un seul lieu de résidence, perd progressivement de sa prégnance, au profit de la reconnaissance croissante de la diversité des formes familiales, plus ou moins étendues mais surtout plus mobiles, et associées à divers lieux de résidence, que ce soit simultanément ou de manière séquentielle : familles divorcées, recomposées, couples non-cohabitants... C’est ainsi qu’à partir des années 1980, en sciences sociales, apparaît une nouvelle définition de la famille basée sur une conception relationnelle de l’espace concevant la famille comme un

réseau social particulier, fréquemment multilocal, étendu à travers différents ménages et centré autour de relations personnelles de *care* fiables entre deux ou plusieurs générations inter-reliées (Schier *et al.*, 2015 :442 ; voir également Widmer/Jallinoja, 2008).

De nouveaux champs de recherche centrés sur les réseaux familiaux et sur les pratiques de ces familles multilocalisées émergent ainsi peu à peu dans diverses disciplines des sciences sociales. Parmi ceux, on peut citer les études portant sur les familles multilocalisées multigénérationnelles, sur les familles transnationales – définies par Deborah Bryceson et Ulla Vuorela (2002 :3) comme des «familles qui vivent tout ou la plupart du temps séparées, mais qui tiennent ensemble et créent ce qui pourrait être considéré comme un sentiment de bien-être collectif et d’unité, autrement dit un “sens de la famille”, même au travers des frontières nationales»² –, sur les familles multilocalisées au sein desquelles un ou plusieurs membre(s) exercent un travail délocalisé (e.a Nowicka, 2007 ; Vincent-Geslin/Kaufmann, 2012), et sur les familles divorcées et/ou recomposées, caractérisées par «la séparation géographique des enfants et des parents pendant un certain laps de temps, et leur division en différents ménages et espaces» (Schier *et al.*, 2015 :442), suite à la séparation des parents. Dans ce contexte, l’appartenance à un groupe familial ne va plus de soi, mais apparaît davantage comme devant être travaillée par les individus. C’est ce que souligne le concept de “faire famille” du sociologue britannique David Morgan (1996, 2011), qui propose de définir les familles non pas par ce qu’elles sont, mais par ce qu’elles font – soit les routines et “pratiques familiales” dans lesquelles les individus s’engagent au quotidien pour construire et entretenir leurs relations familiales.

Le caractère construit, dynamique et processuel des appartenances et relations familiales est également souligné par les recherches sur les familles transnationales, où l’approche par le “faire famille” est largement domi-

² Toutes les citations originales en anglais ont été traduites par nos soins.

nante, et pour qui la distance géographique rendrait ces dimensions plus visibles à la fois pour les acteurs et les chercheurs. Ainsi, selon Bryceson et Vuorela (2002), le “faire famille” en contexte transnational passe notamment par un travail de “relativisation” (au sens d’être en relation) par lequel chacun établit, entretient ou rompt les liens relationnels avec des membres spécifiques de sa famille, en poursuivant activement ou négligeant passivement certains liens de sang et, possiblement, en prenant d’autres types de liens comme critères d’inclusion. La relativisation «implique la formation sélective d’attaches affectives et matérielles familiales sur la base de considérations temporelles, spatiales et liées aux besoins» (Bryceson/Vuorela, 2002 :14). Si cette littérature a pour une grande part mis en avant l’importance, pour le “faire famille”, des pratiques et communications effectuées “à distance” *via* l’usage de technologies de l’information et de la communication (Baldassar/Nedelcu/Merla/Wilding, 2016 ; Madianou/Miller, 2013), elle n’en néglige pas moins les dimensions matérielles du “faire famille”, et notamment celles liées au logement, particulièrement dans le pays d’origine. Fog Olwig (2002) montre notamment le rôle-clé joué par la maison familiale qui fut, et continue à être, un centre de relations sociales et économiques et d’attachement émotionnel pour les familles transnationales. Les réunions familiales qui s’y tiennent, dans le cadre de mariages par exemple, sont l’occasion de réaffirmer la place que chacun occupe dans cette “maison” (à la fois prise au sens matériel et symbolique) et, partant, la continuité des appartenances à la fois familiales et communautaires locales ; de confronter les contributions effectives de chacun à l’économie de ce foyer globalisé ; et d’aborder la délicate question des droits à posséder tout ou partie de ce bien familial lorsque les parents qui l’occupent auront disparu. Ces travaux renvoient à la notion socio-anthropologique de “maison-*domus*” (Bonnin, 1999 :23), qui «s’instrumentalise et s’identifie dans l’habitation proprement dite, but et moyen de sa propre durée», et qui comporte trois niveaux :

celui du capital localisé qu’elle représente, possédé ou non par l’occupant lui-même, celui de l’espace habitable, fonctionnalisé, comme instrument nécessaire des pratiques domestiques quotidiennes et festives, répétitives ou exceptionnelles, enfin celui de l’expression symbolique et identitaire dont elle est le support (identités plutôt collectives dans certains de ses espaces, plus individuelles dans d’autres).

Les individus qui “font famille”, “font” donc également “avec de l’espace” (Stock, 2012 ; Morgan, 2020). L’espace peut en effet être vu comme une figure dynamique, inséré dans les actions et sans cesse créé et vécu par les individus qui déploient des tactiques et des stratégies afin d’agencer celui-ci, de s’en distancier, de le délimiter, de l’englober, de se positionner par rapport à lui, *etc.* Il apparaît ainsi «comme une condition et une ressource de l’action» (Stock, 2007 :1) mais aussi comme un produit de l’action

(Löw, 2015 :viii), étant le résultat de processus sociaux, de pratiques et d’interactions entre les individus et les choses (Massey, 2005). Il joue ainsi le rôle d’intermédiaire entre le social et le matériel (Remy, 2015) dans le sens où les individus en mouvement échangent à travers lui, dans leurs relations sociales et familiales, des biens, des idées et des symboles (Weichhart, 2015). Plutôt que de voir les membres d’une famille physiquement mobiles comme des individus fréquentant des îlots isolés (maison, lieux d’activités, lieux de travail, *etc.*), dispersés dans l’espace, et qu’il serait impossible de relier en un tout homogène, nous adoptons dans ce dossier thématique un point de vue relativiste, inspiré des travaux de Martina Löw (2015), qui nous invite à considérer que l’espace peut être vécu parallèlement à la fois comme unitaire et pluriel, interconnecté et mobile. L’espace est ainsi défini comme

un processus au cours duquel des éléments liés par des relations diverses forment des espaces toujours nouveaux et qui se recoupent mutuellement. Cette relation d’imbrication est organisée par le biais du mouvement (les flux) (Löw, 2015 :112).

Par la socialisation insularisée et par les contacts *via* les nouveaux médias qui créent un espace virtuel, «l’espace n’est plus ressenti simplement comme un environnement continu, mais aussi comme une dimension éphémère, interconnectée et immatérielle» (2015 :113). La représentation de cet espace relationnel se reflète dans le champ d’étude de la multilocalité, au travers du concept d’archipélisation des lieux de vie des individus (Duchêne-Lacroix, 2010). En effet, cet archipel articule à la fois des lieux d’ancrage, stables et immobiles (routines, attentes, liens forts) et des espaces mobiles, immatériels, au sein desquels voyagent des personnes, des objets et des idées assurant une continuité entre ceux-ci (Schier *et al.*, 2015). Chaque individu peut ainsi ressentir une tension entre les territoires objectivement normés et son propre vécu spatial (di Méo, 2012). L’habiter ne se réduit plus uniquement au logement, mais s’étend au travers des différents espaces parcourus par les individus (Bonvalet/Gotman/Grafmeyer, 1999). Le lieu de résidence apparaît ici comme un lieu parmi d’autres (espaces de travail, de consommation, de loisir, de tourisme, *etc.*) (Stock, 2006). Cet espace relationnel prend ainsi son sens en relation avec d’autres espaces mais aussi «par les relations sociales et les rapports sociaux qui y prennent place ou le visent comme enjeu explicite» (Lenel, 2018 :11).

La perspective qui consiste à analyser le “faire famille” dans et à travers l’espace nous apparaît particulièrement féconde, en ceci qu’elle amène à réinterroger des thèmes-clés de la sociologie de la famille et, plus largement, du lien social, et à réinventer un vocabulaire conceptuel permettant de rendre compte avec justesse des évolutions en cours.

II. Étudier le “faire famille” au croisement entre sociologie de la famille, des migrations, et de la multilocalité

Ce dossier thématique contribue à ce vaste chantier en s’attachant à deux types de configurations familiales (elles-mêmes plurielles) : celle, d’une part, des familles en migration et/ou transnationales (articles de Kotman, de Damery, et de Jaeger), et celle, d’autre part, des familles séparées ou divorcées et ayant mis en place un mode d’hébergement dans lequel les enfants résident en alternance, et de façon plus ou moins égale, au domicile de leur père et de leur mère (articles de Schlinzig, de Winther & Larsen, et de Merla & Nobels). Ce faisant, nous mettons en dialogue deux champs d’étude (familles transnationales/familles multilocalités) qui se déploient largement séparément, le premier s’étant amarré principalement à la sociologie des migrations avec une focale sur les formes familiales qui traversent des frontières “nationales”, alors que le second a davantage été porté par la géographie sociale et la sociologie de l’espace et s’est centré avant tout sur des formes de multilocalité internes aux frontières étatiques. Pourtant, les articles qui composent ce dossier ont de nombreux points communs, qui attestent de la proximité entre ces deux champs. Tous examinent les enjeux du “faire famille” à partir d’une perspective interactionniste et relationnelle qui place au centre de l’analyse les micro-pratiques qui se déploient au quotidien, appréhendées à partir de dispositifs méthodologiques qualitatifs. Ils se démarquent par ailleurs des travaux qui ont dominé jusqu’ici leurs champs respectifs en portant une attention toute particulière au point de vue et aux expériences vécues des enfants et des jeunes adultes au sein de ces configurations familiales, tantôt en leur donnant une place centrale, tantôt en leur offrant dans l’analyse une place aux côtés de leurs parents. Le sentiment d’appartenance se situe au cœur de ces travaux, et est traité à partir de mouvements divers, qui consistent par exemple à “créer” sa propre famille – y compris en-dehors de liens de sang –, ou au contraire, à entretenir aux yeux des autres une apparente conformité avec la famille “traditionnelle”, à créer un “nous” au croisement de plusieurs foyers, à asseoir un ancrage social et spatial et créer des continuités “ici” et “là-bas”, à jongler avec des répertoires parfois contradictoires... Ces articles nous parlent d’“objets en stationnement ou en transit”, de fratries qui ont en commun de “partager et être partagées”, de “multiréférentialité”, de pratiques “d’odorisation”... Ce faisant, ils mettent en lumière des expériences, des pratiques, des enjeux jusqu’ici peu visibles, et proposent un nouveau vocabulaire particulièrement fécond pour réactualiser les cadres d’analyse de la sociologie de la famille contemporaine.

Dans le cadre de cette présentation, nous avons fait le choix de mettre en exergue trois thèmes qui émergent de manière transversale des différents articles, qui permettent de jeter des ponts conceptuels entre les deux champs, et poussent plus loin la déconstruction de la conceptualisation

classique du lien entre famille et espace : (1) l’expérience d’une multiplicité de cadres de référence au travers desquels le “faire famille” se matérialise ; (2) la multiplicité et la complémentarité des formes de coprésence qui sous-tendent le sentiment d’appartenance ; et (3) la place des relations de pouvoir dans la structuration tant des pratiques que du rapport de la famille à l’espace. Ensemble, ces trois thématiques nous amènent à ré-interroger ici la notion d’habitus, et à proposer, en conclusion, une contribution originale au travers de la notion d’ “habitus multilocal” pour capturer la spécificité du “faire famille” en contexte de mobilité résidentielle.

III. D’un habitus “transnational” à un habitus “multilocal”

Les familles dont il est question dans ce dossier thématique, qui sont tour à tour transnationales, divorcées et recomposées, expatriées, ou encore, choisies sur la base d’affinités ont pour point commun de vivre dans et entre plusieurs lieux de résidence, situés à un niveau national ou international, et d’avoir, de ce fait, un mode de vie multilocal ou transnational. Ces modes de vie nous invitent à considérer non pas des lieux uniques, isolés, mais à prendre en compte les relations entre ici, là-bas et entre deux (Schier *et al.*, 2015). Les familles présentées dans ce dossier s’éloignent donc des cadres classiques pour penser la famille, à la fois, parce qu’elles sont mobiles, déployées entre plusieurs lieux, mais aussi, parce que les individus qui les composent, du fait de leur mobilité et de leur inscription dans cet espace relationnel, combinent des statuts, des rôles et des ordres familiaux multiples. Leurs membres doivent par ailleurs mettre en œuvre des pratiques spécifiques afin de créer, nourrir et entretenir un sentiment d’appartenance qui perd son caractère donné, et “faire famille” dans un contexte où la proximité physique et les interactions en face-à-face revêtent un caractère épisodique ou intermittent.

Ce constat est porté de manière évidente par la littérature sur les familles transnationales, qui s’est construite spécifiquement autour de la remise en question de l’idée que la migration vers une “autre” société constituerait en soi un obstacle infranchissable pour le maintien des liens et des appartenances à la famille et à la société d’origine, et qui a déployé un important ensemble de travaux sur les pratiques dans lesquelles les personnes s’engagent pour “faire avec” la mobilité, l’absence et la distance, ainsi que des cadres de référence parfois fortement distincts. Mais ce constat vaut également pour les familles multilocales dont les membres voyagent, au sein d’un même État, entre des règles, des racines et des manières de faire qui diffèrent d’une maison à l’autre (Wentzel Winther, 2015). En habitant à la fois ici et là-bas, les individus traversent, incorporent et jonglent ainsi avec une multiplicité de cadres de références. Comme Laura Merla (2018 :54) le souligne à propos des enfants vivant en hébergement alterné, «alors qu’ils apprennent à se déplacer d’une maison à l’autre et à s’engager dans des for-

mes virtuelles de coprésence qui brouillent la distinction entre “ici” et “là-bas”, filles et garçons sont continuellement exposés à des normes, des visions, des règles et des pratiques différentes, qu’ils co-crésent et remettent en question, ce qui les dote d’un vaste répertoire de schémas d’action et d’habitudes [...] qui les guident ensuite [...] dans des contextes interactionnels spécifiques» – une situation qui appelle à remettre en chantier le concept d’habitus (voir notamment Bourdieu, 1979, 1997 ; Lahire, 2003) .

Les études sur les migrations internationales et le transnationalisme ont joué un rôle pionnier dans ce chantier, notamment, comme le souligne Mihaela Nedelcu (2010), en proposant une lecture cosmopolitique des migrations internationales et en explorant les mécanismes à travers lesquels les migrants développent au quotidien un univers de vie transnational. De la même manière que nous considérons l’espace relationnel comme formant un “tout” composé d’un “ici”, d’un “là-bas” et d’un “entre deux”, ces travaux dépassent le méthodologisme nationaliste (Wimmer/Glick Schiller, 2002) et

remplace[nt] le postulat disjonctif “ou... ou” par le principe “à la fois/et”. Dans cette logique d’“inclusion additive” sont possibles les appartenances plurielles et inclusives et coexistent des réalités et dynamiques apparemment contradictoires (Nedelcu, 2010 :53).

Ainsi, différentes expressions qui apparaissent dans les études transnationales comme “glocalisation” (Robertson, 1994 ; Roudometof, 2005), “dénationalisation” (Sassen, 2003), “tournant de la mobilité” (Urry, 2008) «mettent l’accent sur l’hybridité, les doubles appartenances et allégeances, la fluidité identitaire, la déterritorialisation des pratiques, l’existence dans un in-between» (Nedelcu, 2010 :52). Cette perspective a donné lieu à une conceptualisation de l’expérience transnationale au travers de la notion d’“habitus transnational” (Guarnizo, 1997 ; Vertovec, 2009).

L’habitus a été conceptualisé et défini par Bourdieu (1979) comme un système de dispositions “durables et transformables”, qui agit comme autant de principes qui génèrent et organisent les pratiques et les représentations. Les premières expériences et l’origine sociales des individus vont façonner leur “façon d’être” au monde par un processus – le plus souvent inconscient – d’intériorisation de l’extériorité. La notion d’habitus exprime ce processus d’intériorisation de dispositions, assimilées durablement par l’individu, et qui va permettre dans le même temps d’orienter celui-ci dans le monde social. L’habitus façonne ainsi des inclinaisons à penser, à percevoir, à faire d’une certaine manière. Il est donc un produit de la socialisation qui tend à reproduire des schèmes acquis, face à des situations habituelles, mais qui n’est pas figé et peut donc également innover dans des situations inédites (Hilgers, 2009). Dans le cadre des études transnationales, c’est cette transformation innovante qu’il est intéressant de comprendre lorsque la socialisation des individus prend place et s’ancre dans des modes de vie

transnationaux et engendre des manières de faire et d’agir qui, à long terme, incorporent la dimension transnationale. La notion d’ “habitus transnational” tente ainsi de jeter la lumière sur cette expérience transnationale en saisissant

comment se forment et se manifestent les orientations duales et par quels mécanismes les migrants gèrent la multiplicité et développent des compétences (émotionnelles, analytiques, créatives, communicatives et fonctionnelles) transnationales et cosmopolites (Nedelcu, 2010 :56)³.

Zontini et Reynolds (2018 :43) ont récemment proposé la notion d’ «habitus familial transnational», définie comme «un ensemble structuré de valeurs, de manières de penser et “d’être” construit au fil du temps au sein de la famille par une socialisation familiale, des pratiques et des traditions culturelles qui transcendent les frontières nationales» (Zontini/Reynolds, 2018 :423) pour capturer la manière dont les relations familiales transnationales façonnent les manières d’ “être au monde” de jeunes issus de familles migrantes en Grande-Bretagne. Pour les jeunes qu’elles ont interrogés, cet habitus se traduit par une vision “normalisée” d’une famille “déterritorialisée” et marquée par des épisodes de présence et d’absence, et s’appuie sur des pratiques – comme le maintien de formes de présence matérielles ou virtuelles, la participation à des rituels importants comme les mariages ou fêtes de fin d’année, ou plus banals comme le fait d’accueillir des membres de la famille à leur descente d’avion. Les jeunes devant également composer avec des cadres de référence parfois contradictoires, cet habitus comprend la nécessité d’apprendre à habiter des mondes différents (pays d’origine/d’accueil ; mais aussi par exemple l’école et la maison), ce qui implique notamment de savoir se déplacer sans effort entre eux, de gérer sa propre présence dans différents endroits et d’utiliser chaque endroit pour répondre à des besoins distincts. L’accent est donc avant tout mis ici sur les pratiques et routines du “faire famille” en contexte transnational, qui nourrissent un sentiment d’appartenance et façonnent chez les jeunes un habitus considéré comme spécifique. Ces pratiques et routines sont également au cœur des travaux de Nedelcu (2010, 2012) sur l’habitus transnational, qui placent quant à eux la focale sur les relations entretenues à distance *via* les technologies de l’information et de la communication, et mettent en avant, non pas la manière dont un habitus peut être transmis aux plus jeunes par leur groupe familial, mais des processus de socialisation continue qui impliquent plusieurs générations, y compris des adultes qui acquièrent de nouvelles dispositions dans ce contexte.

Sans pour autant mobiliser la notion d’habitus (transnational), les articles de ce dossier apportent un éclairage à la fois complémentaire et nouveau

³ Pour une revue de la littérature, voir notamment CARLSON S., SCHNEICKERT C., 2021 ; ZONTINI E., REYNOLDS T., 2018.

sur la socialisation et la formation d'habitus spécifiques au "faire famille" en contexte de mobilité résidentielle. Nous allons plus particulièrement montrer comment ils permettent de dépasser la dichotomie existant entre transnationalisme et multilocalité, en nous arrêtant sur trois sous-thématiques transversales.

A. Des cadres de référence multiples

La première thématique transversale que nous souhaitons mettre en exergue est la multiplicité des cadres et des ordres sociaux à laquelle les membres des familles dont nous parlons ici font face, du fait de leur mobilité et de leur inscription multiple dans l'espace. Les articles qui composent ce dossier mettent l'accent sur la multiplicité des appartenances et des cadres de références entre lesquels les individus voyagent et avec lesquels ils jonglent du fait de leur vie mobile et de leur inscription dans et entre plusieurs lieux. Ils témoignent également des pratiques que les individus développent pour jongler entre le ici et le là-bas, le local et le global (le global étant entendu ici comme l'espace relationnel, l'archipel qui relie différents lieux de vie que ce soit à l'échelle du globe ou à celle du quartier) et pour habiter entre deux, dans un espace relié.

Ainsi, dans son article centré sur l'expérience des relations familiales locales et transnationales de deux dyades mère-enfant (l'une kosovare, l'autre ghanéenne) installées en Suisse, Ursina Jaeger pose la question de l'impact de l'espace, et de la multiplicité des ordres sociaux qui découle d'une inscription multiple dans cet espace sur les pratiques du faire famille. En effet, pour l'auteure, ces pratiques sont toujours une question de négociations et se réfèrent à des régulations, cultures et ordres moraux particuliers, qui se multiplient et s'additionnent lorsque les individus mobiles traversent des cadres de références multiples, et parfois divergents. La lunette conceptuelle innovante de la multiréférentialité qu'Ursina Jaeger propose d'adopter permet d'analyser la contingence des ordres sociaux (le fait que ces ordres sociaux puissent être pensés et ressentis très différemment selon les endroits) et la négociation simultanée d'ordres sociaux divergents dans une seule et même situation. De ce fait, l'auteure montre que si l'appartenance familiale peut rester la même au-delà des frontières géographiques, la manière dont elle est performée et la relation qui en découle peuvent cependant se modifier. Ainsi, la simultanéité des ordres sociaux et leurs contradictions inhérentes offrent plus de marges de manœuvre aux acteurs mobiles, leur permettant de négocier des pratiques familiales et d'adapter leur pouvoir d'actions. L'auteure montre comment un membre de la famille peut voir sa relation familiale avec une personne se modifier lorsque cette relation se transfère dans un nouveau cadre culturel qui contient d'autres attentes et d'autres prescrits. C'est le cas par exemple de Rose qui, changeant de régime de maternité d'un pays à l'autre, passe d'une maternité cadrée et

contrôlée à une relation à sa fille qui met l’accent sur la liberté et l’autonomie. La multiplicité des cadres de références et des dynamiques qui prennent place dans un “espace relationnel” est abordée également dans l’article de Nora Kottman. L’auteure nous éclaire en effet sur la manière dont des familles allemandes expatriées dans un quartier chic de Tokyo naviguent entre différents registres de la famille et sur les tensions qui peuvent naître alors entre la manière dont elles performant la famille dans leur pays de résidence et les codes de leur pays d’origine. Nora Kottman montre ainsi comment ces familles allemandes gèrent ce que Jaeger appelle la “multiréférentialité” qui émerge de ce mode de vie d’expatriés, en tentant de s’intégrer à leur communauté d’expatriés au Japon en renvoyant une image de famille “traditionnelle”, alors que cela ne correspond pas forcément à ce qu’elles sont et à ce qu’elles font dans leur pays d’origine.

L’article d’Ida Wentzel Winther et de Steen Nepper Larsen, celui de Laura Merla et Bérengère Nobels et celui de Tino Schlinzig traitent tous les trois de familles séparées dont les enfants voyagent entre deux maisons, au Danemark, en Belgique et en Allemagne. Ils mettent en évidence l’enchevêtrement des échelles du faire famille dans et par l’espace – tant au niveau local de chaque foyer qu’au niveau plus global du groupe familial –, ainsi que les ordres sociaux spécifiques à chaque foyer dans et entre lesquels les enfants naviguent, et qui sont délimités notamment par des objets et des univers olfactifs propres. En particulier, l’article d’Ida Wentzel Winther et de Steen Nepper Larsen, qui s’appuie sur une longue étude ethnographique de familles danoises, montre comment des enfants de parents séparés vivant dans des familles recomposées partagent des familles et des fratries qui ne sont pas limitées à un lieu unique et dont la composition change continuellement. Les enfants de ces familles recomposées appartiennent ainsi, en partie, à plusieurs foyers et à plusieurs sous-ensembles relationnels, ce qui leur demande de s’adapter non seulement à une multiplicité de codes et de “scripts”, mais également de se “reconfigurer” selon qui est présent, qui arrive et qui s’en va. En plus de s’intéresser aux pratiques que l’enfant développe du fait d’être partagé et de partager, les auteurs questionnent dans quelle mesure les enfants transgressent leur singularité (leur “je”) lorsqu’ils font constamment partie d’un univers partagé.

Ensemble, ces articles mettent en avant, explicitement ou implicitement, des manières “d’être au monde” spécifiquement liées à l’expérience d’une vie de famille marquée par la multiréférentialité et la multilocalité – qu’elle traverse, ou non, des frontières nationales.

B. Coprésences et sentiment d’appartenance

L’entretien et le maintien d’un sentiment d’appartenance au travers de diverses formes de coprésence constituent la deuxième thématique transversale que nous souhaitons mettre en avant dans cette présentation. Les

travaux de Loretta Baldassar (2008) auprès de migrants italiens en Australie, qui démontrent que ceux-ci font face à l'absence des membres de leur famille restés en Europe, par l'intermédiaire «de contact sensoriel et de coprésence, en d'autres termes, en “sentant” la présence d'individus et de lieux au travers des cinq sens» (Baldassar, 2008 :252), ont joué un rôle pionnier dans la complexification de la notion de coprésence en contexte familial (Merla/Papanikolaou, 2021). L'auteure identifie quatre types de coprésence qui permettent aux familles séparées, dans le temps et l'espace, d'établir des relations et de maintenir un sentiment d'unité. La coprésence virtuelle est construite par le sens de l'ouïe lors d'échanges téléphoniques et de la vue lorsque les interlocuteurs utilisent une webcam. La coprésence par procuration s'opère par l'intermédiaire d'objets ou de personnes qui font penser à un membre de la famille absent ; elle est vécue au travers des 5 sens car ces objets ou ces personnes peuvent être touchés, entendus, sentis, *etc.* La coprésence imaginée est vécue par la pensée à l'égard d'une personne absente. Enfin, la coprésence physique reste l'«étalon d'or» (*gold standard*) (Baldassar, 2008 :252) parce qu'elle seule permet de ressentir directement l'autre au travers des cinq sens. Dans sa discussion de cette typologie, Marie-Kristin Döbler (2018 :14) insiste sur le fait qu'être présent physiquement ou de manière indirecte (comme par l'intermédiaire d'un objet) ne suffit pas en soi pour qualifier une “coprésence”. Elle considère qu'être présent «mentalement» (*Ibid.* :19), c'est-à-dire en portant consciemment une attention à l'autre, est constitutif de toutes les formes de coprésence et est central pour que les individus perçoivent et expérimentent le fait d'“être ensemble”. De plus, créer et maintenir la coprésence nécessite de partager des connaissances avec les autres, basées sur des expériences communes, perpétuellement reconstituées au travers des interactions et de la communication.

Les articles de ce dossier font écho aux dimensions de coprésence et de connaissances partagées, décrites ci-dessus, dès lors qu'ils apportent un éclairage à propos de la question du maintien des liens familiaux et du sentiment d'appartenance à la famille, d'enfants et d'adultes qui vivent – temporairement – à distance. Les textes de Tino Schlinzig, de Laura Merla et Bérengère Nobels, et d'Ida Wentzel Winther et de Steen Nepper Larsen étudient prioritairement les dimensions sensorielle et matérielle du “faire famille” à l'intérieur des différents foyers entre lesquels les enfants de parents séparés voyagent. Ainsi, Tino Schlinzig démontre que les odeurs peuvent être considérées et mobilisées comme un médium pour créer un sentiment d'appartenance et de cohésion au sein des familles multilocales. Les odeurs, perçues comme des connaissances partagées entre les membres d'un lieu de résidence, définissent une identité familiale locale et stabilisent un ordre social local, spécifique à chaque foyer. Les enfants, qui alternent les lieux de vie à la suite d'une séparation parentale, s'identifient

aux odeurs du lieu et s’y sentent alors appartenir. L’auteur met par ailleurs en exergue qu’il est possible d’identifier un individu par son odeur et de le distinguer ainsi des autres. De plus, les enfants emportent certains objets avec eux d’un lieu de vie à l’autre. Empreints d’une odeur caractéristique de chaque habitation, ces objets permettent d’établir des liens entre les lieux de résidence et entre les membres de la famille dispersés spatialement, nourrissant un sentiment d’appartenance “inter-spatial”. Celle-ci évoque et rappelle des personnes absentes ou des lieux fréquentés, rendant ces derniers présents par la pensée (Baldassar, 2008). Cette présence peut être souhaitée, ou au contraire rejetée. Ainsi, les effluves que dégage le parfum d’un produit de lessive différent, et que les enfants emportent avec eux quand ils arrivent chez leur mère après une semaine chez leur père, évoquent à cette dernière la présence symbolique de son ex-partenaire, et poussent une des mères rencontrées par l’auteur à laver tous les vêtements afin de se débarrasser de cette présence/absence. Le fait d’asperger un doudou avec le parfum de la mère contribue également à rappeler la présence de celle-ci dans les différents lieux de vie de son enfant. L’auteur rend visibles ces pratiques d’odorisation (comme parfumer un coussin que l’enfant emporte avec lui) ou de désodorisation (comme laver des vêtements pour en changer l’odeur), pratiques qui maintiennent présents par procuration les membres de la famille que l’enfant vient de quitter (une présence par procuration qui peut être voulue par le parent que l’on quitte), et qui lui permettent de retrouver une place dans le lieu de vie qu’il rejoint et/ou viennent faire obstacle à cette réincorporation. Dans le même ordre d’idée, Laura Merla et Bérangère Nobels explorent, à partir d’une étude de la matérialité, comment les jeunes utilisent les objets qui les entourent, d’une part, pour distinguer chaque lieu de vie et façonner un monde familier à l’échelle locale et, d’autre part, pour mettre en relation ces différents espaces, créer de la continuité dans l’expérience de la mobilité et former un tout cohérent, un “espace vécu”. S’il n’aborde pas en tant que telle la question de la “coprésence”, cet article n’en fournit pas moins des éléments qui contribuent à sa compréhension. En effet, les auteures distinguent les objets laissés “en stationnement” au sein d’un environnement familial avant de rejoindre le second domicile et les objets “en transit” que les enfants emportent à chaque changement de lieu de vie. L’on pourrait dire que par l’intermédiaire des cinq sens, le premier type d’objets fait ressentir par procuration la présence de l’enfant absent et rappelle à ceux qui résident en permanence dans chaque lieu de vie la place qu’occupe celui-ci au sein de la famille. Le déballage et l’installation – ou non – du second type d’objets participe également à établir la place symbolique de l’enfant et à donner une coloration particulière à sa présence physique. Les auteures montrent en effet que ces pratiques aident les enfants à se (ré)intégrer et à se positionner au sein du foyer comme étant “en transit”, “en attente” de repartir vers un autre lieu, ou au contraire, en tant que rési-

dents permanents. Les auteures apportent également un éclairage sur le fait que les enfants alternent les environnements matériels, propres à chaque foyer, au sein desquels ils ne disposent pas toujours d'objets semblables. À l'instar de Tino Schlinzig qui conçoit les odeurs comme des connaissances partagées, nous pourrions étendre cette conception aux objets de la maison dont l'usage renforcerait l'identification au lieu de vie et à la famille qui y réside en permanence. Le texte d'Ida Wentzel Winther et de Steen Nepper Larsen permet lui aussi d'appréhender la manière dont la coprésence – qu'elle soit physique ou créée par procuration – est générée au travers de la matérialité et du partage des effets personnels des enfants entre leurs domiciles pour créer du lien dans des familles recomposées. Selon les auteurs, partager un domicile rapproche les quasi-frères et sœurs car le fait d'être physiquement coprésents sous un même toit permet de créer des relations plus intenses. La répartition des affaires personnelles des enfants entre leurs différents lieux de vie établit également des liens entre ces espaces et aide ces jeunes à se sentir chez eux en plusieurs lieux. Les parents jouent également un rôle dans ce processus, par exemple lorsqu'ils répartissent de façon équitable les objets et les lieux (comme une chambre personnelle) entre les enfants, dans un esprit de partage, afin de donner à chacun une place qui sera maintenue par procuration durant les jours d'absence.

Les trois textes qui mettent en scène des migrants abordent davantage l'interrogation du "faire famille" en-dehors des lieux de résidence et dans un contexte familial transnational. Ils mettent l'accent sur l'importance de partager une expérience commune en coprésence physique tout en étant présents mentalement. Ainsi, Shannon Damery démontre comment de jeunes adultes migrants confrontés à des discriminations dans l'espace public belge, nourrissent un sentiment d'appartenance et d'ancrage dans leur ville de résidence (ici, Bruxelles) en s'appuyant sur une "famille volontaire" composée de membres avec qui ils partagent un but commun (acquérir une reconnaissance, par exemple en termes de titre de séjour) et une expérience commune de marginalisation. Ce groupe d'appartenance revêt également les traits d'une famille en ceci qu'il les inscrit dans un système de droits et de devoirs, leur fournissant du soutien et des ressources tout en nourrissant un sentiment d'obligations à l'égard de ses membres. Ces familles "volontaires", issues notamment du milieu associatif, leur offrent un ancrage à la fois social et spatial, la fréquentation de leurs locaux, situés au cœur de Bruxelles, permettant aux jeunes de s'approprier un lieu dans lequel ils se sentent en sécurité et en paix. Dans la même lignée, Nora Kottman met en avant que les familles allemandes installées à Tokyo se définissent comme membres de la communauté des expatriés dès lors qu'elles partagent des conditions de vie communes, s'échangent des conseils et s'entraident mutuellement. Elles établissent par ailleurs des liens entre leur vie de famille au Japon et celle qu'elles entretiennent à distance en restant "présentes"

dans leur pays d’origine. Ces familles expatriées restent présentes physiquement en maintenant un domicile propre en Allemagne, au sein duquel elles résident temporairement lorsqu’elles rendent visite aux autres membres de la famille. Ce lieu d’habitation assure également leur présence par procuration car il signale qu’elles gardent un lien avec “ici” tout en étant “là-bas” et qu’elles se considèrent donc toujours comme membres de leur groupe familial malgré la distance qui les sépare des autres. Les liens sont également entretenus avec la famille en Allemagne *via* une coprésence virtuelle, faite d’échanges en ligne. L’auteure révèle également l’impact négatif des restrictions liées à la crise sanitaire de la Covid 19 sur les pratiques familiales déployées à distance et le ressenti de la distance géographique, la séparation ayant été plus difficile à vivre en raison de l’interdiction des voyages et l’interruption des services postaux, qui ont empêché les familles d’expérimenter des formes de coprésence physique ou par procuration.

Collectivement, les résultats mis en avant par les auteurs de ce dossier thématique mettent ainsi en exergue l’importance de considérer la dimension sensorielle et matérielle du “faire famille” et le partage de connaissances et d’expériences communes dans l’analyse des processus qui participent à la création, à l’entretien et au maintien d’un sentiment d’appartenance familiale. Par ailleurs, ils éclairent sur les compétences, dispositions, pratiques, routines, bref, les manières d’être, de faire, et d’agir – les *habitus* – des membres de familles multilcales et transnationales.

C. Relations de pouvoir et structuration du rapport entre famille et espace

La troisième thématique que nous souhaitons mettre en exergue concerne les relations de pouvoir en jeu dans la structuration du rapport entre famille et espace. En effet, si l’on reconnaît désormais la pluralité des formes familiales, notamment au travers du faire famille multilocal, il n’en reste pas moins que la famille nucléaire, résidentielle (immobile) et hétérosexuelle demeure le cadre référentiel et normatif sur lequel prennent appui des législations, des politiques publiques (Bonizzoni, 2018 ; Merla/Izaguirre/Murru, 2021 ; Sarolea/Merla, 2020) ou, plus largement, des organisations sociétales. En se focalisant sur les deux grandes manifestations des pratiques familiales au travers d’espaces pluriels, que sont les familles multilcales séparées et les familles transnationales, ce dossier thématique met en exergue tant la manière dont les relations de pouvoir entre les différents individus qui composent la famille se réorganisent, que la manière dont ces pratiques entrent en contact avec et remettent en question le cadre normatif dominant.

Premièrement, la littérature sur les familles séparées s’est longtemps concentrée sur le conflit parental et les relations de pouvoir qui se jouent sur le plan judiciaire et économique post-séparation ainsi que sur la manière

dont ces relations, parfois inégales, contribuent à façonner les pratiques quotidiennes des familles, en particulier du point de vue des inégalités de genre dans ce contexte (Struffolino/Bernardi/Larenza, 2020). Plus récemment, des chercheurs en sciences sociales se sont également concentrés sur l'étude de l'agentivité des parents, notamment en ce qui concerne les familles monoparentales, et les stratégies que ceux-ci développent pour résister et exister dans une société qui les marginalise (Murru, 2017, 2020 ; Wagnier, 2019). Toutefois, comme le souligne Marek Tesar (2014, 2016), l'étude des relations de pouvoir dans la famille tend encore à voir et présenter les enfants comme des êtres impuissants, aux prises avec les décisions et l'autorité de leurs parents. Les travaux de Merla & Nobels et de Winther & Larsen dans ce dossier – mais également dans leurs recherches antérieures (Merla/Nobels, 2019 ; Wentzel Winther, 2015) –, viennent remettre en question cette vision de l'enfant passif en étudiant les différentes manières dont les enfants vivant en hébergement alterné s'autonomisent et participent aux renégociations des rôles, des territoires, et des attentes de chacun. Ainsi, dans leur article, Merla & Nobels étudient la portée symbolique, fonctionnelle, identitaire et affective attribuée par les enfants aux objets présents dans leur vie quotidienne établie entre deux maisons. En se focalisant sur les objets en transit et ceux en stationnement, elles mettent en lumière comment les enfants sont acteurs de la construction du sentiment de “chez soi” et de “l'habiter multilocal” au travers de la mobilisation d'objets qui facilitent leur transition d'une maison à l'autre ou soutiennent leur existence dans les différents lieux de vie. De plus, leur recherche souligne que ces pratiques s'exercent dans un contexte structurel marqué par le poids des conditions matérielles, spatiales et temporelles, ainsi que par le cadre éducatif et idéologique porté par les parents, au sein duquel les enfants réussissent toutefois à se créer des opportunités et des marges de manœuvre, développent des stratégies et négocient leur place et leurs pratiques. Dans une perspective similaire, Winther & Larsen mettent l'accent sur la manière dont le temps de présence ou de transit de chacun influence la place et le degré de pouvoir des différents membres des familles dans lesquelles les enfants “partagent et sont partagés”, notamment dans le développement de pratiques familiales spécifiques – par exemple, la différence de statut et de marge de manœuvre dont dispose une belle-mère ou un enfant né d'un couple recomposé, qui vit tout le temps dans une maison, par rapport au demi-frère/beau-fils ou demi-sœur/belle-fille d'une précédente union qui n'habite pas là en permanence et transite entre plusieurs lieux. Plus largement, Winther & Larsen mettent en avant la charge mentale que représente, pour les enfants de familles recomposées, le travail de reconfiguration, de regroupement, ou de réadaptation (par exemple à l'humeur de chacun) qu'ils doivent en permanence effectuer en fonction de qui est présent dans chaque lieu, qui arrive, qui s'en va, qui revient. Enfin, Schlinzig, dans ce dossier, étudie comment les odeurs

sont mobilisées ou imposent la présence ainsi que l’absence des différents membres d’une famille séparée, et fait apparaître qu’enfants et parents se retrouvent dans des positions de pouvoir asymétriques dans ce rapport aux odeurs, les seconds ayant notamment le pouvoir de façonner activement les différences olfactives, de fixer la définition olfactive de la famille et, ce faisant, d’établir et stabiliser la cohésion du groupe.

Deuxièmement, la recherche sur la migration intègre de manière générale une focale sur les relations de pouvoir, en particulier en ce qui concerne l’étude de l’agentivité des migrants, de leur autonomie (Mezzadra, 2010) ou de leurs pratiques de résistance (Stierl, 2019) tout en soulignant qu’ils sont confrontés à des structures de pouvoir, des institutions et des bureaucraties puissantes (voir par exemple Merla/Smit, 2020 ; Orsini *et al.*, 2021). La littérature sur les familles transnationales s’est penchée sur le poids des relations familiales (qu’elles soient ici ou là-bas) dans la structuration de l’expérience vécue des migrants (Kilkey/Palenga-Möllenbeck, 2016 ; Vuckovic Juros, 2021). Dans ce dossier thématique, Damery, Jaeger, et Kottman contribuent chacune à étoffer cet angle d’approche en mettant en lumière les différentes manières de faire famille et de combiner avec, ou s’autonomiser de, différentes relations de pouvoir et de statut. Ces travaux montrent également que la migration représente parfois un cadre dans lequel des rôles normatifs et idéologiques dominants sont renforcés. En particulier, Kottman explore comment le contrat de genre (homme gagne-pain et femme en charge du *care*) est renforcé dans une communauté d’expatriés allemands dans un quartier chic de Tokyo. En parallèle, Damery développe dans son article la façon dont la définition même de la famille peut être source de tensions dans le parcours migratoire des adolescents et des jeunes adultes. En effet, le cadre législatif et normatif du pays d’accueil détermine dans quelles conditions il est dans l’intérêt supérieur de l’enfant d’être regroupé ou séparé de sa famille (entendu au sens de famille nucléaire). Toutefois, la chercheuse démontre que le fait de limiter la définition de la famille dans le discours politique et les politiques publiques peut matériellement limiter les lieux où les migrants peuvent se créer un sentiment d’appartenance, renforçant le sentiment de marginalisation de ceux qui ne correspondent pas à la vision normative de la famille et des membres qui peuvent la composer. Elle évoque notamment les cas de jeunes qui se voient retirés de leurs groupes de solidarités (créés au sein de groupes de pairs dans le pays d’accueil) pour être “confiés” à des membres légalement reconnus de leur famille mais avec qui ils n’entretiennent pas, dans les faits, un sentiment d’appartenance. Enfin, Jaeger analyse comment le fait d’être physiquement présents dans différents lieux influence la manière dont les relations de pouvoir intrafamiliales se matérialisent, tant au travers du statut financier (être considéré comme “riche” dans le pays d’origine car contribuant aux besoins de différents membres, mais vivre comme “pauvre” dans

le pays d'accueil où le pouvoir d'achat est fortement amoindri) que dans, par exemple, la pratique de la maternité (renforcer le contrôle et la sécurité dans le pays d'accueil par peur de se voir retirer ses enfants, *versus* promouvoir la liberté et l'autonomisation dans le pays d'origine où cette crainte ne se matérialise plus).

Porter attention à la dimension spatiale du faire famille, en particulier lorsque l'on sort du cadre classique résidentiel, permet donc de mettre en lumière comment les pratiques familiales quotidiennes se construisent au prisme de (re)négociations de relations de pouvoir entre les différents individus, mais également en résistant et en développant de nouvelles manières d'être qui questionnent et déstabilisent les structures dominantes organisant le "faire famille" en société. La mise en exergue de relations de pouvoir participe également à la discussion de l'habitus entamée dans les deux thématiques précédentes, et qui peut difficilement faire l'impasse sur la question des inégalités sociales et des ressources et capitaux qui, d'une part, sont nécessaires pour "faire famille" en contexte de mobilité résidentielle et, d'autre part, découlent de, et sont générées par la socialisation à ce mode de vie. Zontini et Reynolds (2018), que nous mentionnions plus haut, ont ainsi montré que la formation d'un habitus familial transnational, et la possibilité de capitaliser sur cet habitus pour mobiliser et/ou accéder à des ressources économiques ou sociales – par exemple, pour mettre sur pied une entreprise transnationale ou faire du multilinguisme un avantage culturel – mettent en jeu des inégalités de genre, d'âge, de classe ou ethniques. Elles relèvent notamment dans leur enquête que les migrants de milieux populaires font face à des obstacles au maintien de pratiques transnationales qui réduisent leurs chances de former un habitus familial transnational, et que le multilinguisme de jeunes d'origines asiatique ou africaine tend à les dévaloriser alors qu'il représente un atout pour les migrants "blancs" qui parlent une langue européenne considérée comme prestigieuse. De la même manière, les familles multilocales – ici, séparées ou divorcées – sont traversées par des rapports de pouvoir et des inégalités tant entre elles qu'à l'intérieur de chaque groupe familial, qui vont influencer la formation de leurs habitus et les avantages que leurs membres pourront éventuellement en tirer, par exemple sous forme de capital de "mobilité" (Kaufmann/Widmer, 2005 ; Merla, 2018)⁴. Elles font également l'objet d'une certaine forme de stigmatisation, comme en témoigne l'abondance de travaux qui s'interrogent sur les effets (négatifs) de ce mode de vie pour les enfants et les adultes concernés (Zartler, 2021) – une interrogation également fortement présente dans les premiers travaux portant sur la maternité transnationale et dans son traitement médiatique (Juozeliūnienė/Budginaitė, 2018).

⁴ Ce capital est défini comme «la manière dont les entités accèdent et s'approprient la capacité de mobilité socio-spatiale en fonction de leurs circonstances» (KAUFMANN V., BERGMAN M. M., JOYE D., 2004, p.750).

IV. “Habitus multilocal” : définition et portée

Ensemble, les articles de ce dossier thématique mettent en avant, explicitement ou implicitement, des manières “d’être au monde” spécifiquement liées à l’expérience d’une vie de famille marquée par la multiréférentialité et la multilocalité – qu’elle traverse, ou non, des frontières nationales. En tirant trois fils rouges transversaux aux diverses contributions, nous avons tenté de démontrer dans cette présentation que le “faire famille” dans ce contexte requiert de développer des compétences et de mettre en œuvre des pratiques spécifiques, et participe à façonner un habitus que nous qualifions de “pluriel” au sens de Bernard Lahire (2003). Cet habitus “multilocal”, constitue un ensemble d’habitudes, de schèmes et de dispositions potentiellement contradictoires, construits dans un contexte familial multilocal. Il permet de naviguer entre, et de composer avec, des cadres référentiels multiples et de définir les contours de la famille et l’inscription dans un groupe familial à un niveau local et global – “ici”, “là-bas”, et “entre-deux” –, au travers de diverses formes de coprésence et de pratiques multisensorielles, symboliques, virtuelles et matérielles, qui produisent des connaissances et des expériences communes.

Ces habitus, nous faisons le choix de les qualifier de “multilocaux”, non pas pour asseoir la prégnance d’un champ de recherche (le multilocal) sur un autre (transnational), mais parce qu’à notre sens l’échelle multilocale représente le plus petit commun dénominateur permettant de relier dans une même appréhension les différentes formes familiales qui se déploient en contexte de mobilité résidentielle. Car, comme le rappellent Cédric Duchêne-Lacroix et Pascal Maeder (2013 :10), «l’approche multilocale de l’activité humaine n’est pas limitée à une échelle géographique de dispersion des lieux pratiqués», et se retrouve dès lors dans l’analyse tant des phénomènes locaux, que régionaux et transnationaux. La notion d’habitus multilocal permet dès lors de s’appuyer sur une notion, celle d’habitus transnational, construite à partir de l’expérience spécifique de migrants, tout en la dépassant pour contribuer à une sociologie décloisonnée de la famille “en mouvement”. Ce faisant, elle participe également à «dé-démoniser la distance dans les vies familiales mobiles» (Baldassar, 2016), et à dé-stigmatiser ces formes familiales en soulignant l’importance d’étudier les nouvelles formes de socialisation qu’elles déploient.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BALDASSAR L.,
 2008 “Missing Kin and Longing to be Together: Emotions and the Construction of Co-presence in Transnational Relationships”, *Journal of Intercultural Studies*, 29(3), pp.247-266, doi:10.1080/07256860802169196.
 2016 *De-demonizing distance in mobile family lives: co-presence, care circulation and polymedia as vibrant matter*, Global Networks, n/a-n/a, doi:10.1111/glob.12109.
- BALDASSAR L., NEDELCO M., MERLA L., WILDING R.,
 2016 “ICT-based co-presence in transnational families and communities: challenging the premise of face-to-face proximity in sustaining relationships”, *Global Networks*, 16(2), pp.133-144, doi:10.1111/glob.12108.
- BONIZZONI P.,
 2018 “Policing the Intimate Borders of the Nation: A Review of Recent Trends in Family-Related Forms of Immigration Control”, in MULHOLLAND J., MONTAGNA N., SANDERS-MCDONAGH E. (Eds.), *Gendering Nationalism: Intersections of Nation, Gender and Sexuality*, Cham, Springer International Publishing, pp.223-239.
- BONNIN P.,
 1999 “La domus éclatée”, in BONNIN P., DE VILLANOVA R. (Eds.), *D’une maison à l’autre*, Paris, Editions Creaphis, pp.19-44.
- BONVALET C.,
 1997 “Sociologie de la famille, sociologie du logement : un lien à redéfinir”, *Sociétés contemporaines*, 25, pp.25-44.
- BONVALET C., GOTMAN A., GRAFMEYER Y.,
 1999 *La famille et ses proches : l’aménagement des territoires*, Paris, INED/PUF, Travaux et documents, vol.143.
- BOURDIEU P.,
 1979 *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit.
 1997 *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil.
- BRYCESON D., VUORELA U.,
 2002 “Transnational Families in the Twenty First Century”, in BRYCESON D., VUORELA U. (Eds.), *The Transnational Family: New European Frontiers and Global Networks*, New York, Berg, pp.3-30.
- CARLSON S., SCHNEICKERT C.,
 2021 “Habitus in the context of transnationalization: From ‘transnational habitus’ to a configuration of dispositions and fields”, *The Sociological Review*, vol.69/5, pp.1124-1140, doi:10.1177/00380261211021778.
- DÖBLER M.-K.,
 2018 “Co-presence and the Family. A discussion of a Sociological Category and Conceptual Considerations”, in HALATCHEVA-TRAPP M., MONTANARI G., SCHLINZIG T. (Eds.), *Family and Space. Rethinking Family Theory and Empirical Approaches*, London, Routledge, pp.11-22.
- DUCHENE-LACROIX C.,
 2010 “Continuités et ancrages. Composer avec l’absence en situation transnationale”, *Revue des Sciences sociales*, 44, pp.16-25.
 2013 “Éléments pour une typologie des pratiques plurirésidentielles et d’un habiter multilocal”, *Emigrinter*, 11, pp.151-165.

DUCHENE-LACROIX C., MÄDER P.,

- 2013 “La multilocalité d’hier et d’aujourd’hui entre contraintes et ressources, vulnérabilité et résilience”, in DUCHENE-LACROIX C., MÄDER P., *Hier und Dort : Ressourcen und Verwundbarkeiten in multilokalen Lebenswelten*, Basel Itinera, Société Suisse d’histoire, pp.8-22.

FOG OLWIG K.,

- 2002 “A wedding in the family: home making in a global kin network”, *Global Networks*, 2(3), pp.205-218, doi:10.1111/1471-0374.00037.

GUARNIZO L. E.,

- 1997 “The Emergence of a Transnational Social Formation and The Mirage of Return Migration Among Dominican Transmigrants”, *Identities*, 4(2), pp.281-322, doi:10.1080/1070289X.1997.9962591.

HILGERS M.,

- 2009 “Habitus, Freedom, and Reflexivity”, *Theory & Psychology*, 19(6), pp.728-755, doi:10.1177/0959354309345892.

JUOZELIŪNIENĖ I., BUDGINAITĖ I.,

- 2018 “How Transnational Mothering is Seen to be ‘Troubling’: Contesting and Reframing Mothering”, *Sociological Research Online*, 23(1), pp.262-281, doi:10.1177/1360780417749464.

KAUFMANN V., BERGMAN M. M., JOYE D.,

- 2004 “Motility: mobility as capital”, *International Journal of Urban and Regional Research*, 28(4), pp.745-756, doi:10.1111/j.0309-1317.2004.00549.x.

KAUFMANN V., WIDMER E. D.,

- 2005 “L’acquisition de la motilité au sein des familles”, *Espaces et sociétés*, n°120-121, pp.199-217, doi:10.3917/esp.120.0199.

KILKEY M., PALENGA-MÖLLENBECK E. Eds,

- 2016 *Family Life in an Age of Migration and Mobility. Global perspectives through the life course*, Palgrave Macmillan UK.

LAHIRE B.,

- 2003 “From the habitus to an individual heritage of dispositions. Towards a sociology at the level of the individual”, *Poetics*, 31(5-6), pp.329-355, <http://dx.doi.org/10.1016/j.poetic.2003.08.002>.

LENEL E.,

- 2018 *L’espace des sociologues. Recherches contemporaines en compagnie de Jean Remy*, Toulouse, Erès.

LÖW M.,

- 2015 *Sociologie de l’espace*, Paris, Maison des sciences de l’homme.

MADIANOU M., MILLER D.,

- 2013 “Polymedia: Towards a new theory of digital media in interpersonal communication”, *International Journal of Cultural Studies*, 16(2), pp.169-187, doi:10.1177/1367877912452486.

MASSEY D. B.,

- 2005 *For Space*, Londres, Sage.

MEO DI G.,

- 2012 “Éléments de réflexion pour une géographie sociale du genre : le cas des femmes dans la ville”, *L’information géographique*, 76/2, pp.72-94, doi:10.3917/lig.762.0072.

- MERLA L.,
 2018 “Rethinking the Interconnections between Family Socialization and Gender through the Lens of Multi-local, Post-separation Families”, *Sociologica*, 12(3), pp.47-57, <https://doi.org/10.6092/issn.1971-8853/9085>.
- MERLA L., IZAGUIRRE L., MURRU S.,
 2021 *To what extent do family policies support post-separation shared custody arrangements? Comparative evidence from Belgium, France, and Italy*, Paper presented at the 5th International Conference on Public Policy, Online.
- MERLA L., NOBELS B.,
 2019 “Children Negotiating their Place through Space in Multi-local, Joint Physical Custody Arrangements”, in NOBELS B., LESLEY M., LIZ M., TAMSIN H.-S., NUNO F., KATIE W. (Eds.), *Families in Motion: Ebbing and Flowing through Space and Time*, Bingley, Emerald Publishing Limited, pp.79-95.
- MERLA L., PAPANIKOLAOU K.,
 2021 “‘Doing’ and ‘displaying’ family in polymediated environments: conceptual tools for the analysis of children’s digital practices”, in MIKATS J., KINK-HAMPERSBERGER S., OATES-INDRUCHOVÁ L. (Eds.), *Creative Families: Gender and Technologies of Everyday Life*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, pp.119-144.
- MERLA L., SMIT S.,
 2020 “Enforced temporariness and skilled migrants’ family plans: examining the friction between institutional, biographical and daily timescales”, *Journal of Ethnic and Migration Studies*, pp.1-18, doi:10.1080/1369183X.2020.1857228.
- MEZZADRA S.,
 2010 “The gaze of autonomy: Capitalism, migration and social struggles”, in SQUIRE V. (Ed.), *The contested politics of mobility*, Abingdon, Routledge, pp.121-142.
- MINCKE C., MONTULET B.,
 2019 *La société sans répit. La mobilité comme injonction*, Paris, Éditions de la Sorbonne.
- MORGAN D. H. G.,
 1996 *Family connections*, Cambridge, Polity Press.
 2011 *Rethinking family practices*, Basingstoke, Palgrave Macmillan.
 2020 “Family practices in time and space”, *Gender, Place and Culture*, 27 (5), pp.733-743, doi: 10.1080/0966369X.2018.1541870.
- MURRU S.,
 2017 “La résistance des mères célibataires au Vietnam ou l’échec d’un modèle d’éducation à la maternité”, *Éducation et sociétés*, 39(1), pp.69-83, doi:10.3917/es.039.0069.
 2020 “Drawing from Feminist Epistemologies to Research Resistance: The Case of Single Moms in Hanoi”, in MURRU S., POLESE A. (Eds.), *Resistances : Between Theories and the Fiel*, London/New York, Rowman & Littlefield, pp.169-187.
- NEDELCO M.,
 2010 “Les migrants roumains online : identités, habitus transnationaux et nouveaux modèles du lien social à l’ère du numérique”, *Revue d’Études comparatives Est-Ouest*, 41(04), pp.49-72, doi:10.4074/S0338059910004031.

- 2012 “Migrants’ New Transnational Habitus: Rethinking Migration Through a Cosmopolitan Lens in the Digital Age”, *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 38(9), pp.1339-1356, doi:10.1080/1369183x.2012.698203.
- NOWICKA M.,
- 2007 “Mobile locations: construction of home in a group of mobile transnational professionals”, *Global Networks*, 7(1), pp.69-86, doi:10.1111/j.1471-0374.2006.00157.x.
- ORSINI G., SMIT S., FARCY J.-B., MERLA L.,
- 2021 “Institutional racism within the securitization of migration. The case of family reunification in Belgium”, *Ethnic and Racial Studies*, pp.1-20. doi:10.1080/01419870.2021.1878249.
- REMY J.,
- 2015 *L’espace, un objet central de la sociologie*, Toulouse, Erès.
- ROBERTSON R.,
- 1994 “Globalization or Glocalization?”, *The Journal of International Communication*, 1, pp.33-52.
- ROUDOMETOF V.,
- 2005 “Transnationalism, Cosmopolitanism and Glocalization”, *Current Sociology*, 53, pp.112-135.
- SAROLEA S., MERLA L.,
- 2020 “Migrantes ou sédentaires : des familles ontologiquement différentes ?”, in FILLOD-CHABAUD A., ODASSOR L. (Eds.), *Faire et défaire les liens familiaux. Usages et pratiques du droit en contexte migratoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp.23-46.
- SASSEN S.,
- 2003 “Globalization or denationalization”, *Review of International Political Economy*, 10, pp.1-22.
- SCHIER M., HILTI N., SCHAD H., TIPPEL C., DITTRICH-WESBUER A., MONZ A.,
- 2015 “Residential Multi-Locality Studies – The Added Value for Research on Families and Second Homes”, *Tijdschrift voor economische en sociale geografie*, 106(4), pp.439-452, doi:10.1111/tesg.12155.
- STIERL M.,
- 2019 *Migrant Resistance in Contemporary Europe*, London, Routledge.
- STOCK M.,
- 2006 “Pratiques des lieux, modes d’habiter, régimes d’habiter : pour une analyse triadique des dimensions spatiales des sociétés humaines”, *Travaux de l’Institut de Géographie de Reims*, 115-118, pp.213-230.
 - 2007 “Théorie de l’habiter. Questionnements”, in PAQUOT T., LUSSAULT M., YOUNES C. (Eds.), *Habiter, le propre de l’humain : villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, pp.103-125.
 - 2012 “ ‘Faire avec de l’espace’ : pour une approche de l’habiter par les pratiques”, in FRELAT-KAHN B., LAZZAROTTI O. (Eds.), *Habiter. Vers un nouveau concept ?*, Paris, Armand Colin, pp.57-75.
- STRUFFOLINO E., BERNARDI L., LARENZA O.,
- 2020 “Lone Mothers’ Employment Trajectories: A Longitudinal Mixed-method Study”, *Comparative Population Studies*, 45, pp.265-298, doi:10.12765/CPoS-2020-14.

- TESAR M.,
2014 “Reconceptualising the Child: Power and Resistance within Early Childhood Settings”, *Contemporary Issues in Early Childhood*, 15(4), pp.360-367, doi:10.2304/ciec.2014.15.4.360.
2016 “Children’s Power Relations, Resistance, and Subject Positions”, in PETERS M.A. (Ed.), *Encyclopedia of educational philosophy and theory*, New York, Springer, doi:10.1007/978-981-287-532-7_267-1.
- URRY J.,
2007 *Mobilities*, Cambridge, Polity.
2008 “Moving on the mobility turn”, in KESSELRING S., CANZLER W., KAUFMANN V. (Eds.), *Tracing Mobilties. Towards a cosmopolitan perspective in mobility research*, Aldershot, Ashgate, pp.13-24.
- VERTOVEC S.,
2009 *Transnationalism*, London/New York, Routledge.
- VINCENT-GESLIN S., KAUFMANN V. (Eds.),
2012 *Mobilités sans racines : plus loin, plus vite... plus mobiles ?*, Paris, Descartes & Cie.
- VUCKOVIC JUROS T.,
2021 “Sexualities and class in transnational family practices of LGB migrants in Belgium and the Netherlands”, *Gender, Place & Culture*, doi:10.1080/0966369X.2021.1941788.
- WAGENER M.,
2019 “La reconnaissance de la monoparentalité comme nouvelle catégorie cible des politiques de diversité. Vers un universalisme adapté ?” *SociologieS* [En ligne], <https://doi.org/10.4000/sociologies.10738>.
- WEICHHART P.,
2015 “Residential Multi-Locality: In Search of Theoretical Frameworks”, *Tijdschrift voor economische en sociale geografie*, 106(4), pp.378-391, doi:10.1111/tesg.12156.
- WENTZEL WINTHER I.,
2015 “To practice mobility - On a small scale”, *Culture Unbound*, 7, pp.215-231.
- WIDMER E., JALLINOJA R.,
2008 *Beyond the nuclear family: Families in a configurational perspective*, Bern, Peter Lang.
- WIMMER A., GLICK SCHILLER N.,
2002 “Methodological nationalism and beyond: nation-state building, migration and the social sciences”, *Global Networks*, 2(4), pp.301-334, <https://doi.org/10.1111/1471-0374.00043>.
- ZARTLER U.,
2021 “Children and parents after separation”, in SCHNEIDER N., KREYENFELD M. (Eds.), *Research Handbook on the Sociology of the Family*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, pp.300-313.
- ZONTINI E., REYNOLDS T.,
2018 “Mapping the role of ‘transnational family habitus’ in the lives of young people and children”, *Global Networks*, 18(3), pp.418-436, <https://doi.org/10.1111/glob.12185>.

Presentation

“Doing family” in and through space: towards a multilocal habitus?¹

Laura Merla, Bérengère Nobels,
Sarah Murru, Coralie Theys *

Mots-clés : doing family, migration, multilocality, habitus, divorce.

I. A constructivist and relational approach to family and space

Today, mobility (whether spatial, social, or relational) has largely become a normative imperative impacting various spheres of life, including family life (Urry, 2007; Mincke/Montulet, 2018). This is reflected in particular through the diversification of family configurations, which challenges Western constructions of residentiality and sedentary life. The fact that the administration of populations by European nation-states has largely relied on the assignment to a single place of residence (Duchêne-Lacroix, 2013), has played a foundational role in the institutionalisation of a “classical” model of the family, whose members are bound by physical co-presence and surrounded by the boundaries of the land and private house that they inhabit (see also Bonvalet, 1997; Morgan, 2011). However, this Wes-

¹ This article is a translation of the original presentation text, written in French. The article and thematic issue are part of the MobileKids project: Children in multi-local, post-separation families (PI: Laura Merla). See www.mobilekids.eu. This project was funded by the European Research Council (ERC) under the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme, under grant agreement no. 676868. This document reflects only the authors' viewpoints. The European Commission is not responsible for any use that may be made of the information contained therein.

* Prof. Laura Merla, Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Familles et les Sexualités (Cirfase), UCLouvain, Belgique & Honorary Research Fellow, University of Western Australia, laura.merla@uclouvain.be; Bérengère Nobels, Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Familles et les Sexualités (Cirfase), UCLouvain, Belgique, berengere.nobels@uclouvain.be; Dr Sarah Murru, Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Familles et les Sexualités (Cirfase), UCLouvain, Belgique & Centre d'Etude de la Coopération Internationale et du Développement (Cecid), Université libre de Bruxelles, sarah.murru@uclouvain.be; Coralie Theys, Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Familles et les Sexualités (Cirfase), UCLouvain, Belgique coralie.theys@uclouvain.be.

tern model of a stable and sedentary nuclear family, associated to a unique place of residence, is gradually losing its importance. There is a growing recognition of the diversity of family forms, which are more mobile and simultaneously or sequentially associated to various places of residence, such as : divorced families, reconstituted families, non-cohabiting couples... With this perspective, since the 1980s, a new definition of the family has emerged in social sciences based on a relational conception of space that conceives the family as a

particular social network, frequently multi-local, extended across different places of residence and centered around reliable relationships between one or more generations (Schier *et al.*, 2015:442; see also Widmer/Jallinoja, 2008).

New fields of research focusing on family networks and the practices of these multilocal families are thus gradually emerging in various social science disciplines. These include studies of multigenerational multilocal families, transnational families – defined by Deborah Bryceson and Ulla Vuorela (2002:3) as «Families that live some or most of the time separated from each other, yet hold together and create something that can be seen as a feeling of collective welfare and unity, namely “familyhood”, even across national borders», multilocal families in which one or more members work off-site (e.a Nowicka, 2007; Vincent-Geslin/Kaufmann, 2012), or divorced and/or recomposed families, characterised by the «geographical separation of children and parents, for a certain period of time, between different places of residence and different spaces» (Schier *et al.*, 2015:442). Belonging to a family group is no longer self-evident in this context, but rather appears to be something that individuals must work on. This is emphasised with the concept of “doing family” developed by David Morgan (1996, 2011), who proposes to define families not by who they are, but by what they do – that is, the routines and “family practices” individuals engage in on a daily basis to build and maintain their family relationships.

This constructed, dynamic and process-oriented nature of family relations and belonging is further approached in research on transnational families, where the “doing family” approach is largely dominant, and where geographical distance makes these dimensions particularly visible to both actors and researchers. According to Bryceson and Vuorela (2002), “doing family” in a transnational context includes a work of “relativisation” (in the sense of being in a relationship) through which people establish, maintain or break relational ties with specific family members. Relativisation «involves the selective formation of emotional and material family attachments based on temporal, spatial and needs-related considerations» (Bryceson/Vuorela, 2002:14). While much of this literature has highlighted the importance of practices and communication carried out “at a distance” via the use of information and communication technologies (Baldassar/Nedel-

cu/Merla/Wilding, 2016; Madianou/Miller, 2013), it does not neglect the material dimensions of “doing family”, in particular those related to housing. Among others, Fog Olwig (2002) emphasises the key role played by the family home, which has been, and continues to be, a center of social, economic, and emotional attachment for transnational families. In this perspective, family gatherings, such as weddings, are experienced as an opportunity to reaffirm the place that everyone occupies in this “home” (both in a material and symbolic sense), to compare everyone’s actual contribution to the economy of this globalised household, and to address the delicate question of the right to own all or part of this family inheritance when elders pass away. These works refer to the socio-anthropological notion of the “house-*domus*” (Bonnin, 1999:23), which materialises through three levels:

that of the localised capital it represents, possessed or not by the occupant himself, that of the livable space, functionalised, as a necessary instrument of daily and festive, repetitive or exceptional domestic practices, finally that of the symbolic and identity expression of which it is the support (rather collective identities in some of its spaces, more individual in others).

Therefore, individuals who “do family” also “do” with space (Stock, 2012; Morgan, 2020). Space can be seen as a dynamic figure, connected with actions and constantly created and lived by individuals who deploy tactics and strategies to arrange it, distance themselves from it, delimit it, encompass it, and position themselves in relation to it. It thus appears «as a condition and a resource for action» (Stock, 2007:1) but also as a product of action (Löw, 2015:viii), being the result of social processes, practices and interactions between individuals and things (Massey, 2005). Space thus acts as an intermediary between the social and the material (Remy, 2015) in the sense that individuals who are in movement in their social and family relationships exchange goods, ideas, and symbols through it (Weichhart, 2015). Nevertheless, this does not mean to understand members of a physically mobile family as individuals frequenting isolated, scattered and disconnected islets (such as the house, places of activity, the workplace, *etc.*). Rather, we adopt a relativistic viewpoint in this special issue, inspired by the works of Martina Löw (2015), who invites us to consider that space can be lived in parallel as both unitary and plural, interconnected and mobile. Space is thus defined as «a process during which elements linked by various relationships form ever new and mutually overlapping spaces. This interlocking relationship is organised by means of movement (flows)» (Löw, 2015:112). Through insularised socialisation and contacts in the virtual spaces created by new media platforms, «space is no longer experienced simply as a continuous environment, but also as an ephemeral, interconnected and immaterial dimension» (*Ibid.*:113). The representation of this relational space is reflected in multilocality studies, through the concept of the archi-

pelisation of people’s living spaces (Duchêne-Lacroix, 2010). Indeed, this archipelago articulates both stable and immobile anchorages (routines, expectations, strong ties) and mobile, immaterial spaces, within which people, objects and ideas travel, ensuring a continuity between one another (Schier *et al.*, 2015). Individuals can thus feel a tension between objectively normed territories and their own spatial experience (di Méo, 2012). Inhabiting is no longer limited to housing, but extends through the various spaces individuals journey through (Bonvalet/Gotman/Grafmeyer, 1999). The place of residence appears here as one space among others (spaces for work, consumption, leisure, tourism, *etc.*) (Stock, 2006). The meaning of this relational space is thus constructed in relation to other spaces but also «through the social relations [...] that take place there or target it as an explicit stake» (Lenel, 2018:11).

Analysing “doing family” in and through space thus seems particularly fruitful, in that it re-interrogates key themes in the sociology of the family and, more broadly, of social ties, and requires a new conceptual vocabulary that gives an accurate account of the evolutions in progress.

II. Studying “doing family” in the context of residential mobility

This special issue contributes to this vast project by focusing on two types of family configurations (which are themselves multi-faceted): migrant and/or transnational families (articles by Kotman, Damery, and Jaeger), and separated or divorced families where children live alternately, and more or less equally, in their father’s and mother’s homes (articles by Schlinzig, Winther/Larsen, and Merla/Nobels). In so doing, we bring into dialogue two fields of study (transnational families/multilocal families) that have largely been developed separately. The first has been mainly embedded in the sociology of migration with a focus on family forms that cross “national” borders, while the second has been more influenced by social geography and the sociology of space and has focused primarily on multilocality within state borders. However, the articles in this issue have many points in common, attesting to the proximity between these two fields. They all examine “doing family” from an interactionist and relational perspective, which places at the center of the analysis the micro-practices that unfold in everyday life, documented through qualitative methods. They also differ from dominant approaches in their respective fields by paying particular attention to the points of view and experiences of children and young adults within these family configurations, sometimes by giving them a central place, sometimes by offering them a place in the analysis alongside their parents. The sense of belonging is at the heart of these works and is approached through various practices. These consist, for example, in “creating” one’s own family – including outside blood ties – or, on the contrary, maintaining in the eyes of others an apparent conformity with the “traditional” family.

They also consist in creating an “us” at the crossroads of several households, in establishing a social and spatial anchorage and creating continuities “here” and “there”, or in juggling with sometimes contradictory repertoires... These articles talk about objects that are “parked” or “in transit”, siblings who “share and are shared”, “multireferentiality”, and “odorisation” practices... In so doing, they shed light on experiences, practices, and issues that have so far not been all that visible and propose a new vocabulary that updates the analytical frameworks of contemporary family sociology.

In this presentation, we have chosen to highlight three themes that emerge transversally from the different articles, that allow us to build conceptual bridges between the two fields, and that further advance the deconstruction of the classical conceptualisation of the link between family and space: (1) the multiplicity of frames of reference “doing family” is materialised through; (2) the multiplicity and complementarity of the forms of co-presence that underpin the sense of belonging; and (3) the place of power relations in the structuring of both practices and family’s relationship to space. We build on these three themes to re-interrogate the notion of habitus, and to propose an original contribution through the notion of “multilocal habitus” to capture the specificity of “doing family” in a context of residential mobility.

III. From a “transnational” habitus to a “multilocal” habitus

The families discussed in this thematic dossier, which are in turn transnational, divorced and recomposed, expatriate, or chosen on the basis of affinity, have in common living in and between several places of residence, located at a national or international level, and therefore have a multilocal or transnational lifestyle. These lifestyles invite us to consider, rather than single, isolated places, the relationships that unfold “here”, “there” and “between” them (Schier *et al.*, 2015). Thus, the families presented in this dossier depart from the classic frameworks for thinking about the family. These families are mobile and deployed across several places. Because of their mobility and their inclusion in this relational space, the individuals who make them up combine multiple statuses, roles and family orders. Moreover, their members must implement specific practices in order to create, nurture and maintain a sense of belonging that loses its self-evidence, “doing family” in a context where physical proximity and face-to-face interactions are episodic or intermittent.

This theme is evident in the literature on transnational families. This field of study has indeed been built through specifically challenging the idea that migration to “another” society is in itself an insurmountable obstacle to maintaining ties and belonging to one’s family and society of origin. It has thus developed a substantial body of work on the practices people engage in to “deal with” mobility, absence, and distance, and within sometimes

very distinct contexts of reference. But that goes too far for multilocal families whose members travel, within the same country, between rules, roots and ways of doing things that differ from one home to another (Wentzel Winter, 2015). By living both here and there, individuals thus cross, incorporate and juggle with a multiplicity of frames of reference. As Laura Merla (2018:54) points out in relation to children living in shared physical custody, «As they learn to move from one house to the other and engage in virtual forms of co-presence that blur the distinction between “here” and “there”, girls and boys are continuously exposed to, co-creating, and also challenging different norms, visions, rules and practices that equip them with a large repertoire of action-schemes and habits. These in turn guide them in how they embody, enact, and (re)produce gender in specific interactional contexts» – a situation that calls for rethinking the concept of habitus (see, in particular, Bourdieu, 1979, 1997; Lahire, 2003).

International migration and transnationalism studies have played a pioneering role in this regard, particularly, as Mihaela Nedelcu (2010) points out, by proposing a cosmopolitical interpretation of international migration and by exploring the mechanisms through which migrants develop a transnational universe of life on a daily basis. Just as we consider relational space as forming a “whole” composed of a “here”, a “there” and an “in-between”, this work goes beyond nationalist methodologism (Wimmer/Glick Schiller, 2002) and

replaces the disjunctive “either... or” postulate with the “both/and” principle. In this logic of “additive inclusion”, plural and inclusive belongings are possible and realities and dynamics that appear contradictory coexist (Nedelcu, 2010:53).

Hence the different expressions that appear in transnational studies, such as “glocalisation” (Robertson, 1994; Roudometof, 2005), “denationalisation” (Sassen, 2003), “mobility turn” (Urry, 2008) «placing the accent on hybridity, double belongings and allegiances, identity fluidity, deterritorialisation of practices, and existence in an in-between» (Nedelcu, 2010:52). This perspective has led to a conceptualisation of transnational experience through the notion of “transnational habitus” (Guarnizo, 1997; Vertovec, 2009).

Bourdieu defined habitus (1979) as a system of “durable and transformable” dispositions acting as principles that generate and organise practices and representations. In his view, the first experiences and social origins of individuals shape their “way of being” in the world through a process – most often unconscious – of internalising exteriority. The notion of habitus expresses this process of internalisation of dispositions, assimilated by individuals in the long term, and which enable them to orientate themselves in the social world. The habitus thus shapes inclinations to think, perceive and act in a certain way. It is therefore a product of socialisation

which tends to reproduce acquired patterns in the face of habitual situations. However, it is not fixed and can therefore also innovate in new situations (Hilgers, 2009). In the context of transnational studies, this innovative transformation is particularly evident, as the socialisation of individuals takes place and is anchored in transnational ways of life and generates ways of doing and acting that, in the long run, incorporate the transnational dimension. The notion of “transnational habitus” thus sheds light on this transnational experience by capturing

how dual orientations are formed and manifested and through which mechanisms migrants manage multiplicity and develop transnational and cosmopolitan (emotional, analytical, creative, communicative and functional) competencies (Nedelcu, 2010:56)².

Zontini and Reynolds (2018:43) have recently proposed the notion of a «transnational family habitus», defined as «a structured set of values, ways of thinking and “being” within the family built up over time through family socialisation, practices and cultural traditions that transcend national boundaries» (Zontini/Reynolds, 2018:423) to capture how transnational family relationships shape the ways of “being in the world” of young people from migrant families in Britain. For the young people they interviewed, this habitus translates into a “normalised” vision of a “deterritorialised” family marked by episodes of presence and absence and is underpinned by practices. These include, maintaining forms of material or virtual presence, participating in important rituals such as weddings or end-of-year celebrations, or more mundane practices such as greeting family members getting off the plane. These young people must also learn to cope with sometimes contradictory frames of reference. They must thus learn to inhabit different worlds (home/host country; but also, for example, school and home). This implies, among other things, knowing how to transition effortlessly between them and thus learning to manage one’s own presence in different places and to use each place to meet different needs. The focus here is therefore primarily on the practices and routines of “doing family” in a transnational context, which nurture a sense of belonging and shape a specific habitus in young people. These practices and routines are also at the heart of Nedelcu’s (2010, 2012) work on the transnational habitus, which focuses on relationships maintained at a distance via information and communication technologies, and spotlights not so much how a habitus may be transmitted to the youngest by their family group, but processes of continuous socialisation that involve several generations, including adults who acquire new dispositions in this context.

² For a review of the literature, see in particular CARLSON S., SCHNEICKERT C., 2021; ZONTINI E., REYNOLDS T., 2018.

Without, however, mobilising the notion of (transnational) habitus, the articles in this dossier shed new and complementary light on socialisation and the formation of a specific habitus in the context of “doing family” in residential mobility. We will now show how they allow us to go beyond the existing dichotomy between transnationalism and multilocality, by focusing on three transversal sub-themes.

A. Multiple frames of reference

The first transversal theme is the multiplicity of social contexts and orders that family members are facing, due to their mobility and inclusion in more than one space.

The articles in this dossier emphasise the multiplicity of affiliations and frames of reference through which individuals travel as a result of their mobile lives and their enrolment in and between several places. They also testify to the practices individuals develop in order to juggle between the here and there, the local and the global (the global being understood here as the relational space, the archipelago connecting the different places they live in) and on “how to” live in between, in a connected space.

In her article on the experience of local and transnational family relations of two mother-child dyads (one Kosovar, the other Ghanaian) living in Switzerland, Ursina Jaeger questions the impact of space – and the multiplicity of social orders resulting from a multiple inclusion in that space – on the practices of “doing family”. For the author, these practices of “doing family” are always a matter of negotiation and refer to particular regulations, cultures and moral orders, which multiply and add up when mobile individuals cross multiple and sometimes divergent frames of reference. The innovative conceptual lens of multireferentiality that Ursina Jaeger mobilises facilitates analysis of the contingency of social orders (the fact that those social orders may be thought and felt differently in different places) and the simultaneous negotiation of divergent social orders in one same situation. As a result, the author shows that while family belonging may remain the same beyond geographical borders, how it is performed and the relationship that results from it may change. Thus, the simultaneity of social orders and their inherent contradictions offer mobile actors more room for manoeuvre, allowing them to negotiate family practices and adapt their power of action. The author shows how family relationships can change when they are transferred to a new cultural framework containing other expectations and prescriptions. This is the case of Rose who moves from a framed and controlled practice of motherhood in Switzerland to a relationship with her daughter that emphasises freedom and autonomy in Ghana. The multiplicity of frames of reference and dynamics that take place in a “relational space” is also addressed in Nora Kottman’s article. The author sheds light on how German expatriate families living in an upmarket district

of Tokyo navigate between different registers of the family and on the tensions that arise between how they “perform family” in their country of residence and the codes of their country of origin. Nora Kottman shows how these German families deal with what Ursina Jaeger calls the “multireferentiality” that emerges from this expatriate lifestyle. That is, trying to fit in their expatriate community in Japan by projecting an image of a “traditional” family, even if that does not necessarily correspond to who they are and what they do in their home country.

Ida Wentzel Winther and Steen Nepper Larsen’s article, Laura Merla and Bérengère Nobels’ article and Tino Schlinzig’s article all deal with separated/divorced families whose children travel between two homes in Denmark, Belgium and Germany. They highlight the entanglement of scales of “doing family” in and through space – both at the local level of each home and at the more global level of the family group – as well as the social orders specific to each home in and between which children navigate – which are, notably, delimited by objects and olfactory universes of their own. Based on a long ethnographic study of Danish families, Ida Wentzel Winther and Steen Nepper Larsen’s article highlights in particular how children of separated parents living in recomposed families “share families” and siblings that are not limited to a single place and whose composition is continuously changing. In other words, children in these recomposed families belong in part to several households and relational subsets, which requires them to adapt not only to a multiplicity of codes and scripts but also to “re-configuring” themselves depending on who is present, who arrives and who leaves. In addition to looking at the practices children develop as a result of being shared and sharing, the authors question the extent to which children transgress their singularity (their “I”) by constantly being part of a shared universe.

Together, these articles explicitly or implicitly bring to the fore ways of “being in the world” specifically linked to the experience of a family life marked by multireferentiality and multilocality – whether or not it crosses national borders.

B. Co-presence and belonging

The creation and maintenance of a sense of belonging through various forms of co-presence is our second transversal theme. Loretta Baldassar’s (2008) work with Italians in Australia has shown that migrants cope with the absence of their family members «through sensual contact and co-presence, in other words, through “feeling” the presence of people and places involving all of the five senses» (Baldassar, 2008:252). This work has played a pioneering role in complexifying the notion of co-presence in a family context (Merla/Papanikolaou, 2021). Indeed, the author distinguishes four types of co-presence enabling families separated in space and

time to establish relationships and maintain a sense of unity. First, virtual co-presence is constructed through the sense of hearing during telephone calls and through sight for interlocutors using webcams. Second, co-presence by proxy is achieved through objects or persons that remind one another of an absent family member. This is experienced through the five senses because these objects or persons can be touched, heard, smelled, *etc.* Third, imagined co-presence is experienced by thinking about an absent person. And fourth, physical co-presence, which remains the «gold standard» (Baldassar, 2008:252) because it is the only one that allows to fully experience the other directly, through all five senses. In her discussion of this typology, Marie-Kristin Döbler (2018:14) emphasises that being present physically or indirectly (such as through an object) is not in itself sufficient to qualify as “co-presence”. She considers that being present «mentally» (2018:19), *i.e.* by consciously paying attention to the other, is constitutive of all forms of co-presence and is central to individuals’ perceiving and experiencing “being together”. Moreover, creating and maintaining co-presence requires sharing knowledge based on common experiences with others, perpetually reconstituted through interaction and communication.

The articles in this dossier echo the dimensions of co-presence and shared knowledge described above, as they shed light on how children and adults who are – temporarily – living apart maintain family ties and a sense of belonging. The texts by Tino Schlinzig, Laura Merla and Bérengère Nobels, and by Ida Wentzel Winther and Steen Nepper Larsen focus on the sensory and material dimensions of “doing family” within the different household that children of separated parents regularly travel between. Tino Schlinzig demonstrates that smells may be considered and mobilised as a medium for creating a sense of belonging and cohesion within multilocal families. Smells, perceived as shared knowledge between members of a place of residence, define a local family identity and stabilise a local social order, specific to each household. Children alternating homes following parental separation identify with the odours of a place and feel they belong there. The author also points out that it is possible to identify an individual by his or her smell and thus distinguish him or her from others. Furthermore, children take certain objects with them from one place to another. Those objects, imbued with the odour characteristic of each home, help to establish bonds between places of residence and between spatially dispersed family members, nurturing a sense of “inter-spatial” belonging. This evokes and recalls absent people or places, making them present in thought (Baldassar, 2008). That presence may be desired or, on the contrary, rejected. For example, the scent of a different laundry product that children take with them when they arrive at their mother’s house after a week with their father evokes the symbolic presence of the ex-partner and leads one of the mothers Tino Schlinzig met to wash all the clothes in order to get rid of that pre-

sence/absence. Spraying a cuddly toy with her perfume also helps in recalling a mothers' presence in the various places her child lives in. The author makes these practices of odourisation (such as perfuming a cushion a child takes with her or him) or deodorisation (such as washing clothes to change aromas) tangible. These practices keep the family members the child has just left present by proxy (a presence by proxy that may be desired by the parent who is being left), and supports, or hinders, the child's reincorporation in the living space he or she is returns to. In the same vein, based on a study of materiality, Laura Merla and Bérengère Nobels explore how young people use the objects surrounding them, on the one hand, to distinguish each dwelling and shape a familiar world on a local scale, and, on the other hand, to link those different dwellings, create continuity in the experience of mobility, and form a coherent whole, a "lived space". Although it does not address "co-presence" as such, this article contributes to understanding it. Indeed, the authors distinguish between objects left "parked" in a family environment before moving to the other home and objects "in transit" children embark with them when they move. It might be said that through the five senses, the first type of object makes the presence of the absent child felt by proxy, reminding those who reside permanently in each living space of that child's place in the family. The unpacking and installation – or not – of the second type of objects also helps in establishing the child's symbolic place and in providing a particular coloration to his or her physical presence. The authors show that these practices help children to (re)integrate and position themselves within the home as being "in transit", "waiting" to leave for another place, or on the contrary, as "permanent" residents. The authors also shed light on the fact that children alternate material environments, specific to each home, in which they do not always have similar objects. Following Tino Schlinzig's concept of smells as shared knowledge, we could extend this concept to objects in the home, the use of which would reinforce identification with the living space and family residing there permanently. Ida Wentzel Winther and Steen Nepper Larsen's text also provides an insight into how co-presence – whether physical or by proxy – is generated through the materiality and sharing of children's belongings between their homes to create bonding in blended families. According to the authors, sharing a home brings quasi-siblings closer together because being physically co-present under the same roof nurtures more intense relationships. The distribution of children's personal belongings between their different living spaces also establishes links between these spaces and helps them feel at home in more than one place. Parents also play a role in this process, for example when they divide objects and places (such as a personal room) equally between children in a spirit of sharing, to give each one a place that will be maintained by proxy through the days of absence.

The three texts that feature migrants are more concerned with “doing family” outside the places of residence and in a transnational family context. They emphasise the importance of sharing a common experience in physical co-presence while being mentally present. For example, Shannon Damery demonstrates how young adult migrants facing discrimination in the Belgian public space develop a sense of belonging and anchoring in their city of residence (Brussels here). This is done by relying on a “voluntary family” composed of members they share a common goal with (acquiring recognition, for example through a residence permit) and a common experience of marginalisation. This membership group also resembles a family in that it enrolls them in a system of rights and duties, providing support and resources while fostering a sense of obligation to its members. These “voluntary families”, notably coming from associative sectors, provide them with both a social and spatial anchorage. Indeed, within the premises of these associations in the heart of Brussels, these young people take ownership of a place they feel safe and at peace in. In the same vein, Nora Kottman points out that German families in Tokyo define themselves as members of the expatriate community when they share common living conditions, exchange advice and help each other. They also connect their family life in Japan and their long-distance family ties by remaining “present” in their country of origin. Indeed, they keep their own house in Germany and stay there when visiting their family members. This place of residence also ensures their presence by proxy, as it signals that they maintain a link with “here” while being “there” and thus still consider themselves members of their family group despite the distance. Ties are also maintained with the family in Germany via a virtual co-presence, consisting of online exchanges. The author also reveals the negative impact of restrictions linked to the Covid 19 health crisis on family practices and the feeling of geographical distance. Indeed, travel bans and the interruption of postal services prevented families from deploying physical or proxy co-presence, thus making the separation more difficult to live.

Collectively, these articles thus emphasise the importance of considering the sensory and material dimension of “doing family” and the sharing of common knowledge and experiences when analysing the processes involved in creating, maintaining and sustaining family belonging. Furthermore, they shed light on the skills, dispositions, practices, routines, in short, on the ways of being, doing and acting – the *habitus* – of members of multilocal and transnational families.

C. Power relations structuring the relationship between family and space

The third theme concerns the power relations at play in structuring the relationship between family and space. Indeed, although the plurality of family forms is now recognised, the nuclear, residential (immobile) and

heterosexual family largely remains the referential and normative framework that inspires legislation, public policies (Bonizzoni, 2018; Merla/Izaguirre/Murru, 2021; Sarolea/Merla, 2020) and, more broadly, societal organisations. Focusing on the two main manifestations of family practices across plural spaces, namely separated multilocal families and transnational families, this special issue highlights both how power relations between family members are reorganised, and how these practices come into contact with and challenge the dominant normative framework.

First, the literature on separated families has long focused on parental conflicts and power relations that play out judicially and economically post-separation and how these sometimes-unequal relations shape the everyday practices of families, particularly in terms of gender inequalities in this context (Struffolino/Bernardi/Larenza, 2020). More recently, social scientists have also focused on parents' agency, particularly in relation to single-parent families, and the strategies they develop to resist and exist in a society that marginalises them (Murru, 2017, 2020; Wagener, 2019). However, as Marek Tesar (2014, 2016) points out, the study of power relations in the family still tends to see and present children as powerless beings, in the grip of their parents' decisions and authority. The work of Merla & Nobels and Winther & Larsen in this issue – but also in their previous research (Merla/Nobels, 2019; Wentzel Winther, 2015) – challenges this vision of the passive child by studying the different ways in which children living in shared physical custody become autonomous and participate in the renegotiation of roles, territories and expectations. In their article, Merla & Nobels study the symbolic, functional, identity and affective significance children attribute to their daily lives objects. By focusing on objects “in transit” and those “in parking”, they highlight how children are actors in the construction of a sense of “home” and their “multilocal inhabiting” through the mobilisation of objects that facilitate their transition from one house to another, or support their existence in the different living spaces. Moreover, their research emphasises that these practices are exercised in a structural context marked by the weight of material, spatial and temporal conditions, as well as by the educational and ideological framework provided by parents. Children nevertheless manage to create opportunities and margins of manoeuvre, develop strategies and negotiate their place and practices. In a similar vein, Winther & Larsen show how each person's time of presence or transit influences the place and degree of power of different members of families wherein children “share and are shared”, including in the development of specific family practices. For example, there is a difference in status and scope of action available to a stepmother or stepchild from a blended couple who live in one house all the time, compared to a half-brother/stepbrother or half-sister/stepdaughter from a previous union who does not live there all the time and transits between different locations. More broadly, Winther

& Larsen accentuate the mental load for children in blended families of constantly having to reconfigure, regroup or readjust (for example, to each person’s mood) to who is present in each place, who is arriving, who is leaving and who is returning. Finally, in this issue, Schlinzig examines how odours are mobilised or impose the absence/presence of different members of a separated family and shows that children and parents find themselves in asymmetrical positions of power in this relationship to odours. In particular, the latter indeed have the power to actively shape olfactory differences, to fix the olfactory definition of the family and, in so doing, to establish and stabilise group cohesion.

Secondly, power relations are a key theme in migration research, particularly with regard to the study of migrants’ agency, autonomy (Mezzadra, 2010) and resistance practices (Stierl, 2019). This scholarship also stresses that they are confronted with powerful structures, institutions and bureaucracies (see for instance, Merla/Smit, 2020; Orsini *et al.*, 2021). In addition, the transnational families literature has focused on the weight of family relationships in structuring the lived experience of migrants (Kilkey/Palenga-Möllenbeck, 2016; Vuckovic Juros, 2021). In this special issue, Damery, Jaeger, and Kottman each contribute to this angle of approach by highlighting different ways of doing family and combining with, or autonomising oneself from, various power relations. These works also show that migration sometimes represents a setting in which dominant normative roles are reinforced. In particular, Kottman explores how the gender contract of male breadwinner and female caretaker is reinforced in a German expatriate community in an upmarket Tokyo neighbourhood. In parallel, Damery’s article explores how the very definition of the family may be a source of tension in the migration pathways of adolescents and young adults. Indeed, the legislative and normative framework of the host country determines under what conditions it is in the child’s best interest to be regrouped with or separated from his or her family (understood in the sense of a nuclear family). However, the researcher demonstrates that limiting the definition of family in political discourse and public policy can materially limit the places where migrants can create a sense of belonging, reinforcing the sense of marginalisation of those who do not fit the pre-established vision of family and its possible members. In particular, she discusses the cases of young people who are removed from their solidarity groups (created within peer groups in the host country) to be “entrusted” to legally recognised family members with whom they do not, in fact, have a sense of belonging. Finally, Jaeger analyses how being physically present in different places influences the ways intra-family power relations materialise. This is exemplified by issues around financial status (being considered “rich” in the country of origin through contributing to the needs of different members, but living as “poor” in the host country where the purchasing power is greatly diminished) and

in, for example, the practice of motherhood (reinforcing control and security in the host country for fear of having one's children taken away, versus promoting freedom and empowerment in the home country where that fear does not exist).

Paying attention to the spatial dimension of doing family, especially when one leaves the classical residential framework, thus makes it possible to highlight how everyday family practices are constructed through a (re)negotiation of power relations between different individuals, but also by resisting and developing new ways of being that question and destabilise the dominant structures organising “doing family” in society. Highlighting power relations also contributes to the discussion of habitus initiated in the two previous themes. This discussion can hardly ignore social inequalities and the resources and capitals that are needed for “doing family” in the context of residential mobility, and derive from/are generated by socialisation to that lifestyle. Zontini and Reynolds (2018), mentioned above, have shown that the formation of a transnational family habitus, and the possibility of capitalising on that habitus to mobilise and/or access economic or social resources – for example, to set up a transnational business or make multilingualism a cultural advantage – bring gender, age, class and ethnic inequalities into play. In particular, they note that migrants from working-class backgrounds face obstacles to maintaining transnational practices that hinder the formation a transnational family habitus. They also note that the multilingualism of young people of Asian or African origin tends to devalue them, whereas it represents an asset for “white” migrants who speak a European language considered prestigious. In the same way, multilocal families – in this case, separated or divorced – are traversed by power relationships and inequalities both between one another and within them. These influence the formation of their habitus and the benefits their members may derive from it, for example in the form of “mobility” capital (Kaufmann/Widmer, 2005; Merla, 2018)³. They are also subject to certain form of stigma, as evidenced by the abundance of work questioning the (negative) effects of this lifestyle for the children and adults involved (Zartler, 2021) – a questioning that is also strongly present in early work on transnational motherhood and its media treatment (Juozeliūnienė/Budginaitė, 2018).

IV. “Multilocal habitus”: definition and scope

Together, the articles in this special issue explicitly or implicitly bring to the fore ways of “being in the world” specific to the experience of a family life marked by multireferentiality and multilocality – whether or not it crosses national borders. By drawing three transversal common threads, we

³ That capital is defined as «how entities access and appropriate a capacity for socio-spatial mobility» (KAUFMANN V., BERGMAN M. M., JOYE D., 2004, p.750).

have demonstrated in this introduction that “doing family” in this context requires the development of specific skills and practices, and helps to shape a habitus that we will describe as “plural” in the sense of Bernard Lahire (2003). This “multilocal” habitus constitutes sets of potentially contradictory habits, patterns and dispositions, constructed in a multilocal family context. They are shaped by the experience of multiple referential frameworks and help social actors navigating between and dealing with them. They also help to define the contours of family and family inclusion at local and global levels – “here”, “there”, and “in-between” – through various forms of co-presence, and multisensorial, symbolic, virtual and material practices, which produce common knowledge and experiences.

We have chosen to describe these habitus as “multilocal”, not in order to establish the importance of one field of research (multilocal) over another (transnational), but because the multilocal scale represents the lowest common denominator of the different family forms that develop in the context of residential mobility. For, as Cédric Duchêne-Lacroix and Pascal Maeder (2013:10) remind us, «the multilocal approach to human activity is not limited to a geographical scale of dispersion of places», and is therefore found in the analysis of local, regional and transnational phenomena. The notion of multilocal habitus therefore makes it possible to build on a notion, that of transnational habitus, constructed from the specific experience of migrants, and go beyond it to contribute to a decompartmentalised sociology of the family “on the move”. In doing so, it also contributes to «de-demonising distance in mobile family lives» (Baldassar, 2016), and to de-stigmatising these family forms by underlining the importance of studying the new forms of socialisation they deploy.

REFERENCES

BALDASSAR L.,

2008 “Missing Kin and Longing to be Together: Emotions and the Construction of Co-presence in Transnational Relationships”, *Journal of Intercultural Studies*, 29(3), pp.247-266, doi:10.1080/07256860802169196.

2016 *De-demonizing distance in mobile family lives: co-presence, care circulation and polymedia as vibrant matter*, Global Networks, n/a-n/a, doi:10.1111/glob.12109.

BALDASSAR L., NEDELCU M., MERLA L., WILDING R.,

2016 “ICT-based co-presence in transnational families and communities: challenging the premise of face-to-face proximity in sustaining relationships”, *Global Networks*, 16(2), pp.133-144, doi:10.1111/glob.12108.

BONIZZONI P.,

2018 “Policing the Intimate Borders of the Nation: A Review of Recent Trends in Family-Related Forms of Immigration Control”, in MULHOLLAND J., MONTAGNA N., SANDERS-MCDONAGH E. (Eds.), *Gendering Nationalism:*

Intersections of Nation, Gender and Sexuality, Cham, Springer International Publishing, pp.223-239.

BONNIN P.,

- 1999 "La domus éclatée", in BONNIN P., DE VILLANOVA R. (Eds.), *D'une maison à l'autre*, Paris, Editions Creaphis, pp.19-44.

BONVALET C.,

- 1997 "Sociologie de la famille, sociologie du logement : un lien à redéfinir", *Sociétés contemporaines*, 25, pp.25-44.

BONVALET C., GOTMAN A., GRAFMEYER Y.,

- 1999 *La famille et ses proches : l'aménagement des territoires*, Paris, INED/PUF, Travaux et documents, vol.143.

BOURDIEU P.,

- 1979 *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit.
1997 *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil.

BRYCESON D., VUORELA U.,

- 2002 "Transnational Families in the Twenty First Century", in BRYCESON D., VUORELA U. (Eds.), *The Transnational Family: New European Frontiers and Global Networks*, New York, Berg, pp.3-30.

CARLSON S., SCHNEICKERT C.,

- 2021 "Habitus in the context of transnationalization: From 'transnational habitus' to a configuration of dispositions and fields", *The Sociological Review*, vol.69/5, pp.1124-1140, doi:10.1177/00380261211021778.

DÖBLER M.-K.,

- 2018 "Co-presence and the Family. A discussion of a Sociological Category and Conceptual Considerations", in HALATCHEVA-TRAPP M., MONTANARI G., SCHLINZIG T. (Eds.), *Family and Space. Rethinking Family Theory and Empirical Approaches*, London, Routledge, pp.11-22.

DUCHÊNE-LACROIX C.,

- 2010 "Continuités et ancrages. Composer avec l'absence en situation transnationale", *Revue des Sciences sociales*, 44, pp.16-25.
2013 "Éléments pour une typologie des pratiques plurirésidentielles et d'un habiter multilocal", *Emigrinter*, 11, pp.151-165.

DUCHENE-LACROIX C., MÄDER P.,

- 2013 "La multilocalité d'hier et d'aujourd'hui entre contraintes et ressources, vulnérabilité et résilience", in DUCHENE-LACROIX C., MÄDER P., *Hier und Dort : Ressourcen und Verwundbarkeiten in multilokalen Lebenswelten*, Basel Itinera, Société Suisse d'histoire, pp.8-22.

FOG OLWIG K.,

- 2002 "A wedding in the family: home making in a global kin network", *Global Networks*, 2(3), 205-218, doi:10.1111/1471-0374.00037.

GUARNIZO L. E.,

- 1997 "The Emergence of a Transnational Social Formation and The Mirage of Return Migration Among Dominican Transmigrants", *Identities*, 4(2), pp.281-322, doi:10.1080/1070289X.1997.9962591.

HILGERS M.,

- 2009 "Habitus, Freedom, and Reflexivity", *Theory & Psychology*, 19(6), pp.728-755, doi:10.1177/0959354309345892.

JUOZELIŪNIENĖ I., BUDGINAITĖ I.,

- 2018 “How Transnational Mothering is Seen to be ‘Troubling’: Contesting and Re-framing Mothering”, *Sociological Research Online*, 23(1), pp.262-281, doi:10.1177/1360780417749464.

KAUFMANN V., BERGMAN M. M., JOYE D.,

- 2004 “Motility: mobility as capital”, *International Journal of Urban and Regional Research*, 28(4), pp.745-756, doi:10.1111/j.0309-1317.2004.00549.x.

KAUFMANN V., WIDMER E. D.,

- 2005 “L’acquisition de la motilité au sein des familles”, *Espaces et sociétés*, n° 120-121, pp.199-217, doi:10.3917/esp.120.0199.

KILKEY M., PALENGA-MÖLLENBECK E. Eds.,

- 2016 *Family Life in an Age of Migration and Mobility. Global perspectives through the life course*, Palgrave Macmillan UK.

LAHIRE B.,

- 2003 “From the habitus to an individual heritage of dispositions. Towards a sociology at the level of the individual”, *Poetics*, 31(5-6), pp.329-355, <http://dx.doi.org/10.1016/j.poetic.2003.08.002>.

LENEL E.,

- 2018 *L’espace des sociologues. Recherches contemporaines en compagnie de Jean Remy*, Toulouse, Erès.

LÖW M.,

- 2015 *Sociologie de l’espace*, Paris, Maison des sciences de l’homme.

MADIANOU M., MILLER D.,

- 2013 “Polymedia: Towards a new theory of digital media in interpersonal communication”, *International Journal of Cultural Studies*, 16(2), pp.169-187, doi:10.1177/1367877912452486.

MASSEY D. B.,

- 2005 *For Space*, Londres, Sage.

MEO DI G.,

- 2012 “Éléments de réflexion pour une géographie sociale du genre : le cas des femmes dans la ville”, *L’information géographique*, 76/2, pp.72-94, doi:10.3917/lig.762.0072.

MERLA L.,

- 2018 “Rethinking the Interconnections between Family Socialization and Gender through the Lens of Multi-local, Post-separation Families”, *Sociologica*, 12(3), pp.47-57, <https://doi.org/10.6092/issn.1971-8853/9085>.

MERLA L., IZAGUIRRE L., MURRU S.,

- 2021 *To what extent do family policies support post-separation shared custody arrangements ? Comparative evidence from Belgium, France, and Italy*, Paper presented at the 5th International Conference on Public Policy, Online.

MERLA L., NOBELS B.,

- 2019 “Children Negotiating their Place through Space in Multi-local, Joint Physical Custody Arrangements”, in NOBELS B., LESLEY M., LIZ M., TAMSIN H.-S., NUNO F., KATIE W. (Eds.), *Families in Motion: Ebbing and Flowing through Space and Time*, Bingley, Emerald Publishing Limited, pp.79-95.

MERLA L., PAPANIKOLAOU K.,

- 2021 “ ‘Doing’ and ‘displaying’ family in polymediated environments: conceptual tools for the analysis of children’s digital practices”, in MIKATS J., KINK-HAMPERSBERGER S., OATES-INDRUCHOVÁ L. (Eds.), *Creative Families:*

- Gender and Technologies of Everyday Life*, Basingstoke, Palgrave MacMillan, pp.119-144.
- MERLA L., SMIT S.,
 2020 "Enforced temporariness and skilled migrants' family plans: examining the friction between institutional, biographical and daily timescales", *Journal of Ethnic and Migration Studies*, pp.1-18, doi:10.1080/1369183X.2020.1857228.
- MEZZADRA S.,
 2010 "The gaze of autonomy: Capitalism, migration and social struggles", in SQUIRE V. (Ed.), *The contested politics of mobility*, Abingdon, Routledge, pp.121-142.
- MINCKE C., MONTULET B.,
 2019 *La société sans répit. La mobilité comme injonction*, Paris, Éditions de la Sorbonne.
- MORGAN D. H. G.,
 1996 *Family connections*, Cambridge, Polity Press.
 2011 *Rethinking family practices*, Basingstoke, Palgrave MacMillan.
 2020 "Family practices in time and space", *Gender, Place and Culture*, 27(5), pp.733-743, doi:10.1080/0966369X.2018.1541870.
- MURRU S.,
 2017 "La résistance des mères célibataires au Vietnam ou l'échec d'un modèle d'éducation à la maternité", *Éducation et sociétés*, 39(1), pp.69-83, doi:10.3917/es.039.0069.
 2020 "Drawing from Feminist Epistemologies to Research Resistance: The Case of Single Moms in Hanoi", in MURRU S., POLESE A. (Eds.), *Resistances: Between Theories and the Fiel*, London/New York, Rowman & Littlefield, pp.169-187.
- NEDELICU M.,
 2010 "Les migrants roumains online : identités, habitus transnationaux et nouveaux modèles du lien social à l'ère du numérique", *Revue d'Études comparatives Est-Ouest*, 41(04), pp.49-72, doi:10.4074/S0338059910004031.
 2012 "Migrants' New Transnational Habitus: Rethinking Migration Through a Cosmopolitan Lens in the Digital Age", *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 38(9), pp.1339-1356, doi:10.1080/1369183x.2012.698203.
- NOWICKA M.,
 2007 "Mobile locations: construction of home in a group of mobile transnational professionals", *Global Networks*, 7(1), pp.69-86, doi:10.1111/j.1471-0374.2006.00157.x.
- ORSINI G., SMIT S., FARCY J.-B., MERLA L.,
 2021 "Institutional racism within the securitization of migration. The case of family reunification in Belgium", *Ethnic and Racial Studies*, pp.1-20, doi:10.1080/01419870.2021.1878249.
- REMY J.,
 2015 *L'espace, un objet central de la sociologie*, Toulouse, Erès.
- ROBERTSON R.,
 1994 "Globalization or Glocalization?", *The Journal of International Communication*, 1, pp.33-52.

ROUDOMETOF V.,

- 2005 “Transnationalism, Cosmopolitanism and Glocalization”, *Current Sociology*, 53, pp.112-135.

SAROLEA S., MERLA L.,

- 2020 “Migrantes ou sédentaires : des familles ontologiquement différentes ?”, in FILLOD-CHABAUD A., ODASSOR L. (Eds.), *Faire et défaire les liens familiaux. Usages et pratiques du droit en contexte migratoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp.23-46.

SASSEN S.,

- 2003 “Globalization or denationalization”, *Review of International Political Economy*, 10, pp.1-22.

SCHIER M., HILTI N., SCHAD H., TIPPEL C., DITTRICH-WESBUER A., MONZ A.,

- 2015 “Residential Multi-Locality Studies – The Added Value for Research on Families and Second Homes”, *Tijdschrift voor economische en sociale geografie*, 106(4), pp.439-452, doi:10.1111/tesg.12155.

STIERL M.,

- 2019 *Migrant Resistance in Contemporary Europe*, London, Routledge.

STOCK M.,

- 2006 “Pratiques des lieux, modes d’habiter, régimes d’habiter : pour une analyse triadique des dimensions spatiales des sociétés humaines”, *Travaux de l’Institut de Géographie de Reims*, 115-118, pp.213-230.

- 2007 “Théorie de l’habiter. Questionnements”, in PAQUOT T., LUSSAULT M., YOUNES C. (Eds.), *Habiter, le propre de l’humain : villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, pp.103-125.

- 2012 “ ‘Faire avec de l’espace’ : pour une approche de l’habiter par les pratiques”, in FRELAT-KAHN B., LAZZAROTTI O. (Eds.), *Habiter. Vers un nouveau concept ?*, Paris, Armand Colin, pp.57-75.

STRUFFOLINO E., BERNARDI L., LARENZA O.,

- 2020 “Lone Mothers’ Employment Trajectories : A Longitudinal Mixed-method Study”, *Comparative Population Studies*, 45, pp.265-298, doi:10.12765/CPoS-2020-14.

TESAR M.,

- 2014 “Reconceptualising the Child : Power and Resistance within Early Childhood Settings”, *Contemporary Issues in Early Childhood*, 15(4), pp.360-367, doi:10.2304/ciec.2014.15.4.360.

- 2016 “Children’s Power Relations, Resistance, and Subject Positions”, PETERS M.A. (Ed.), *Encyclopedia of educational philosophy and theory*, New York, Springer, doi:10.1007/978-981-287-532-7_267-1.

URRY J.,

- 2007 *Mobilities*, Cambridge, Polity.

- 2008 “Moving on the mobility turn”, in KESSELRING S., CANZLER W., KAUFMANN V. (Eds.), *Tracing Mobilities. Towards a cosmopolitan perspective in mobility research*, Aldershot, Ashgate, pp.13-24.

VERTOVEC S.,

- 2009 *Transnationalism*, London/New York, Routledge.

VINCENT-GESLIN S., KAUFMANN V. (Eds.),

- 2012 *Mobilités sans racines : plus loin, plus vite...plus mobiles ?*, Paris, Descartes & Cie.

- VUCKOVIC JUROS T.,
 2021 “Sexualities and class in transnational family practices of LGB migrants in Belgium and the Netherlands”, *Gender, Place & Culture*, doi:10.1080/0966369X.2021.1941788.
- WAGENER M.,
 2019 “La reconnaissance de la monoparentalité comme nouvelle catégorie cible des politiques de diversité. Vers un universalisme adapté ?”, *SociologieS* [En ligne], <https://doi.org/10.4000/sociologies.10738>.
- WEICHHART P.,
 2015 “Residential Multi-Locality: In Search of Theoretical Frameworks”, *Tijdschrift voor economische en sociale geografie*, 106(4), pp.378-391, doi:10.1111/tesg.12156.
- WENTZEL WINTHER I.,
 2015 “To practice mobility - On a small scale”, *Culture Unbound*, 7, pp.215-231.
- WIDMER E., JALLINOJA R.,
 2008 *Beyond the nuclear family: Families in a configurational perspective*, Bern, Peter Lang.
- WIMMER A., GLICK SCHILLER N.,
 2002 “Methodological nationalism and beyond: nation-state building, migration and the social sciences”, *Global Networks*, 2(4), pp.301-334, <https://doi.org/10.1111/1471-0374.00043>.
- ZARTLER U.,
 2021 “Children and parents after separation”, in SCHNEIDER N., KREYENFELD M. (Eds.), *Research Handbook on the Sociology of the Family*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, pp.300-313.
- ZONTINI E., REYNOLDS T.,
 2018 “Mapping the role of ‘transnational family habitus’ in the lives of young people and children”, *Global Networks*, 18(3), pp.418-436, <https://doi.org/10.1111/glob.12185>.

Odor as a medium of cohesion and belonging¹

A sensorial approach to family

Tino Schlinzig *

Within the social sciences, family research in sociology has in recent years – and for good reason – taken to adopting a “practical turn” to its subject. Drawing on the concepts of doing and displaying family, numerous authors have provided valuable insights into the everyday dynamics of establishing and maintaining personal relationships. However, surprisingly little research can be found on the sensorial foundation of family relationships. The aim of this paper is twofold: (1) It seeks to shed light on the still neglected sensory dimension of family practices by tracing fundamentals of a sociology of the senses in general and of odors in particular. (2) Based on qualitative research on multi-local families after separation and divorce, these considerations will be introduced as a lens helpful in studying current family practices in shared residence arrangements. These families are confronted with the challenge of establishing attachment and a sense of “we-ness” against the background of cyclical growth and reduction of the household community and the changing rhythms and patterns in their everyday lives. Following Goffman’s *The Territories of the Self*, we will explore how parents and children stabilize and also sensorily experience a local social order and belonging. In this, odors are of particular importance. Beyond verbal communication, they have a potential for merging what is separate and at the same time maintaining distinctions.

Keywords : sociology of senses, odors, identity policies, multi-locality, shared residence families.

I. Introduction

Long neglected, the sense of smell is gaining increasing attention from both the consumer market and within public and scientific discourse. «Anyone who addresses smelling today, be it literary, popular science, in books, journal articles, on television or in museum exhibitions, can be sure of a broad public interest and of its success», Jürgen Raab (1998:11) writes in

¹ This article is based on the chapter “Geruchsmarkierungen. Die olfaktorische Dimension von Vergemeinschaftung” of my PhD thesis (SCHLINZIG T., 2017), fully revised and supplemented by further considerations. I thank the editors and anonymous reviewers for their very helpful comments and advice.

* ETH Centre for Research on Architecture, Society & the Built Environment, ETH Zurich, Switzerland
schlinzig@arch.ethz.ch.

his book *The Social Construction of Olfactory Perception*. He shows us that odors are attracting the increased interest of, for example, the New Age movement, which is rediscovering aroma therapy and its healing influence as well as the medicinal effectiveness of fragrances on the human psyche and organism. The market has also discovered stimulating scents, if one thinks, for example, of fragrant cafes and bakeries, perfumeries or simply supermarkets, where essences and aerosols are employed to evoke positive emotions and facilitate consumption decisions. However, sociological interest in this one of the five senses recognized in Western culture turns out to be surprisingly small. Despite some sociological works that are considered classic, including Georg Simmel's (2009) influential *Excursus on the Sociology of Sense Impression*, the field has only recently begun to take shape (Göbel/Prinz, 2015; Utz, 2006; Howes, 2005, 2003). Within these five senses, smell holds a rather marginal position as one of the "lower senses" leant a mostly negative connotation, an observation Simmel (2009:577) himself made and went on to reinforce. This neglects the observation that it possesses some remarkable qualities of creating sociality. Smell holds social significance because of the meanings attributed, elaborated, and negotiated by subjects in interactions (Low, 2005:398). This notion of "doing smell" leads directly to this article's concern. The high figures of divorce and separation and the increasing involvement of fathers in child care promote residential models enabling children to participate in the everyday lives of their separated parents. In looking at these multi-local families, I draw attention to identity politics and territorialization practices. Within these shared care arrangements, smell assumes particular importance. The following considerations focus on the potential of odors as shared knowledge and odorizations as practices stabilizing parent-child-relationships, across space and in the context of the recurring presence and absence of children within these families, and the changing rhythms and patterns of their everyday lives. However, surprisingly little research can be found on the sensorial foundation of family relationships. It seems that the power of odors in particular has so far been underestimated. The aim of this paper is twofold: (1) It seeks to shed light on the still neglected sensory dimension of family practices by tracing fundamentals of a sociology of the senses in general and of odors in particular. Before doing so, I will briefly outline some characteristics of multi-local families after separation and divorce and the cultural ideal of physical co-presence. (2) Based on empirical research on multi-local families after separation and divorce, these considerations will be discussed and introduced as a helpful lens for studying current family practices. The qualitative interview data presented suggest that parents and children in multi-local families after separation and divorce oscillate between referring to the other household to create a cross-spatial sense of belonging and at the same time to promote a local family identity

(Schlinzig, 2017). The establishment of a local social order and belonging is thereby stabilized and also experienced sensorily. Odors are of particular importance in this. They enable the creation of closeness and identification beyond verbal communication, have the potential to merge what is separate, and at the same time to distinguish (Soeffner, 2012; Largey/Watson, 1972). Following Goffman's (1971) *The Territories of the Self* and Raab's (1998) further considerations of his concepts within the framework of a sensorial approach to odors, I seek to explore the olfactory dimension of cohesion in families and suggest that odors may be considered as an important key to understanding processes of establishing belonging and identity.

II. Notes on methodology

The empirical basis of this article is a study carried out between 2010 and 2015 with a total of five post-separation families in shared residence/shared physical custody arrangements in a major city in eastern Germany (Schlinzig, 2017). Families were recruited through advertisements in two city journals. The final selection followed a theoretical sampling according to grounded theory methodology (Corbin/Strauss, 2015). The biological and social parents have above-average formal educations, have medium to higher household incomes, and may be situated in a (metropolitan) urban residential milieu. At the time of the data collection, the seven participating children were between six and ten years old.

For data collection narrative and problem-centred interviews with multi-local children, their parents and corresponding partners as well as focus groups in both family households, were employed (Bohnsack, 2010; Nohl, 2010; Witzel, 2000). Within the framework of reconstructive qualitative research, these were analysed using Bohnsack's (2014, 2010) documentary method for the interpretation of text material. Related to the distinction between formulating and reflecting interpretation, this approach takes into account different kinds of collectively shared knowledge to access the subjects' pre-reflexive knowledge, embedded in the routines of their everyday life. Instead of remaining at the level of common sense knowledge, it draws on implicit or documentary knowledge (Montanari, 2019; Bohnsack, 2014). Accordingly, in addition to what is said in the interviews (formulating interpretation), the analysis focuses on how something is said (reflecting interpretation), in order to reconstruct orientations bound to practices of a certain social milieu, generation, or gender.

In addition to our own primary data, secondary analysis was conducted on interview material originating in ethnographic case studies by the Schumpeter research group on the "Multi-locality of Families" under the direction of Michaela Schier at the German Youth Institute (DJI) in Munich, taken together, resulting in 21 interviews and 6 focus groups. These data were supplemented by ego-centred network maps (Hein/Schier/Schlinzig,

2019) and photographs of everyday family life taken by the children as part of participatory photo interviews (Jorgenson/Sullivan, 2010; Kolb, 2008).

III. Multi-locality and the cultural meaning of physical co-presence

The starting point of this study on multi-local everyday family life and its dynamics is a well-known assumption of modernist theory: social institutions like the family are to be fundamentally questioned. Personal relationships in second modernity – parent-child-relationships, for example – are no longer a given entity stabilized solely by tradition or religious arguments. They are rather matters of choice and negotiation (Beck/Beck-Gernsheim, 2004; Beck, 1987). The shared knowledge that guides our ideas and actions is eroding and increasingly challenged. The family can be studied as a seismograph of these transformations: pluralization of family forms, changes of traditional gender roles, the dissolution of the connection of family, marriage, heterosexuality, and the equating of family and household (Maihofer, 2014; Lenz, 2013; Peuckert, 2012). In the course of the functional differentiation of modern societies, family relationships and parenthood are experiencing a shift from a productive to an emotional foundation, with socialization and upbringing their primary efforts (Peuckert, 2012:12-17). Ideal concepts and role models of the family serve as background assumptions for tasks and efforts parents should provide for children (BiB, 2015). These are embedded within the normative complex of “responsible parenthood”, which demands the best possible promotion of child development (Kaufmann, 1990:34-48): (1) coordinating and organizing everyday family life, (2) social cohesion and emotional support, (3) socialization, (4) biographic and habitual positioning of children, and (5) care. These ideas are interwoven with assumptions of the spatial constitution of the family. Despite various dynamics and the public’s increased interest in changing forms of social relationships, the image of the family in Western societies is dominated by notions of a social group composed of parents and their biological children in a common household. These assumptions are strongly associated with the idea of a household community (Lenz, 2013:113-115). Currently shared cultural interpretations of modern western societies still consider the living together of family members, and hence the physical co-presence of children and parents, as a basic constituent. Physical co-presence is considered a fundamental constituent of family and as preferable to a technologically mediated presence. The sensory limitation of, for example, virtual co-presence is seen as deficient in comparison with sensorily saturated physical co-presence. Despite the fact that family is increasingly done in the physical absence of its members – due to employment mobility and in the course of separation and divorce – that orientation is remarkably stable within scientific discourse, mass media, and not least within families themselves. It is argued that physical co-presence has a number of distinct

features or benefits compared to other forms of (mediated) presence. Sociology itself has long fed this understanding. For example, Schutz and Luckmann (1989:90) see the temporal and spatial commonality of the we-relationship – the interactions of people present – as characterized by a “maximum of symptom-fullness”. According to Simmel (2009:570-783), shared physical presence enables a multisensory impression. And Goffman (1983) also claims that the manifold information available in physical co-presence provides a range of indications for interpreting the social situation and the participants therein, and thus facilitates orientation. Various increasing mobility requirements – related to work, the growing popularity of multi-local family arrangements after separation and divorce, in which children regularly live alternately in both households of the separated parents, and last but not least in the course of migration, refuge and displacement – challenge these notions of co-presence. Information and communication technologies are increasingly used to establish and maintain personal relationships and care (Schier/Schlinzig, 2018:93-95; Parreñas, 2014; Greschke, 2012). Against this background, the term co-presence seems to be in need of supplementation and requires an understanding beyond that of its purely physical counterpart. Recent debates within family sociology have already made a number of suggestions in this regard (see Döbler, 2018 for an overview). Family researcher Loretta Baldassar (2008) suggests an extended typology that, in addition to the physical co-presence of family members, encompasses the care of parents for their children in virtual (mediated by communication and information technologies) (see also Baldassar *et al.*, 2016:138-141; Christensen, 2009; Licoppe, 2004), by proxy (such as indirectly through objects), and imagined co-presence. Schutz had the latter in mind as far back as 1967 when pointing out that the perception of co-presence and shared knowledge are decisive factors in the creation of community and belonging, and that they do not necessarily require temporospatial co-presence. In his view, memories of other people may also become effective in influencing the actions of those who remember – a micro-sociological argument that, with regard to the normative framework of a society, can also be found in George Herbert Meads (1934) figure of the “generalized other”. He offers a genuine micro-sociological concept of co-presence without immediate presence, understood as the expectations of behaviour in a group that go beyond the concrete or significant other, who does not necessarily have to be physically present, but is imagined and whose sanctions are anticipated and regulate behaviour. In addition to the living presence of the we-relationship, Schutz (1962:221) discusses the «quasi-present in which I interpret the mere outcome of the other’s communicating – the written letter, the printed book – without having participated in the ongoing process of communicating acts». By looking at Italian immigrants in Australia and their relatives in Europe, Baldassar (2008) interprets this kind of co-

presence by proxy as the representation of those absent through things. In this way things bring the people who gave them to mind and keep them present – a notion that Marcel Mauss also summoned: gifts as the incorporation of others not physically present represent objects that make external experiences possible (Mauss, 1966). As I want to show, the sociology of odors also provides evidence in this regard (Eberle, 2013; Largey/Watson, 1972) and the olfactory is able to perform in a similar way to serve for identification and distinction as shared knowledge within small groups like the family. But before I develop this argument, it is necessary to briefly introduce the five senses as a sociological subject and locate odor in its corresponding sociological discourse.

IV. Odors as a subject of sociological theory and research

The senses certainly do not belong to the basic canon of sociology. On the contrary, a far-reaching “oblivion of the senses” may be observed and understood historically by looking at the discipline’s constitution and efforts to distinguish itself from psychology and biology (Reckwitz, 2015:442). The longstanding dualistic understanding of how the genuinely social sphere was separated from the psychic-mental or the organic-bodily has furthered this development and has led – as Reckwitz illustrates – to the omission of perception and the senses from the social. However, in the past few years there has been an increasing body of theoretical and empirical work focusing on the sensorial as genuinely social phenomena: auditory sense (Bull/Back, 2016; Schrage/Hoklas, 2018; Erlmann, 2004), visual sense (Mirzoeff, 1999), olfactory sense (Raab, 2016, 1998; Eberle, 2013; Waskul/Vannini, 2008; Synnott, 1991; Largey/Watson, 1972), gustatory sense (Barlösius, 2011; Lemke, 2007; Holtzman, 2006) and touch (Zingerle, 2016). And since there is no generally agreed understanding of the number of senses and what can be considered sensory perception, the classification scheme of the five senses with its long history going back to Aristotle can be interpreted as part of socially shared theories of the body, a systematization of knowledge and normative claims, as Bellebaum (2016) and Loenhoff (1999) have suggested.

Within the field of the senses the olfactory is primarily a domain of psychological research. And while odor is the least explored sense even within natural or life sciences, there exists a comparatively broad corpus of literature. As an example and, very selectively, I would like to refer to the very instructive article *Proust Nose Best: Odors Are Better Cues of Autobiographical Memory* by Chu/Downs (2002). Like earlier authors, they refer to the French novelist Marcel Proust and his masterpiece *In Search of Lost Time*. Well known within cognitive psychological theories, the “Proust phenomenon” describes the observation that «odors are particularly powerful autobiographical memory cues» (*Ibid.*:511). The taste of the madeleine and the

olfactory blending with linden blossom tea let the protagonist recall Combray, a place of his past, and his aunt Leonie. A piece of lost time from his childhood is recovered and, in the process of the narrator's remembering, can be verbalized and shared – a kind of emotional re-experience also observed by anthropologist Jon D. Holtzman (2006) in particular, with food-centred forms of (collective) memory and identity. Karl Ove Knausgård's (2014:154) currently very popular five-volume autobiography *My Struggle* also draws our attention to interrelation of odors and memory:

It smelled good there, not only in the kitchen, [...] but everywhere there was a fragrance that underlay all the others and was constant, a vaguely fruity sweetness I associated with this house whenever I met it outside, for example when grandma and grandad were visiting us, because they brought the fragrance with them, it was in their clothes, I noticed it as soon as they stepped into our hall.

This quotation nicely describes what is from the first a cognitive phenomenon, showing how effectively senses and memories are linked. Wentura/Frings (2013), for example, write, on biographical memories, that access to an episode always succeeds if there is a sufficiently good “retrieval key” available. Odors are held to be a particularly distinct and powerful stimulus. Chu/Downs (2002) empirical findings suggest that, in comparison to the other senses, odors stimulate more reliable, more detailed and emotionally-focused autobiographical memories, reaching even further back in time.

With these revealing insights, what can we learn for sociological approaches to personal relationships, especially when looking at families living in multi-local arrangements? From a sociological point of view it is worth looking at humans' ability to create proximity and intimacy with the help of our senses and of merging together the spatially separate or distinct, to understand processes of cohesion building and the creation of we-ness within families. Belonging and identification within a group is, beside visual and auditory perception and recognition, also a matter of distinct smells. Beyond assigning odors to even larger social groups and processes of stereotypical attributions and exclusion, odors may be considered as a basis for creating belonging and identity. This draws our attention to genuine sociological approaches to the interplay of olfactory perceptions and social relationships.

Even though research on the social and cultural meaning of odors is still surprisingly limited, the field has been developing in recent years. The olfactory is attracting growing attention, especially with regard to smellscapes in historical and sociological research on urban change and social transformation processes (Ramos, 2020; Davis/Thys-Şenocak, 2017; Borer, 2013; Sliwa/Riach, 2011). However, it has a tradition of its own and cannot be thought of without its classical forerunners. Georg Simmel's considerations

in his foray into the *Sociology of Sense Impression* (2009:570-783) are groundbreaking. Simmel assumes that odors have a special quality and effectiveness: «When we smell something, we draw this impression or this radiating object so deeply into ourselves, into our center, we assimilate it, so to speak [...]» (2009:578). These considerations were systematically expanded upon by Largey/Watson in their paper *The Sociology of Odors* in 1972. Simmel had underestimated the sense of smell in comparison to the visual and auditory and even introduced it as a «dissociating sense» (Simmel, 2009:579). Instead Largey/Watson recognize a higher social importance of odors and raise a number of sociologically highly relevant issues. An important contribution can also be seen in the work of the German sociologist Jürgen Raab and his *Die soziale Konstruktion olfaktorischer Wahrnehmung. Eine Soziologie des Geruchs* (*The Social Construction of Olfactory Perception. A Sociology of Smell*), a key work in the sociological dimensioning of the domain. He claims that smell is not only a chemical, biological, and physiological phenomenon, but also and therefore foremost an individual one, and that our nose is a socially and culturally formed, stimulated, and controlled sense organ. Moreover, «perception, interpretation, aesthetic appreciation or rejection and so the avoidance and production of smells is dependent on belonging to social milieus and a certain lifestyle» (Raab, 1998:8f.). Re-odorizing in the form of reversing practices of removing natural smells, would gain particular importance, he continues, since these can be considered as part of symbolic demarcations between social groups. Raab brings all these considerations together in the question of the “place of odors in our society”, also considering the social-interactive dimension of smells.

In the following, I would like to build on this valuable body of research and raise the question of how families associate, identify, and distinguish themselves by means of smell, both across space and in a specific place/household. Interviews and focus groups I conducted with parents and children in shared residence arrangements after separation and divorce provide indications for understanding how odors and respective practices can be considered as forming part of boundary management by the family members. Goffman’s (1971) studies of *The Territories of the Self* have provided a useful heuristic in this regard, which is why I would like to introduce them here with reference to Raab (1998) and relate them to my empirical findings.

V. Odor as a medium for creating belonging and cohesion in multi-local families

Although Goffman largely neglects the significance of odors in social interactions and their potential for violating or contaminating a person’s territories, his work is a valuable source for the study of the social-

interactive dimension of smell. He addresses sensory experiences as «embodied messages» and describes seeing, hearing, tasting, smelling, and touching as «receiving equipment» that, primarily, enables the transmission and reception of information, and as a fundamental constituent of interactions (Goffman, 1963:14). As he understands it, any (verbal) message is enriched by embodied «additional information» (*Ibid.*:15) that enables interacting partners to decode messages and recognize the other in their social identity. This condition allows for «a very large number of brief messages» (*Ibid.*) and personal territorial claims recognizable to others to be made and protected from violation. However, among the possibilities for marking territories, Goffman considers only visual, acoustic, or tactile signs or signals, as Raab (1998:130) notes, seeking to fill this gap by referring to three of the overall eight of Goffman's preserves – the personal space, the sheath, and the stall – and discussing how odors serve to mark or violate them. Taking up this proposition, the latter two are of particular relevance for our purposes.

A. Sheaths. The smell of clothing as a medium in perceiving others

Erving Goffman (1971:38) understands sheaths to mean not only skin but also the clothes covering it, and describes body-bound territories of the self. According to Raab (1998:115-117), smells – adhering to clothing or the body – are perceived by others, enabling, on the one hand, the categorical and individual identification of the and, on the other, helping them control the presentation of their self. However, he considers the power of the odor of clothing first and foremost in the area of physical cleanliness and states that «clothing cannot make its own positive contribution to the odor image because the odorants in the textile care products [...] are too volatile and the clothing quickly absorbs the body odors of the individual [...]» (*Ibid.*:130). For the family members I interviewed, however, those fleeting moments seem to be sufficient for determining belonging and perceiving difference. The following quote from the interview with one of the multi-locally living children illustrates this observation. Eva, ten years old, who regularly lives with her sister in the two households of her separated parents and their new partners, describes it as follows:

Well, mum uses another detergent than dad does. And always when I return to their homes, I think: Huh, how does it smell here? And then it's always [...] confusing. For example, actually, I'm used to the smell of mum and dad. But when I've been to mum's place and come in here, I think, oh, it smells strange in here today until I get used to it again. And it's like that with mum's, too.

This example vividly shows that changing location is accompanied by a sensorily perceptible experience of differences between the two parental homes. The physical space of the home is carrier of a smell distinguishing both family locations, a role filled by the use of re-odorizing substances – in

this case the detergents used. The recurring return of children to the respective family households obviously delineates different purity practices and raises questions of taste in Bourdieu's sense. These practices of an olfactory identification of belonging are embedded in practical consciousness – to use Giddens' (1984) concept here. The recognition of differences and irritations due to other odors "brought in" objectify this shared tacit knowledge and form the basis for claims of we-ness and otherness. This assumption becomes plausible, for example, with the observation that the children living multi-locally carry along traces of smells from the other place on returning from the household, making the use of other care products, for instance, recognizable and making it possible for the mono-local family members to experience it. Here is a quote from an interview with one of the mothers, 34-year-old Annett, whose two sons move to and from their father's household on a weekly basis. She tells us:

When the children get to my place, they always smell of their father's detergent. I don't know what he's using. All their clothes, I always wash them first and almost from Saturday, they smell again [...] differently. [laughs] I keep noticing that, you know? Also the shampoo they're using, when I smell their hair.

The statement suggests that olfactory differences and the recognition of otherness are not only obvious for children living in multiple places, but also for the sedentary parents and siblings of the mono-local household. The difference recognized makes it possible to determine one's own scent space. This apparently creates a distance from the children who have returned from the father's household. The quote from the interview shows that obviously the odors brought in call for a neutralization or a re-odorization with the typical smell of the family home. Mary Douglas (1984 [1966]) described these practices of separation, order, and purity in her study *Purity and Danger*, in which she examines the interrelation between the strength of group identity and the degree of social order with a view to the degree of ritualization of a society. In this view, rituals in the sense of "moral codes" express ideas of purity in the narrower understanding and a system of values associated with a community (Douglas, 1996). These ritual practices are highly functional since they confirm and reproduce a locally bound social order and serve in terms of distinction and order principles. Douglas concludes: «Dirt offends against order. Eliminating it is not a negative movement, but a positive effort to organise the environment» (Douglas, 1984:2). The distinctiveness of olfactory perception and its emotion-evoking effect suggests that the sense of smell seems to be directed towards «perceiving and evaluating objects and conditions relentlessly, radically and emotionally» (Barlösius, 2011:78). In addition, the skin or hair belonging to the sheath was also mentioned as a scent carrier. Here, not the body's own smell is recognized, but again the re-odorization of the hair by another shampoo.

Like Largey/Watson (1972), Jürgen Raab (1998) distinguishes between deodorization and re-odorization. If the former refers to the neutralization of socially undesirable odors in the course of physical cleaning and hygiene, the latter describes the application of socially accepted and idealized odor substances with the aim of «generating a certain odor image», as Raab (1998:120) describes. As the authors point out, these two techniques refer not only to the human body, but also to private space – the home – and public spaces, and thus «olfactory spaces, which surround the individual as concentric circles» that range from the body via territories of the self to public space (*Ibid.*:112). Both laundry and hair scent refer to the use of certain care products, which in turn provide references to the social differentiation already made by Raab (*Ibid.*:194) along with the categories of taste, lifestyle, and milieu, and thus specific habitus and social practices. As the interview data of the families demonstrate, these are spatially bound. Practices of purity and ideas of smelling good and its counterpart mark spatial boundaries, an order tied to the family place, and can thus coincidentally become effective as a basis for spatial family identity. In this respect, family identities are olfactorically impregnated and odor practices, as part of aesthetic practices, are not merely affective reactions, but document the social use of smell and its consequences (Reckwitz, 2015).

B. Stalls. The home as olfactory marker and identification medium

In addition to sheaths, a further territory independent of the body is of particular interest. Goffman (1971:32) talks of stalls as «well-bounded places to which individuals can lay temporary claims, possession being on an all-or-none basis». Such spatial claims are characterized by recognizable boundaries and ownership is indicated by means of appropriate requisites. Family homes know these kind of stalls too. There are also claims on partial spaces provided with ownership markers. For example the placement at the dining table is not arbitrary and variable. This spatial order does not require any explication until it is challenged by uninformed outsiders. But claims can be made, for example, by placing drinking glasses or depositing personal, assignable objects such as glasses. In addition to the use of artefacts, odors serve to demarcate a home and recognize others' territories. Private spaces represent the sphere that can be olfactorily marked and recognized by others as belonging to an individual or group (Raab, 1998:132). These «odor settings», as Largey/Watson (1972:1026) call them, have the capacity to create belonging or to exclude, and to create and/or strengthen a group's sense of togetherness. The statements of the interviewed children and parents make it clear: smells, related to persons and places, bring to mind emotions and memories; personal relationships are stabilized by this and possibly absent others will be co-present. Simmel (2009:566) relativizes the difference between spatial proximity and distance: the «psychological effect

of the former can actually be very largely replaced by means of indirect interaction and still more by that of the imagination». On the other hand he emphasizes the «perceptible character of local proximity» (*Ibid.*:568) and its ability to create attachment sensorily and emotionally. In addition to «social integration» linked to presence and face-to-face interactions, Giddens (1984:28) is also familiar with the enhanced concept of «system integration» that refers to those «who are absent in space and time». The findings of cognitive psychology support this assumption. The phenomenon is known in relation to autobiographical or episodic memory (Wentura/Frings, 2013). Once again, smells are powerful key stimuli that remind us of the emotional and spatial experiences of past olfactory perceptions. And these are quite obviously linked to memory to a greater or more precise degree than is the case with visual or auditory stimuli, for example.

JA: What I found very interesting is, I discovered that every apartment has its own smell. For example I love the smell of my grandma's home [laughs]. And then I just long for her. Or, for example, I could smell from my cousins' laundry, who live in Berlin, that it belongs to them because they have such a distinct smell.

I: And do you notice differences between here and there?

JA: I don't really notice that. I'm here too often. [–] You just don't notice it anymore. If you are for example at grandma's place then you don't notice that particular smell any more. You just notice it when you're [...] well [...] NOT there [laughs].

In this part of the interview, ten-year-old Jasmin, who lives equally in the respective households of her parents, their new partners and their joint children, describes how, according to her observations, both homes have their distinctive olfactory impregnation – the «typical basic smell of an apartment», as Raab (1997:133) puts it. She is reconstructing situations in which smells refer to the grandmother and her home. Places, events, moods, and people are cognitively linked with the current perception of smell and social ties are reproduced through this sensorial perception. Odors evoke requests for presence and can bring places and people together in an imagined way – quite akin to Baldassar's (2008) “imagined co-presence”. The example of the cousins' clothing illustrates that odors can obviously be assigned to a specific person and permit the identification of others and oneself. Jürgen Raab (1997:113-115) highlighted the significance of this phenomenon, both for the individual – how body odors and olfactory practices facilitate the identification of oneself and others – and for the categorical classification of individuals among larger groupings such as ethnic groups, and the associated conclusions about their moral status. But little attention has yet been paid to the olfactory self-identification of small groups and the olfactory recognition of the members among themselves, as suggested by

Jasmin, (the multi-locally living child in the above quote), in connection with the “closer family” in contrast to the other. The olfactory differences between the two places regularly inhabited by her are not consciously perceived, as she notes. The olfactory character of regularly frequented places can obviously not form the basis of a conscious recurring distinction between here and there. The phenomenon of habituation or adaptation – known from cognitive psychology on sensory perception and the processing of odors – is described here as a process of adaptation to regularly surrounding (everyday) odors, which are less conspicuous than unexpected or unknown scent stimuli (Raab, 1998:30). Indicated by a laugh, Jasmin recognizes an apparent paradox: her returning presence in certain places cognitively dilutes its olfactory specificity, which is an amalgam of body smells, furnishings, architecture, and the spatial location. This characteristic only becomes recognizable again in contrast to another place and in absence – for example through artefacts that have been taken away or through current olfactory perceptions associated with the other place. In both cases – the smells adhering to the clothing and those of the rooms – the interviewed children describe an effect of habituation. As on a temporospatial level vis-à-vis the specific location-bound family practices and rituals, re-integration is also required with regard to olfactory identification. This olfactory integration after absence is not actively done by the children, but is described by them as an inevitable and unconscious finding. The practices of parents – for example neutralizing odor differences as already described – must be understood differently, namely as an active achievement of olfactory equality. We see that integration efforts are not only essentially the responsibility of the multi-locally living children, but equally of the parents. It also becomes clear that children and parents have different power positions. Parents are obviously not only equipped with the competence to recognize differences, but also to actively shape them. It is within their power to set the olfactory definition of the family and to establish and stabilize social cohesion.

C. Re-odorized mobile objects. Objects to create bonds and belonging

Objects are not per se immobile and location-bound. This is true for numerous commodities. Objects have their own (cultural) biography and are often just as mobile as their owner(s) themselves, as John Urry (2000:64ff.) vividly sketches in his *Sociology beyond Societies. Mobilities for the twenty-first century*. In the case of the interviewed families, certain objects and practices of dealing with absence attract particular attention. They have quite different meanings and, in the sense of Christena Nippert-Eng (1996), “bridging functions”. The following interview – again with ten-year-old Jasmin – illustrates in what way smell and the sense of smell adhering to the objects have a central associative function that establishes belonging:

JA: I used to take this with me [shows a small pillow].

I: What's this, a cuddle pillow?

JA: Yes, I've had it since I was a baby. Very often repaired [laughs].

I: [laughs].

JA: No, certainly not since I was a baby. Since I was five years old.

I: There's a difference [laughs].

JA: Yes, I had various versions of it. Because I lost the first one on a cable car. It got dropped somewhere and we searched in the woods but could never find it. [–] I cried all the time. Grandma made me a new one, but I didn't want to take it. [1.5] uhm [.] But then my mum came up with the idea that she would spray her perfume on it and then I accepted it. [–] Because it smelled like her [laughs up].

I: And because you can take it with you?

JA: Yes, so that it smells a little like mum.

Artefacts, as anthropologist Marcel Mauss (1966) conceives them with regard to the exchange of gifts, serve as placeholders, so to speak. They enable the experience of the absent. In the case of multi-local children and parents, objects are an appropriate means of creating presence or being made present. Artefacts brought from one location to another enable an association with the other place and family members by their olfactory characteristics. Assumptions drawn from symbol and institution theory might be helpful in interpreting this observation. The smells adhering to objects unfold a symbolic power that can be described in Husserl's sense as «making it co-present» (*Mitgegenwärtig-Machen*) (Husserl, 1973:139). According to Rehberg (2002:47) symbols have their own ability to create presence, more precisely «the mediating presence of the absent, the invisible, the transcendent». The transcendent, mediated through symbols, represents a «transgression of situations, that is contexts of time, space and meaning, as well as of living beings, for example persons» (Rehberg, 1994:63). This is evident in the above quote from Jasmin, whose pillow functions as a carrier of her mother's fragrance. The personalized and symbolically highly charged artefact of the cuddly cushion is used by the mother as a medium to place herself, to anchor herself, and thus to create presence in absence through odorizing it with her usual perfume. «That we smell the atmosphere of somebody is a most intimate perception of that person; that person penetrates, so to speak, in the form of air, into our most inner senses», Simmel (2009:578) taught us regarding the powerful mechanisms of smelling others. Beyond the physical-bodily dimension of the pillow and the creation of

belonging, the olfactory impregnation of the object enables the association with the mother and the sensorily extended assurance of bonding and belonging – in physical absence too. This phenomenon can also be explored through the lens of the “transitional object” originating in Winnicott’s (1953) psychoanalysis. Although its fixation on the mother as the primary caregiver as well as her presupposed constant presence must be reviewed critically, this concept offers a fruitful starting point. In essence, these objects serve the children’s individuation and detachment from a symbiotic unity with the mother. Following on from this, Mitscherlich (1984:197) sees transitional objects as a substitute chosen and created by children themselves, which enables them to «endure the absence of the mother who is not present» and to visualize her symbolically. In this way parents and other family members can be co-present by proxy without being physically present. The empirical material suggests that the sharp contrast between presence and absence has been softened. Mobile or mobilized objects enable the mooring and stabilization of personal relationships across the changing spatial arrangements of children’s multi-local lives. In this regard, olfactory practices are key moments for understanding the ongoing accomplishment of family relationships and identification that transcends space and connects family places.

VI. Concluding remarks:

Odors as a form of socially shared knowledge and practice

Family sociology in the past two decades has taken the changing realities of its dynamic subject into account, refining its theoretical approaches, and increasingly focusing on practice theory accounts: Family needs to be confirmed and situationally done and displayed (Jurczyk, 2014; Finch, 2007; Smart, 2007; Morgan, 1996) – even, and with greater challenges, across space in the course of migration due to employment mobility, and, not least, separation and divorce. Surprisingly little research can be found on the sensorial foundation of family relationships and respective practices. Considering family as an ongoing accomplishment, it in particular makes sense to ask what significance olfactory practices take on/embody.

Following Goffman’s (1971) *The Territories of the Self*, this paper has sought to explore the olfactory dimension of cohesion in multi-local families after separation and divorce, wherein social practices of identification and differentiation are particularly evident in the absence of cultural norms: (a) The sheath, and thus odors attached to clothes, can be interpreted as a medium for the perception of absent others and reintegration of the returning children. Interviews with parents and children can also show that (b) the living space understood as the stall serves as a marker of odor and means of identification – odors serve to demarcate a family home, to recognize other’s territories, and as sensual keys. Finally, the empirical material

suggests that (c) the odorization of mobile objects is applied to establish co-presence in absence. In the olfactory definition of the family and its spatial representation, power imbalances between parents and children were observed. Parents gain “authority of interpretation” over the olfactory order of the collective. Smells in particular serve as a shared knowledge for identification of family members and others. Although one’s own experience as a source of knowledge is attributed prime significance in phenomenologically oriented sociology, Alfred Schutz himself stressed that knowledge does not originate exclusively in one’s own experiences, but in many cases is socially mediated. According to him, the important medium for the mediation of knowledge is language, underestimating the potential of the senses and especially of odors. Socially available knowledge is embedded in discourses and practices. These stocks of knowledge are translated into behavioral norms for dealing with objects and people, and «considered to be the natural, the good, the right ones by the members of the “in-group”» (Schutz, 1962:13). From a praxeological understanding of perception, in social practices we draw on the body as a physical-psychic resource. Practices «endow [the body] with appropriate competencies and forms of knowledge that are retrieved and mobilized in the course of the practice», as Reckwitz (2015:447) points out. His claim that social orders are always sensory orders is supported by the family practices described above. In addition, local proximity of the actors – long considered to be elementary for olfactory perceptions – is apparently not necessary in stabilizing or rejecting close personal relationships and in creating and maintaining social boundaries.

REFERENCES

- BALDASSAR L.,
 2008 “Missing Kin and Longing to be Together: Emotions and the Construction of Co-presence in Transnational Relationships”, *Journal of Intercultural Studies*, n°29, pp.247-266.
- BALDASSAR L., NEDELICU M., MERLA L., WILDING R.,
 2016 “ICT-based co-presence in transnational families and communities. Challenging the premise of face-to-face proximity in sustaining relationships”, *Global Networks*, n°16, pp.133-144.
- BARLÖSIUS E.,
 2011 *Soziologie des Essens*, 2., völlig überarbeitete und erweiterte Auflage, Weinheim, Juventa.
- BECK U.,
 1987 “Die Zukunft der Familie”, *Psychologie heute*, n°14, pp.44-49.

- BECK U., BECK-GERNSHEIM E.,
 2004 "Families in a Runaway World", in SCOTT J., TREAS J., RICHARDS M. Eds., *The Blackwell Companion to the Sociology of Families*, Oxford, Blackwell, pp.499-514.
- BELLEBAUM A.,
 2016 "Die fünf Sinne. Körperliche Vorgaben und gesellschaftliche Einflüsse", in HETTLAGE R., BELLEBAUM A. Eds., *Alltagsmoralen. Die kulturelle Beeinflussung der fünf Sinne*, Wiesbaden, Springer-VS, pp.65-84.
- BOHNSACK R.,
 2010 "Documentary method and group discussions", in BOHNSACK R., PFAFF N., WELLER W. Eds., *Qualitative analysis and documentary method in international educational research*, Opladen, Barbara Budrich, pp.99-124.
 2014 "Documentary Method", in FLICK U. Ed., *The Sage Handbook of Qualitative Data Analysis*, London, Sage, pp.217-233.
- BORER M. I.,
 2013 "Being in the City: The Sociology of Urban Experiences", *Sociology Compass*, n°7, pp.965-983.
- BULL M., BACK, L. Eds.,
 2016 *The Auditory Culture Reader*, 2nd Ed, Oxford, Bloomsbury.
- BUNDESINSTITUT FÜR BEVÖLKERUNGSFORSCHUNG (BiB) Ed.,
 2015 *Familienleitbilder*, Wiesbaden.
- CHRISTENSEN T. H.,
 2009 "'Connected presence' in distributed family life", *New Media and Society*, n°11, pp.433-451.
- CHU S., DOWNS J. J.,
 2002 "Proust nose best: Odors are better cues of autobiographical memory", *Memory & Cognition*, n°30, pp.511-518.
- CORBIN J., STRAUSS A.,
 2015 *Basics of Qualitative Research. Grounded Theory Procedures and Techniques*, London, Sage.
- DAVIS L., THYS-ŞENOCAK L.,
 2017 "Heritage and scent: research and exhibition of Istanbul's changing smellscapes", *International Journal of Heritage Studies*, n°23, pp.723-741.
- DÖBLER M.-K.,
 2018 "Co-presence and the Family. A Discussion of a Sociological Category and Conceptual Considerations", in HALATCHEVA-TRAPP M., MONTANARI G., SCHLINZIG, T. Eds., *Family and Space. Rethinking Family Theory and Empirical Approaches*, London, Routledge, pp.11-22.
- DOUGLAS M.,
 1984 *Purity and Danger. An Analysis of the Concepts of Pollution and Taboo*, London, New York, Routledge [1966].
 1996 *Natural Symbols. Explorations in Cosmology*, London, New York, Routledge [1970].
- EBERLE T. S.,
 2013 "Phänomenologie der olfaktorischen Wahrnehmung. Ein Beitrag zur Synästhesie der Sinne", in HITZLER R. Ed., *Hermeneutik als Lebenspraxis*, Weinheim, Basel, Beltz Juventa, pp.22-34.

- ERLMANN V. Ed.,
2004 *Hearing Cultures. Essays on Sound, Listening and Modernity*, Oxford, Bloomsbury.
- FINCH J.,
2007 “Displaying Families”, *Sociology*, n°41, pp.65-81.
- GIDDENS A.,
1984 *The Constitution of Society. Outline of the Theory of Structuration*, Cambridge, Polity Press.
- GÖBEL H. K., PRINZ, S. Eds.,
2015 *Die Sinnlichkeit des Sozialen. Wahrnehmung und materielle Kultur*, Bielefeld, transcript.
- GOFFMAN E.,
1963 *Behavior in Public Spaces. Notes on the Social Organization of Gatherings*, New York, The free press.
1971 *Relations in Public: Microstudies of the Public Order*, New York, Basic Books.
1983 “The Interaction Order”, *American Sociological Review*, n°48, pp.1-17.
- GRESCHKE H.,
2012 *Is There a Home in Cyberspace? The Internet in Migrants' Everyday Life and the Emergence of Global Communities*, London, Routledge.
- HEIN K., SCHIER M., SCHLINZIG T.,
2019 “Social relations, space, and place: Reconstructing family networks in the context of multi-local living arrangements”, in HALATCHEVA-TRAPP M., MONTANARI G., SCHLINZIG T. Eds., *Family and Space. Rethinking Family Theory and Empirical Approaches*, London, Routledge, pp.73-87.
- HOLTZMAN J. D.,
2006 “Food and Memory”, *Annual Review of Anthropology*, n°35, pp.361-378.
- HOWES D.,
2003 *Sensing Culture: Engaging the senses in culture and social theory*, Ann Arbor, The University of Michigan Press.
- HOWES D. Ed.,
2005 *Empire of the Senses: The Sensory Culture Reader*, Oxford, Berg.
- HUSSERL E.,
1973 “Cartesianische Meditationen und Pariser Vorträge”, in STRASSER S. Ed., *Husserliana. Edmund Husserl. Gesammelte Werke, Bd. 1, 2, Auflage*, Den Haag, Martinus Nijhoff.
- JORGENSEN J., SULLIVAN T.,
2010 “Accessing Children's Perspectives Through Participatory Photo Interviews”, *Forum: Qualitative Social Research*, n°11, <https://doi.org/10.17169/fqs-11.1.447> (accessed: 25.05.2021).
- JURCZYK K.,
2014 “Familie als Herstellungsleistung”, in JURCZYK K., LANGE A., THIESSEN B. Eds., *Doing Family. Warum Familienleben heute nicht mehr selbstverständlich ist*, Weinheim, Basel, Beltz Juventa, pp.50-70.
- KAUFMANN F. X.,
1990 *Zukunft der Familie*, München, C. H. Beck.
- KNAUSGAARD K. O.,
2014 *Boyhood Island. My Struggle: Book 3*, London, Vintage Books.

- KOLB B.,
2008 "Involving, Sharing, Analysing – Potential of the Participatory Photo", *Forum: Qualitative Social Research*, n°9, <https://doi.org/10.17169/fqs-9.3.1155> (accessed: 25.05.2021).
- LARGEY G. P., WATSON D. R.,
1972 "The Sociology of Odors", *American Journal of Sociology*, n°77, pp.1021-1034.
- LEMKE H.,
2007 *Die Kunst des Essens. Eine Ästhetik des kulinarischen Geschmacks*, Bielefeld, transcript.
- LENZ K.,
2013 "Was ist eine Familie? Konturen eines universalen Familienbegriffs", in KRÜGER D., HERMA H., SCHIERBAUM A. Eds., *Familie(n) heute – Entwicklungen, Kontroversen, Prognosen*, Weinheim, Belz Juventa, pp.104-125.
- LICOPPE C.,
2004 "'Connected' presence: The Emergence of a New Repertoire for Managing Social Relationships in a Changing Communication Technoscape", *Environment and Planning D: Society and Space*, n°22, pp.135-156.
- LOENHOFF J.,
1999 "Zur Genese des Modells der fünf Sinne", *Sociologia Internationalis. Internationale Zeitschrift für Soziologie, Kommunikations- und Kulturforschung*, n°37, pp.221-244.
- LOW K. E. Y.,
2005 "Ruminations on Smell as a Sociocultural Phenomenon", *Current Sociology*, n°53, pp.397-417.
- MAIHOFFER A.,
2014 "Familiale Lebensformen zwischen Wandel und Persistenz", in BEHNKE C., LENGERSDORF D., SCHOLZ S. Eds., *Wissen – Methode – Geschlecht: Erfassen des fraglos Gegebenen*, Wiesbaden, Springer VS, pp.313-334.
- MAUSS M.,
1966 *The Gift. Forms and Functions of Exchange in Archaic Societies*, London, Cohen & West [1925].
- MEAD G. H.,
1934 *Mind, Self and Society from the Standpoint of a Social Behaviorist*, Chicago, Chicago Univ. Press.
- MIRZOEFF N.,
1999 *An Introduction to Visual Culture*, London, New York, Routledge.
- MITSCHERLICH M.,
1984 "Die Bedeutung des Übergangsobjektes für die Entfaltung des Kindes", in EGGERS C. Ed., *Bindungen und Besitzdenken beim Kleinkind*, München, Urband & Schwarzenberg, pp.185-203.
- MONTANARI G.,
2019 "Notions of space and family. The documentary method approach to analyse communication about family life", in HALATCHEVA-TRAPP M., MONTANARI G., SCHLINZIG T. Eds., *Family and Space. Rethinking Family Theory and Empirical Approaches*, London, Routledge, pp.61-72.
- MORGAN D.,
1996 *Family Connections: An Introduction to Family Studies*, Cambridge, Polity Press.

NIPPERT-ENG C.,

- 1996 *Home and Work: Negotiating Boundaries Through Everyday Life*, Chicago, The University of Chicago Press.

NOHL A.-M.,

- 2010 "Narrative Interview and Documentary Interpretation", in BOHNSACK R., PFAFF N., WELLER W. Eds., *Qualitative analysis and documentary method in international educational research*, Opladen, Barbara Budrich, pp.195-217.

PARREÑAS R.,

- 2014 "The Intimate Labor of Transnational Communication", *Families, Relationships and Societies*, n°3, pp.425-442.

PEUCKERT R.,

- 2012 *Familienformen im sozialen Wandel*, Wiesbaden, Springer VS.

RAAB J.,

- 1998 *Die soziale Konstruktion olfaktorischer Wahrnehmung. Eine Soziologie des Geruchs*, Dissertation zur Erlangung des akademischen Grades des Doktors der Sozialwissenschaften an der Universität Konstanz.
- 2016 "Zwischen Apathie und Utopie. Soziologisches und Phänomenologisches zum Geruchssinn am Beispiel des Ersten Weltkrieges", in HETTLAGE R., BELLEBAUM A. Eds., *Alltagsmoralen. Die kulturelle Beeinflussung der fünf Sinne*, Wiesbaden, VS-Verlag, pp.146-165.

RAMOS O. S.

- 2020 "The Metropolis and Nose Life. Sensory Memories, Odors and Emotions", *Simmel Studies*, n°24, pp.63-89.

RECKWITZ A.,

- 2015 "Sinne und Praktiken. Die sinnliche Organisation des Sozialen", in GÖBEL H., PRINZ S. Eds., *Die Sinnlichkeit des Sozialen. Wahrnehmung und materielle Kultur*, Bielefeld, transcript, pp.441-455.

REHBERG K.-S.,

- 1994 "Institutionen als symbolische Ordnungen. Leitfragen zur Theorie und Analyse institutioneller Mechanismen (TAIM)", in GÖHLER G. Ed., *Die Eigenart der Institutionen. Zum Profil politischer Institutionentheorie*, Baden-Baden, Nomos Verlagsgesellschaft, pp.47-84.
- 2002 "Institutionen, Kognitionen und Symbole. Institutionen als symbolische Verkörperungen. Kultursoziologische Anmerkungen zu einem handlungstheoretischen Forschungsprogramm", in MAURER A., SCHMID M. Ed., *Neuer Institutionalismus*, Frankfurt a.M./New York, Campus Verlag, pp.39-56.

SCHIER M., SCHLINZIG T.,

- 2018 "Familie per Skype, Messenger und Google Docs. Medienvermittelte Eltern-Kind-Beziehungen in der Spätmoderne", in KAPPELLA O., SCHNEIDER N. F., ROST H. Eds., *Familie – Bildung – Migration. Familienforschung im Spannungsfeld zwischen Wissenschaft, Politik und Praxis*, Opladen, Farmington Hills: Barbara Budrich, pp.91-104.

SCHLINZIG T.,

- 2017 *Identitätspolitiken multilokaler Nachtrennungsfamilien. Praktiken der Verge-meinschaftung im paritätischen Wechselmodell*, Diss. Technische Universität Dresden, <http://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:bsz:14-qucosa-226556> (accessed: 10.12.2020).

- SCHRAGE D., HOKLAS A.-K.,
 2018 "Soziologie", in MORAT D., ZIEMER H. Eds., *Handbuch Sound. Geschichte – Begriffe – Ansätze*, Stuttgart, J. B. Metzler, pp.155-161.
- SCHUTZ A.,
 1962 *Collected Papers I: The Problem of Social Reality*, Den Haag, Boston, London, Nijhoff.
 1967 *The Phenomenology of the Social World*, Evanston, Northwestern University Press.
- SCHUTZ A., LUCKMANN T.,
 1989 *The Structures of the Life World, Vol. II*, Evanston, Northwestern University Press.
- SIMMEL G.,
 2009 *Sociology. Inquiries into the Construction of Social Forms*, Translated and edited by BLASI A. J., JACOBS A. K., KANJIRATHINKAL M., Leiden and Boston, Brill [1908].
- SLIWA M., RIACH K.,
 2011 "Making scents of transition: Smellscapes and the everyday in 'old' and 'new' urban Poland", *Urban Studies*, n°49, pp.1-19.
- SMART C.,
 2007 *Personal Life. New Directions in Sociological Thinking*, Cambridge, Polity Press.
- SOEFFNER H.-G.,
 2012 "Der Eigensinn der Sinne", in SCHRÖER N., HINNENKARNP V., KREHER S., POFERL A. Eds., *Lebenswelt und Ethnographie*, Essen, Oldib-Verlag, pp.461-474.
- SYNNOTT A.,
 1991 "A sociology of smell", *Canadian Review of Sociology/Revue canadienne de sociologie*, n°28, pp.437-459.
- URRY J.,
 2000 *Sociology beyond Societies. Mobilities for the Twenty-first Century*, London, Routledge.
- UTZ R.,
 2006 "Der Erste Eindruck. Ein Beitrag zur Soziologie der Sinneswahrnehmung", *Sozialer Sinn*, n°7, pp.131-145.
- WASKUL D. D., VANNINI P.,
 2008 "Smell, Odor, and Somatic Work. Sense-Making and Sensory Management", *Social Psychology Quarterly*, n°71, pp.53-71.
- WENTURA D., FRINGS C.,
 2013 *Kognitive Psychologie*, Wiesbaden, Springer VS.
- WINNICOTT D. W.,
 1953 "Transitional Objects and Transitional Phenomena – A study of the First Not-Me Possession", *The International Journal of Psychoanalysis*, n°34, pp.89-97.
- WITZEL A.,
 2000 "The problem-centred interview", *Forum: Qualitative Social Research*, n°1, <https://doi.org/10.17169/fqs-1.1.1132> (accessed: 25.05.2021).

ZINGERLE A.,

- 2016 “Der Tastsinn – Konstanten und Veränderungen”, in HETTLAGE R., BELLEBAUM A. Eds., *Alltagsmoralen. Die kulturelle Beeinflussung der fünf Sinne*, Wiesbaden, VS-Verlag, pp.184-208.

Structured Summary

Presentation: Within the social sciences, family research in sociology has in recent years – and for good reason – taken to adopting a “practical turn” to its subject. Drawing on the concepts of doing and displaying family, numerous authors have provided valuable insights into the everyday dynamics of establishing and maintaining personal relationships. However, surprisingly little research can be found on the sensorial foundation of family relationships. The aim of this paper is twofold: (1) It seeks to shed light on the still neglected sensory dimension of family practices by tracing fundamentals of a sociology of the senses in general and of odors in particular. (2) Based on qualitative research on multi-local families after separation and divorce, these considerations will be introduced as a lens helpful in studying current family practices in shared residence arrangements. These families are confronted with the challenge of establishing attachment and a sense of “we-ness” against the background of cyclical growth and reduction of the household community and the changing rhythms and patterns in their everyday lives. Following Goffman’s *The Territories of the Self*, we will explore how parents and children stabilize and also sensorily experience a local social order and belonging. In this, odors are of particular importance. Beyond verbal communication, they have a potential for merging what is separate and at the same time maintaining distinctions.

Method: The empirical basis of this article is a study carried out between 2010 and 2015 with a total of five post-separation families in shared residence arrangements in a major city in eastern Germany (Schlinzig, 2017). Families were recruited through advertisements in two city journals. The final selection followed a theoretical sampling according to grounded theory methodology (Corbin/Strauss, 2015). The biological and social parents have above-average formal educations, have medium to higher household incomes, and may be situated in a (metropolitan) urban residential milieu. At the time of the data collection, the seven participating children were between six and ten years old. For data collection narrative and problem-centred interviews with multi-local children, their parents and corresponding partners as well as focus groups in both family households, were employed (Bohnsack, 2010; Nohl, 2010; Witzel, 2000). Within the framework of reconstructive qualitative research, these were transcribed and analysed using Bohnsack’s (2014, 2010) documentary method for the interpretation of text material. In addition to our own primary data, secondary analysis was conducted on interview material originating in ethnographic case studies by the Schumpeter research group on the “Multi-locality of Families” at the German Youth Institute (DJI) in Munich, taken together, resulting in 21 interviews and 6 focus groups.

Theory: One of the main aims of this paper is to shed light on the neglected sensory dimension of family practices. Subsequently, fundamentals of a sociology of the senses in general and of odors in particular are introduced and discussed (Soeffner, 2012; Simmel, 2009 [1908]; Low, 2005; Raab, 1998; Synnott, 1991; Largey/Watson, 1972). Drawing on practice theory accounts in family sociology (Jurczyk, 2014; Finch, 2007; Smart, 2007; Morgan, 1996), Goffman’s (1971) influential micro-sociological approach to *The Territories of the Self* and Raab’s (1998) further considerations within the framework of

a sensorial approach to odors, this paper seeks to explore the olfactory dimension of cohesion in families and suggests that as shared knowledge odors may be considered a basis for practices establishing belonging and identity.

Results: Following Goffman's (1971) *The Territories of the Self*, this paper has sought to explore the olfactory dimension of cohesion in multi-local families after separation and divorce, wherein social practices of identification and differentiation are particularly evident in the absence of cultural norms: (a) The sheath, and thus odors attached to clothes, can be interpreted as a medium for the perception of absent others and reintegration of the returning children. Interviews with parents and children can also show that (b) the living space understood as the stall serves as a marker of odor and means of identification – odors serve to demarcate a family home, to recognize other's territories, and as sensual keys. Finally, the empirical material suggests that (c) the odorization of mobile objects is applied to establish co-presence in absence. In the olfactory definition of the family and its spatial representation, power imbalances between parents and children were observed. Parents gain "authority of interpretation" over the olfactory order of the collective. Smells in particular serve as a shared knowledge for identification of family members and others.

Discussion: Family sociology in the past two decades has taken the changing realities of its dynamic subject into account, refining its theoretical approaches, and increasingly focusing on practice theory accounts: Family needs to be confirmed and situationally done and displayed (Jurczyk, 2014; Finch, 2007; Smart, 2007; Morgan, 1996) – even, and with greater challenges, across space in the course of migration due to employment mobility, and, not least, separation and divorce. Surprisingly little research can be found on the sensorial foundation of family relationships and respective practices. Considering family as an ongoing accomplishment, it in particular makes sense to ask what significance olfactory practices take on/embodiment. From a praxeological understanding of perception, in social practices we draw on the body as a physical-psychic resource. Practices «endow [the body] with appropriate competencies and forms of knowledge that are retrieved and mobilized in the course of the practice,» as Reckwitz (2015:447) points out. His claim that social orders are always sensory orders is supported by the family practices discussed in this paper. In addition, the actors' local proximity – long considered to be elementary for olfactory perceptions – is apparently not necessary in stabilizing or rejecting close personal relationships and in creating and maintaining social boundaries. Considering sensual practices in families promises in-depth insights into the doing of personal relationships beyond what can be verbally said, but captures both a bodily dimension and describes a shared knowledge available for processes of identification. The findings of this paper recommend that this field has strong potential to be further explored sociologically and must by no means be left to psychology alone.

Reconfigurations familiales à travers l'espace Parcours (ethnographiques) entre un quartier diversifié suisse et le Kosovo et le Ghana¹

Ursina Jaeger *

Cet article analyse les configurations familiales à travers l'espace transnational, en s'appuyant sur une ethnographie de longue durée. Il examine les liens entre ces configurations et des régimes d'(im-)mobilité spécifiques, et propose un langage analytique qui permet d'étudier les phénomènes observés. L'article se centre plus spécifiquement sur deux femmes et leurs proches, dont les vies quotidiennes et les pratiques familiales s'inscrivent dans un contexte transnational. Au travers de ces deux cas sont abordées deux questions centrales : que signifie être mère d'un "enfant d'école maternelle suisse" au Ghana ; et comment des différences flagrantes de revenus jouent-elles dans des configurations familiales déployées au Kosovo et en Suisse ? Ces deux cas permettent de saisir l'incorporation locale et sociale simultanée non pas comme une incorporation au sein d'une société composée d'autrui antagonistes, mais comme des points de référence qui se constituent et se génèrent mutuellement. L'article développe ainsi la lentille conceptuelle de la multiréférentialité et expose comment une telle approche des familles transnationales peut enrichir la compréhension de configurations familiales diversifiées.

Mots-clés : familles transnationales, multiréférentialité, ethnographie, paradoxes de statut, études sur l'enfance.

I. Introduction

En avion, Rose et ses enfants peuvent se rendre de Zurich en Suisse à Cape Coast au Ghana en seulement 12 heures. Un voyage en voiture de Zurich à Prishtinë au Kosovo prend lui aussi moins d'une demi-journée – même si le trajet du retour peut être plus long du fait de contrôles frontaliers plus stricts en direction du Nord. Arbnora, son mari et leurs deux filles y passent leurs étés ainsi que la plupart de leurs vacances tout au long de l'année. Pour autant que l'on dispose des ressources nécessaires – c'est-

¹ Nous présentons la traduction française de ce texte initialement rédigé en anglais pour ce dossier.

* Social Pedagogy, Institute of Educational Science, University of Tuebingen.

à-dire d'un passeport délivré par certains pays ou, au minimum, d'un titre de séjour, d'argent, de congés scolaires ou professionnels et, plus récemment, de l'absence de pandémie – traverser les frontières et voyager est devenu plus facile avec le temps. La répartition inégale des ressources entraîne une répartition inégale de la mobilité, et cette inégalité concerne les personnes impliquées dans des pratiques familiales transnationales. Ainsi, alors qu'une sœur peut faire des allers-retours entre la Suisse et le Ghana, une autre n'en a pas la possibilité ou en est fortement empêchée. Les asymétries existant dans les pratiques et les régimes d'(im)mobilité ont un impact sur les configurations familiales (Turner, 2007 ; Merla/Kilkey/Baldassar, 2020). L'objectif de cet article est d'examiner de plus près ce phénomène en se concentrant plus particulièrement sur la simultanéité de différents ordres sociaux. Concrètement, je pose la question suivante : Quel sont les impacts de l'espace et de la multiplicité des ordres sociaux sur les pratiques du faire famille ? Pour ce faire, je présente et élabore la lunette conceptuelle de la multiréférentialité. Cette contribution examine ensuite ce que cette lunette apporte à l'analyse des liens existant entre (im)mobilité et pratiques du faire famille (transnationale).

D'un point de vue empirique, ce papier est basé sur les données d'une ethnographie multisituée portant sur la vie quotidienne de personnes vivant dans un quartier diversifié suisse. Deux histoires sont présentées dans cette contribution : celle d'une famille vivant entre la Suisse et le Kosovo, et celle d'une famille vivant entre la Suisse et le Ghana. Dans les deux cas, le focus est placé sur des femmes approchant de la quarantaine, Rose et Arbnora, qui ont toutes deux migré en Suisse, la première à 19 ans et la seconde à 12 ans.

L'article est structuré comme suit. D'abord (point II), les enquêtes de la présente contribution sont replacées dans leur contexte plus large : celui du projet de recherche et de sa méthodologie, celui du quartier à partir duquel les parcours ethnographiques ont été réalisés et celui des politiques d'immigration actuelles en Suisse. Ensuite (point III), je réfléchis aux approches théoriques qui se sont avérées fructueuses pour une meilleure compréhension de la relation entre (im)mobilité et pratiques du faire famille (transnationale). Il s'agit d'une réflexion de nature conceptuelle qui met en dialogue des corpus divergents de la littérature sur le faire famille, le transnationalisme et l'appartenance, tout en les liant aux questions traitées dans ce papier. Ce faisant, je fais le lien entre les concepts de multiréférentialité et de multisituation. Je propose alors (point IV) des aperçus des parcours ethnographiques de Rose et d'Arbnora en Suisse, au Ghana et au Kosovo. En utilisant les données ethnographiques de ces deux femmes et de leurs familles, je discute ainsi ce que le concept de la multiréférentialité apporte à l'analyse ainsi qu'à l'étude des reconfigurations familiales transnationales (point V).

II. Intégrer la contribution dans le contexte plus large de la recherche

A. Ethnographie d'une école maternelle transnationale, et au-delà

Suivre Rose au Ghana, et rencontrer Arbnora au Kosovo, m'a conduit sur des parcours ethnographiques que je n'avais pas anticipés. J'ai rencontré ces deux femmes dans le cadre d'un projet de recherche qui a débuté dans l'une des écoles maternelles communales de Zurich, à Mühlekon², un quartier peu aisé situé à la périphérie de la riche ville suisse. J'étais membre d'un groupe de recherche qui s'intéressait à l'éducation maternelle et menait une étude ethnographique en équipe intitulée "Conspicuous Children. An Ethnography of Processes of Recognition in the Kindergarten"³. Alors que mes collègues examinaient des terrains dans d'autres quartiers, je "couvrais" l'école maternelle de Wiesengrund à Mühlekon. Pendant deux bonnes années, j'ai visité cette école et rencontré ses élèves à maintes reprises, environ 50 fois pendant plusieurs heures. Après environ trois mois de recherches menées exclusivement sur ce terrain, j'ai peu à peu quitté l'établissement scolaire, en même temps que les enfants : je les ai accompagnés à la garderie extra-scolaire (où j'ai rencontré Arbnora), je les ai vus chez eux et j'ai appris à mieux connaître leurs amis et leurs familles (où j'ai rencontré Rose). Je les ai accompagnés dans leurs déplacements à travers le quartier ainsi qu'aux fêtes religieuses et culturelles, aux bureaux d'aide sociale, au McDonald, à la piscine, aux centres commerciaux, *etc.* Cette extension du terrain de recherche, qui est finalement devenue ma recherche doctorale, vise à comprendre ce qui se joue dans la configuration de l'appartenance sociale lorsque les enfants (et leurs familles) transgressent simultanément un nombre infini de frontières d'ordres socio-spatiaux (Jaeger, 2019). Suivre ces enfants, bien qu'ils vivent souvent uniquement avec leurs parents et leur fratrie, restreints par les politiques étatiques, a montré qu'ils – leur famille nucléaire et eux – étaient empêtrés dans des configurations complexes de pratiques transnationales de faire famille. Cela a suscité mon intérêt.

² Le nom de cette localité est fictif.

³ Financé par la Swiss National Science Foundation (Fonds national suisse de la recherche scientifique), le projet (2016-2019) était dirigé par Anja Sieber Egger, Gisela Unterweger et Christoph Maeder, et hébergé à la Zurich University of Teacher Education. Il portait sur les pratiques de différenciation des enseignants dans le quotidien de l'enseignement maternel afin d'appréhender les normes de reconnaissance véhiculées par ces pratiques ainsi que l'ordre social qui en résulte (KNOLL A., JAEGER U., 2020 ; SIEBER EGGER A., UNTERWEGER G., MAEDER C., 2019). En ce qui concerne l'enseignement maternel : depuis 2008, celui-ci fait partie des onze (auparavant au nombre de neuf) années de scolarité obligatoire pour les enfants zurichois. Cela signifie que les enfants sont désormais tenus de fréquenter l'école à partir de l'automne suivant leur quatrième anniversaire. Ils fréquentent généralement une école maternelle durant deux ans avant d'entrer à l'école primaire. La réforme scolaire a été impulsée, entre autres, selon l'argument qu'une inscription plus précoce à l'école conduirait à une plus grande égalité des chances.

B. Méthodologie de la “lenteur” (slowness)

Les différents parcours ethnographiques qui se sont ouverts en accompagnant les enfants de cette école maternelle ont permis d'adopter, selon les termes de Pache Huber et Spyrou «une perspective unique avec laquelle explorer le caractère fluide et changeant des interactions quotidiennes des enfants avec leurs pairs et des adultes» (2012 :295). La recherche auprès d'enfants, tout comme la plupart des études menées auprès de personnes moins conscientes des implications et des possibilités analytiques d'un travail ethnographique (c'est-à-dire, une majorité de personnes), doit être éthiquement justifiable. Dans le présent cas, la recherche et son approche éthique ont été formellement examinées et approuvées par le Fonds national suisse de la recherche scientifique. Les tensions existant entre l'éthique procédurale et l'éthique processuelle ne deviennent toutefois évidentes qu'au cours du travail de terrain (Perrin *et al.*, 2018). Comme l'ont souligné Christensen et Prout, dans un texte fondateur autour des questions éthiques dans les études récentes sur l'enfance «les pratiques employées dans la recherche doivent être en accord avec les expériences, les intérêts, les valeurs et les routines quotidiennes des enfants» (2002 :482). Dans cette optique, je me suis régulièrement assurée du consentement des enfants en leur expliquant ce que je faisais et en suivant ce que Maria Kromidas appelle une “méthodologie de la lenteur”. La “méthodologie de la lenteur” fait référence à une pratique de la recherche qui «met l'accent sur la patience, la réciprocité et l'humanité de la méthode ethnographique» et qui propose finalement de «s'abandonner à l'agenda des enfants dans le cours quotidien du travail de terrain» (2012 :319). J'ai dès lors attendu, je me suis impliquée dans la vie quotidienne de ces derniers sur base de leurs invitations, et je leur ai laissé l'opportunité de m'assigner un rôle que eux et moi-même, en tant qu'ethnographe, serions capables de gérer. Bien que cela soit en quelque sorte contre-intuitif, il est intéressant de noter qu'il a été plus compliqué, d'un point de vue moral, d'établir une relation de recherche avec les parents de ces enfants. Ils devaient, d'une part, prendre des décisions au nom de ces derniers, ce qui impliquait qu'il me fallait systématiquement un double consentement éclairé. D'autre part, les parents m'associaient bien plus souvent que leurs enfants à “l'État suisse” et me percevaient, du moins au début, comme une autorité du système éducatif qui était là pour évaluer la manière dont ils élèvent leurs enfants (Kusserow, 2004). Cette immersion intensive auprès de ces familles a demandé du temps et beaucoup de patience. Sur la trentaine d'enfants de l'école maternelle de Wiesengrund, j'ai pu en suivre une vingtaine, partiellement, au sein de leurs activités extra-scolaires. Puis, en me détachant peu à peu de mon étiquette étatique (Feldman-Savelsberg, 2016), j'ai pu avoir un contact intensif avec quatre enfants en particulier, ainsi que leur famille. L'un de ces enfants était Zaylie. Sa mère, Rose, ainsi

qu'Arbnora, sa gardienne, font l'objet d'une attention particulière dans cet article.

C. Mühlekon : un quartier diversifié suisse et ses régimes d'(im)mobilité

Étant donné que cet article s'intéresse à la manière dont différents ordres sociaux déterminent les pratiques du faire famille au travers de l'espace, et que Mühlekon, en tant que lieu de référence, a toujours été présent dans mon travail de terrain même à l'étranger, il convient de présenter le quartier et sa configuration.

Dans le contexte suisse, Mühlekon est un quartier pauvre et souffre d'une mauvaise réputation. Il s'agit d'un quartier essentiellement ouvrier, et même si le taux de chômage n'est pas considérablement plus élevé que dans d'autres parties de la ville, les bureaux d'aide sociale sont plus nombreux. D'après les statistiques de la ville, les écoles et autres institutions font davantage appel aux services de protection de l'enfance, l'aide financière est plus importante pour les parents isolés et les signalements pour violence conjugale sont plus nombreux que dans les autres quartiers, pour ne citer que quelques indicateurs⁴. Au cours des dernières décennies, la composition du quartier a changé. Les appartements relativement bon marché ont été de plus en plus souvent loués à des personnes ayant immigré en Suisse, et le quartier compte désormais l'un des pourcentages les plus élevés de personnes sans passeport suisse, soit un peu plus de 40 %. En effet, comme c'est souvent le cas dans les villes d'Europe du Nord et de l'Ouest, les emplois ouvriers sont majoritairement occupés par des immigrants de première ou de seconde génération, originaires de pays plus pauvres et/ou de pays qu'ils ont fuis pour diverses raisons. Cela ressemble à la composition de l'école maternelle de Wiesengrund : tous les enfants parlent au moins une autre langue que le (suisse) allemand à la maison, aucun de leurs parents n'a été scolarisé en Suisse, beaucoup d'entre eux ont une histoire migratoire liée à l'expérience de conflits et la plupart sont employés comme ouvriers pour gagner leur vie. Il est d'ailleurs intéressant de noter que, selon moi, le "marqueur migrant" a peu à peu effacé le "marqueur ouvrier" des discours publics, politiques et même universitaires. Le quartier est vu comme multiculturel, comme un quartier de migrants plutôt qu'un quartier d'ouvriers. En mobilisant la lunette conceptuelle de la multiréférentialité, mon étude vise à déconstruire cette optique de deux façons : d'abord, en réintroduisant la question de la classe sociale et, ensuite, en adoptant une perspective trans-

⁴ A cet égard, les statistiques sont bien entendu à double tranchant, dans la mesure où elles identifient sobrement des situations problématiques supposées claires, et prétendent ne les répertorier qu'en conséquence. Connaître les raisons pour lesquelles la pauvreté, la violence familiale ou d'autres problèmes sociaux apparaissent, et s'ils sont ensuite reconnus et traités politiquement comme des maux sociaux, est bien sûr beaucoup plus complexe. Il est clair qu'il est plus aisé de vivre du bon côté de la prospérité, et que disposer de plus de ressources permet d'être moins exposé à la surveillance (des institutions sociales, par exemple) : plus les murs avec les voisins sont fins, plus vite ils peuvent se plaindre.

nationale qui permette de brouiller une fois de plus la notion d'appartenance à la classe ouvrière en réintroduisant – ironiquement – à nouveau la question migratoire, mais sous un angle différent.

Les deux femmes dont le quotidien fait l'objet de cet article vivent à Mühlekön depuis longtemps, et toutes deux ont obtenu la nationalité suisse. Rose a accepté la nationalité de son ex-mari il y a quelques années tandis qu'Arbnora et son mari se sont fait naturaliser en 2019 après presque 20 années de résidence à Mühlekön. Comparativement à ses pays voisins, la Suisse compte une forte proportion d'étrangers. Cette caractéristique est principalement due au fait que la citoyenneté est basée sur le principe de la descendance : jusqu'à la troisième génération, les étrangers peinent souvent à obtenir la nationalité suisse et, alors que la Suisse se veut multiculturelle, les politiques migratoires sont plus strictes et hostiles que presque partout ailleurs (Dahinden, 2016 ; Riaño/Baghdadi, 2007 ; Wimmer, 2011). Ce contexte, combiné aux salaires comparativement élevés dans le pays – même pour l'emploi non qualifié – a une influence décisive sur les pratiques transnationales du «faire famille», «ancrant la relation dynamique entre les situations d'installation et celles de mobilité dans des rapports de pouvoir inégaux» (Glick Schiller/Salazar, 2013 :188). D'un point de vue théorique, il est nécessaire de privilégier une compréhension relationnelle des régimes d'(im)mobilité suisses qui accorde une plus grande attention à leurs «relations contingentes» (*contingent relatedness*) (Adey, 2006 :90).

III. Approche conceptuelle

Saisir le lien entre multisituation et multiréférentialité au sein des familles transnationales

Pour permettre une meilleure compréhension de la relation entre (im)mobilité et pratiques du faire famille (transnationale), l'approche conceptuelle doit – selon moi – porter sur l'appartenance familiale, l'espace et la simultanéité des ordres sociaux. Les recherches ethnographiques et qualitatives qui ont étudié les familles transnationales ont déjà fourni d'intéressantes réflexions sur lesquelles ce travail peut se baser. Je souhaite dès lors développer davantage la question de la simultanéité d'ordres sociaux divergents mais aussi celle du fonctionnement et de l'articulation des différents modes d'appartenance sociale. Pour y répondre, je soutiens qu'il est pertinent de développer la lunette conceptuelle de la multiréférentialité. Voici quelques aperçus des travaux sur lesquels s'appuie mon argumentation.

A. Familles transnationales : ce que l'espace fait aux pratiques du faire famille

Il existe un paradoxe intéressant concernant la question de l'appartenance familiale. L'attribution presque toujours claire d'une appartenance familiale (ainsi que les descriptions exactes des relations concernées jusqu'aux cousins et tantes de troisième degré) ne précise pas vraiment de quoi ces

appartenances sont faites, ni qui peut exiger quoi dans le cadre d'une relation familiale donnée. Selon moi, c'est en partie pour cette raison que l'étude des pratiques du faire famille suscite autant d'intérêt. Ce mélange de sens, de sentiments et de pratiques de l'appartenance familiale est bien sûr toujours une question de négociations et se réfère à des régulations, des idées culturelles, des formations sociales et des ordres moraux particuliers – et nationaux (Bryceson/Vuorela, 2002 ; Grillo, 2008 ; Gammeltoft, 2018 ; Thelen/Alber, 2018).

De même, la représentation intellectuelle des pratiques du faire famille est étroitement liée à la perspective de recherche choisie et aux intérêts intellectuels identifiés. Même dans les constellations familiales au sein d'un même village, elle dépend fortement de la personne qui est étudiée ainsi que de la période de vie dans laquelle se trouve cette personne. La recherche ethnographique d'Ida Wetzel Winther (2015) sur les enfants pratiquant une mobilité à petite échelle après le divorce de leurs parents et leur installation dans des lieux différents en est un exemple éloquent. Elle montre la manière dont les enfants sont impliqués dans des négociations familiales différentes de celles de leurs parents séparés, et ce que la mobilité pendulaire fait aux configurations et pratiques familiales. Si l'enfant peut avoir de nouveaux demi-frères et s'adonner à des pratiques du faire famille avec eux lors de ses déplacements entre ses différents foyers, sa mère biologique ne doit pas pour autant se sentir concernée par les enfants de la nouvelle épouse de son père (oui, cela peut effectivement être compliqué !). Cette recherche, notamment, montre que la notion de famille peut ne pas avoir la même signification pour toutes les personnes concernées, qu'elle est loin d'être une question facile en termes d'appartenance sociale et qu'elle doit être négociée. C'est dans ces négociations, qui ont été décrites comme des pratiques du faire famille, que l'appartenance est créée. Elles permettent aux personnes de poser des exigences et des obligations morales les unes aux autres. Plutôt que d'être simplement limitatives ou contraignantes, ces attentes et obligations morales sont socialement productives (Gammeltoft, 2018). Dans le cas étudié par Winther, le focus sur une petite échelle a permis de capturer de manière plus intense l'espace dans l'étude des pratiques du faire famille – ce constat étant différent dans le cas d'enfants vivant dans un seul foyer. Si l'on transpose cette approche au cas présent, qui plutôt que de se focaliser sur une petite échelle se concentre sur la mobilité transnationale (encore une fois, seulement pour certains membres d'une configuration familiale donnée), l'on se doit de reconnaître que la transnationalité ne modifie pas non plus de manière absolue les négociations au sein des familles, mais en dynamise plutôt les configurations. Une analyse telle que celle-ci, qui se concentre sur les membres de la famille qui se déplacent au sein de régimes d'(im)mobilité, s'ancre davantage dans la littérature liée aux

migrations et au “tournant spatial” en sciences sociales (Löw/Weidenhaus, 2017 ; Schier *et al.*, 2015).

Cela dit, il convient de noter que l’(im)mobilité et les notions de famille sont mutuellement interreliées. Les migrations ne sont pas les seules à bouleverser et à réassembler les constellations familiales, les liens familiaux aussi conditionnent et façonnent les migrations. L’étude de Pamela Feldman-Savelsberg, *Mothers on the Move* (2016), propose une analyse soignée de cette interrelation en se penchant sur le cas des mères migrantes camerounaises à Berlin. Elle explore la manière dont la reproduction (en contexte d’insécurité) est entrelacée à la fois avec les négociations sur les pratiques familiales ainsi qu’avec leur vie quotidienne de migrantes vivant loin de l’endroit qu’elles appellent leur maison. Certaines configurations familiales les ont poussées à migrer au départ, à rester à un certain endroit ou à prendre des décisions concernant leurs trajectoires de vie futures, tandis que ces décisions, et les circonstances dans lesquelles elles sont prises, sont elles-mêmes imbriquées dans des pratiques familiales. Feldman-Savelsberg déploie un langage analytique qui met en évidence différents modes d’appartenance sociale, qui peuvent être ressentis, performés ou rattachés à ces femmes dans différents contextes sociaux. Comme dans l’étude de Feldman-Savelsberg, la recherche se concentre ici sur les femmes dont la vie est située dans plusieurs contextes, tout en étant liée aussi avec des membres de leur famille qui sont physiquement beaucoup moins mobiles. Ce sont précisément ces différents modes d’appartenance sociale qui ont attiré mon attention et dont j’essaie de saisir l’interaction en utilisant l’approche multiréférentielle.

B. De l'appartenance à la multiréférentialité

Les études sur les configurations familiales transnationales ont clairement montré la manière dont les structures étatiques et les ordres sociaux et moraux influencent la création, la compréhension mais aussi la mise en actes situationnelle des familles (Lavanchy, 2014 ; Dahinden, Moret/Jashari, 2020 ; Olwig/Valentin, 2015 ; Baldassar/Merla, 2014 ; Killias, 2018). Certaines de ces études ont également abordé la question de l'appartenance sociale : elles ont examiné la façon dont celle-ci est filtrée, transformée et réinterprétée lorsque les personnes traversent des frontières, tant sur le plan social que physique ; elles ont par ailleurs analysé de quelle manière ses configurations sont impactées (d’un point de vue familial) par le transnationalisme (Abu El-Haj, 2015 ; Yuval-Davis, 2016 ; Feldman-Savelsberg, 2016 ; Mandel, 2008). Elles ont ainsi enrichi la conceptualisation de l'appartenance sociale et de la différenciation humaine (Hirschauer, 2017 ; Brubaker, 2015) en accordant davantage d’attention à la dimension socio-spatiale et à la simultanéité des ordres sociaux (Levitt/Glick Schiller, 2004). En tenant compte de la manière dont différents modes d’appartenance sociale

fonctionnent au travers de l'espace, je soutiens que l'approche multiréférentielle permettra d'acquérir une compréhension plus nuancée des pratiques du faire famille à travers l'espace. Mais qu'est-ce que cela signifie ?

Faire référence à la multiréférentialité suppose que les personnes impliquées dans des pratiques familiales se réfèrent à plusieurs ordres sociaux pour négocier leur appartenance sociale (familiale). L'ascription à des catégories d'appartenance sociale, leur performance et l'attachement ressenti envers celles-ci doivent s'appuyer sur des concepts culturels, des territoires politiques et des manières d'être et de faire partagés. Ce n'est que dans ce cas que les catégories d'appartenance (familiale/sociale) attribuées peuvent être porteuses de sens mais aussi être ressenties et performées. Mon matériel empirique montre très clairement que le sens des catégories d'appartenance évolue au fur et à mesure que les configurations familiales changent dans l'espace. L'appartenance familiale n'est donc pas remplacée dès lors que les gens sont mobiles. L'incorporation simultanée, au niveau social et local, ne doit pas être appréhendée comme une incorporation à des autrui antagonistes, mais comme un processus dans lequel les uns et les autres se constituent et se génèrent mutuellement. La multiréférentialité renvoie donc, d'une part, à la connaissance de la contingence des ordres sociaux (par exemple, la famille et l'appartenance familiale peuvent être pensées et ressenties très différemment selon les endroits) et, d'autre part, à la négociation simultanée d'ordres sociaux divergents dans une seule et même situation. Elle encourage à penser de manière relationnelle les configurations familiales à travers l'espace. Si le rattachement à une appartenance familiale peut rester le même au-delà des frontières, la manière dont elle est performée peut être fortement modifiée. Les personnes impliquées se réfèrent cependant constamment aux autres ordres sociaux avec lesquels elles entretiennent également une relation. Les pratiques du faire famille sont dès lors compliquées du fait de la confrontation de modes d'appartenance divergents. Le prisme de la multiréférentialité fournit un langage analytique permettant de saisir ces conditions d'appartenance sociale dans leur reconfiguration et leur reconstitution à travers l'espace. Dans les pages qui suivent, je souhaite mettre le langage analytique de la multiréférentialité en pratique et étudier la manière dont des cadres de référence divergents entrent en concurrence, guident et dynamisent les constellations familiales, et la manière dont les configurations transnationales offrent à la fois des marges de manœuvre et de nouveaux défis pour les reconfigurations familiales.

IV. Exploration empirique à travers deux parcours ethnographiques

Comme déjà mentionné, j'ai rencontré Rose et Arbnora à Zurich, en 2016. L'année suivante, j'ai également pu leur rendre visite dans le pays où elles ont grandi. J'ai donc passé du temps avec Arbnora au Kosovo pendant les vacances scolaires d'été et j'ai rejoint Rose et ses enfants au Ghana aux

alentours de Noël⁵. Je ne connais pas aussi bien ces deux femmes. Rose est la mère de Zaylie, que j'ai accompagnée ethnographiquement dans de nombreux lieux de son enfance pendant environ deux ans. Je l'ai connue avant tout en tant que maman de la petite fille. Toutefois, le fait de suivre Zaylie m'a également rapprochée de Rose, et j'ai passé de nombreuses heures avec elle, seule ou en groupe. Ainsi, j'ai des centaines de pages de notes issues de divers terrains en Suisse et au Ghana mais aussi des photos, des retranscriptions d'entretiens, des copies de décisions délivrées par les services sociaux, des formulaires d'évaluation de l'école, et bien plus encore. Je suis toujours en contact avec Rose et, grâce aux réseaux sociaux, je suis informée de la façon dont elle rend compte du quotidien de sa famille en ligne. Quant à Arbnora, j'ai appris à la connaître dans son milieu professionnel. Elle travaillait comme assistante dans l'une des garderies de Mühlekon. Elle aidait à la cuisine et s'occupait des enfants de 4 à 12 ans qui fréquentaient la garderie l'après-midi. Elle est apparue dans mes notes de terrain en tant que femme possédant des liens familiaux transnationaux lorsque je lui ai parlé de mon prochain séjour au Kosovo où je souhaitais, entre autres, rendre visite, pendant les vacances d'été, à des enfants de l'école maternelle. Elle m'a immédiatement invitée à lui rendre visite également et j'ai accepté avec plaisir. J'ai séjourné deux jours avec elle et sa famille au cours de ce voyage. Je l'ai revue quatre ou cinq fois depuis, à la garderie. Grâce aux réseaux sociaux, j'obtiens également quelques informations supplémentaires, quoique moins nombreuses, sur sa vie quotidienne à (entre) Prishtinë et Zurich. Bien que le focus soit placé sur ces deux femmes, l'analyse s'inspire d'un nombre bien plus important de reconfigurations familiales et d'interlocuteurs, rencontrés tout au long des parcours ethnographiques réalisés à Mühlekon et au-delà⁶.

A. Schatzi-Monat à Prishtinë

Arbnora est venue nous chercher dans une petite ville proche de Prishtinë et nous avons roulé, en convoi, jusqu'à un restaurant qui propose un panorama sur la ville. Les plaques d'immatriculation suisses ne sont pas rares au Kosovo. En juillet et au début du mois d'août, elles sont partout, souvent sur les voitures les plus onéreuses. D'après le dernier titre à la une d'un journal suisse, et qui est réutilisé en permanence dans le langage courant,

⁵ J'ai pris les frais liés à mon séjour au Kosovo à ma charge. Les frais liés à mon séjour au Ghana ont quant à eux été pris en charge par le Fonds national suisse de la recherche scientifique. J'aimerais tout spécialement remercier mon amie Heike, qui a accepté de combiner notre *road trip* estival avec mon travail de terrain.

⁶ Lorsque je parle de parcours ethnographiques, j'emprunte délibérément le langage analytique des spécialistes des études transnationales qui parlent de parcours migratoires afin de décrire les différentes trajectoires d'incorporation des personnes migrantes (GLICK SCHILLER N., ÇAGLAR A., GULDBRANDSEN T.C., 2006, p.614 ; WERBNER P., 1999). Le volume alloué à cet article ne me permet pas de développer davantage la question du rapprochement épistémologique entre parcours ethnographique et parcours migratoire. Cette question est traitée en profondeur dans ma thèse à venir.

cette période de l'année serait le "*Schatzi-Monat*" du Kosovo : le mois pendant lequel les Kosovars d'Allemagne et de Suisse, appelés *Schatzi* ("chéri" en allemand), rentrent au pays. Durant ce mois, on ne compte pas les réunions familiales et les célébrations de mariage, pendant lesquels l'exubérance et l'ambiance sont à leur comble.

Arbnora nous a présenté son mari, Shefik, et sa fille adolescente, Anesa. Elle s'est assurée que nous ayons une bonne table à la terrasse du restaurant. Leur fille aînée, Jasmin, avait préféré rester à la maison pour nous rencontrer plus tard ; elle souhaitait se reposer pour être en forme pour les festivités du soir. Ils semblaient tous heureux d'être ici pour quatre semaines, de revoir tout le monde et d'avoir la possibilité de continuer à travailler dans leur maison en construction. Toutefois, d'après Arbnora, l'été serait malgré tout difficile car le *Schatzi-Monat* s'accompagne toujours d'attentes. Les prix flambent pour les personnes immatriculées en Suisse : «Ils pensent que parce que nous vivons en Suisse, nous sommes millionnaires !». Les rencontres sont caractérisées par beaucoup d'envie et de malentendus, même au sein de la famille. Malgré cela, Arbnora était fière de leur maison et de son avancement et, même avant de la voir en vrai et de rencontrer Jasmin, elle nous a montré quelques photos sur son smartphone. La maison se situe sur un terrain appartenant à la famille, juste à côté de la maison du frère de Shefik et de sa famille, qui accueillent également une tante et un oncle d'une soixantaine d'années. Alors que la maison du beau-frère d'Arbnora aurait grand besoin d'une rénovation, du moins aux yeux de la classe moyenne suisse, Shefik et elle discutaient de la possibilité d'installer une piscine entre les deux terrains. Ils en ont discuté en tenant compte des souhaits de leurs enfants ; souhaits qui, selon eux, ne pourraient pas être exaucés en Suisse. Jasmin, en particulier, venait de traverser une période compliquée. Elle s'était mariée l'été dernier, au Kosovo, mais la relation n'avait pas fonctionné et elle était rentrée chez elle. Shefik aurait souhaité la ramener avec eux en Suisse. A ses yeux, elle n'aurait pas dû se marier, mais c'était son rêve. Heureusement, le mariage s'était limité à une célébration festive et n'avait pas été enregistré sur le plan administratif, ce qui a permis à Jasmin de mettre un terme à la relation sans que cela ait un impact sur sa demande de naturalisation en cours en Suisse.

Plus tard, nous nous sommes assises dans le salon de la nouvelle seconde résidence d'Arbnora. Arbnora et son mari prévoient de s'installer ici pour de bon et de profiter de la vie, dans une vingtaine d'années, lorsqu'ils seront retraités. Ils aspirent à jouer un rôle moins sporadique au sein de leur famille et souhaitent pouvoir étaler les célébrations familiales tout au long de l'année plutôt que de les condenser en quelques semaines. Durant leur séjour au Kosovo, chaque soir, ou presque, est un grand événement avec de nombreux invités, de la musique, des fêtes, des célébrations de mariage. Tout le monde se marie durant ce mois particulier. Quand vous faites partie des

Schatzis, il est d'ailleurs attendu que vous soyez là et que vous participiez. Anesa nous a raconté les préparations élaborées pour les nombreuses fêtes, les vêtements, les maquillages. Mais elle a d'autres projets pour l'avenir : elle veut elle aussi vivre au Kosovo à l'âge adulte, devenir politicienne et lutter contre la corruption.

Le soir venu, nous nous sommes baladées dans le centre. Une des routes principales est fermée à la circulation le soir et est transformée en promenade. Il y avait une banderole souhaitant la bienvenue aux migrants de passage. Nous avons rencontré un autre frère du père de Shekif. Il avait un petit chariot en bois et vendait tout un tas de petites choses dans la rue animée : des sucreries, des balles magiques, des jouets et plus encore. Sa femme se tenait un peu plus loin et faisait rôtir du maïs sur un petit feu ouvert en nous souriant avec quelques-unes de ses dents restantes. «Ce sont des gens biens», commenta Arbnora, «ils nous ont beaucoup aidé lorsque les enfants étaient petits». D'après elle, on les a privés du bonheur d'avoir des enfants. Arbnora et Shekif leur ont payé une insémination artificielle mais elle n'a pas fonctionné. La situation financière inégale pèse sur la famille, et l'argent est souvent au centre des discussions. Arbnora suspecte les membres de la famille restés au Kosovo de ne pas voir qu'ils travaillent dur pour toute la famille et combien il est coûteux de cofinancer les factures médicales et les besoins journaliers d'un nombre si important de personnes. Ils ne se rendent pas compte que la vie en Suisse n'est pas toute rose et ne voient que les voitures et les maisons. Ils ne voient pas leurs sacrifices pour soutenir la famille. En fait, Arbnora travaille souvent additionnellement les weekends dans une entreprise de ménage tandis que son mari, bien que sans emploi, gagne de temps en temps de l'argent comme intérimaire sur des chantiers de construction. «Ce n'est jamais assez, ils veulent toujours plus». Quand nous avons voulu prendre congé et rejoindre notre hôtel avant la tombée de la nuit, Arbnora nous a retenues. Son neveu allait nous raccompagner. Après tout, elle payait pour son éducation.

B. Liberté à Cape Coast

«Ici, au Ghana, je suis libre», dit Rose dans un soupir de soulagement. Laissant Zaylie (6 ans) et Debby (4 ans) avec sa sœur, elle nous a emmenés, deux de ses frères et moi, l'ethnographe, dans un pub en plein-air du quartier pour boire un verre. Mère célibataire et sans emploi à ce moment-là, Rose a vécu à Mühlekon avec ses deux enfants durant toute l'année. Son aînée, Zaylie, est entrée à l'école maternelle l'année précédente. L'inscription dans un système éducatif national s'accompagne de l'obligation tant pour les enfants que pour l'autorité parentale de rester physiquement sur place une grande partie de l'année. Cette obligation est aussi banale que capitale. Si les enfants comme Zaylie, qui ont des liens familiaux transnationaux, ont encore la possibilité de faire la navette entre différents pays avant l'âge sco-

laire, celle-ci est réduite par le nombre important de jours de présence obligatoire à l'école. Cela affecte également leurs parents. Dans le cas de Zaylie, Rose a non seulement dû demander aux autorités scolaires quelques jours de congé supplémentaires, mais elle ne peut par ailleurs se rendre au Ghana que durant les vacances de Noël, alors que les vols sont plus chers et que le trajet pour Cape Coast est beaucoup plus long en raison des embouteillages.

Pendant les dix jours que j'ai passés auprès d'eux, nous sommes restés principalement dans une maison de plein pied à la périphérie de Cape Coast et nous avons effectué de petites sorties dans les magasins et sur les marchés voisins. Deux des frères de Rose vivent dans la maison tout au long de l'année, mais à l'approche des fêtes de Noël, celle-ci était remplie de monde : Rose, ses enfants et moi-même, une de ses sœurs et sa fille ainsi qu'une autre de ses nièces. Une dame du quartier était également engagée pour aider à la cuisine, au nettoyage et à la lessive, ainsi qu'une couturière, une coiffeuse et une maquilleuse, embauchées par Rose pour des visites à domicile. Le résultat était un mélange intéressant – du moins à mon sens – et paradoxal d'agitation détendue et d'effervescence. Zaylie et son cousin du même âge étaient occupés à trouver leur rôle dans la vie quotidienne de la maisonnée. Sa cousine, plus insolente et espiègle, se déplaçait dans le quartier de manière beaucoup plus indépendante et confiante. Rose, quant à elle, voulait rattraper ce qui lui manquait depuis longtemps. La liberté à laquelle Rose faisait référence n'est pas seulement liée à sa vie de mère célibataire à Zurich et à l'aide familiale dont elle bénéficiait par ailleurs au Ghana et qui lui permettait de sortir en soirée sans avoir à s'occuper de ses enfants. En réalité, ce n'est qu'ici qu'elle comprend «à quel point» elle est stressée de devoir remplir les obligations perçues comme étant celles d'une mère à Zurich : l'insistance des Suisses sur la ponctualité, la nécessité de préparer le goûter pour la cantine de l'école maternelle, «toujours des factures et encore des factures, des assurances à payer, les frais de crèche et des transports publics». Elle évoquait sa peur constante que l'État lui enlève ses filles, au point qu'à Mühlekön, elle les gardait toujours près d'elle en les tenant par la main lorsqu'elle faisait des courses et ne les laissait jamais jouer seules dehors. Bien que je les connaissais toutes les trois depuis environ 18 mois, ce n'est qu'ici que Rose a commencé à évoquer le fardeau d'être une mère célibataire et les attentes d'avoir à faire tout à la manière suisse. Ses ressentis vis-à-vis des pratiques familiales suisses ont pris de l'ampleur une fois que nous étions à Cape Coast. Il n'y a qu'ici qu'elle avait le droit d'apprendre à ses filles à être indépendantes, qu'elle pouvait leur montrer leur place dans la société et, plus important encore, dans la famille élargie. A maintes reprises, elle a refusé de passer trop de temps avec elles en les envoyant s'occuper seules, en laissant les disputes entre cousins non résolues, en les incitant à faire preuve de respect envers les adultes qui dis-

cutent ou encore en présentant leur oncle comme la personne en charge de l'autorité.

La plupart du temps, Rose s'allongeait sur un matelas dans sa chambre – c'était la seule à être climatisée – et discutait au téléphone avec des amis et des connaissances au Ghana. Elle leur envoyait des photos de nous deux et me demandait de me montrer lors d'appels vidéo. Souvent, elle utilisait le fait d'être accompagnée par une femme blanche à la fois comme une excuse pour ne pas préciser si elle allait pouvoir les rencontrer en personne et à la fois comme un signe qu'elle avait réussi à s'intégrer en Suisse. Finalement, les rencontres qui étaient prévues étaient reportées, voire annulées. Alors qu'elle disposait de peu d'argent en Suisse, elle pouvait se permettre beaucoup plus de choses au Ghana et endossait le rôle d'une généreuse donatrice. Mais à Cape Coast, ses moyens restaient en réalité aussi limités. Si elle pouvait s'offrir un soin cosmétique et une coupe de cheveux dernier cri et ainsi – comme elle le disait – avoir le sentiment «d'être la princesse pour une fois», la visite de la partie de la famille qui vivait plus loin, à Kumasi, (et qui attendait certainement aussi son soutien) était reportée à l'année suivante. Rose espérait que la demande de visa (qui avait déjà été rejetée à deux reprises) de son frère préféré, Joe, allait être acceptée cette fois-ci afin qu'il puisse enfin venir en Suisse. Ses frères et sœurs ne s'étaient jamais rendus en Europe. Pour qu'ils puissent se voir et que ses deux enfants vivent réellement le fait de faire partie d'une grande famille, c'est Rose qui devait venir au Ghana.

V. Discussions

A. Analyse instantanée

Il semble évident que la composante transnationale «a des effets sur le tissu social des familles» (Halatcheva-Trapp/Montanari/Schlinzig, 2019 :3). Rose et Arbnora ont toutes deux vécu une vie entrecoupée de ce qui a été analysé comme le paradoxe du statut en migration, qui décrit une «dynamique transnationale de perte et de gain simultané de statut social, qui se produit en parallèle de formes mutuellement conditionnées d'inconsistance de statut» (Nieswand, 2011 :3). Bien qu'elles gagnent toutes les deux leur vie, ou peuvent bénéficier d'une aide sociale, elles vivent assez frugalement en Suisse mais sont généreuses avec leurs proches dans leur pays d'origine. Du fait d'une (im)mobilité, leur position dans les configurations familiales s'est modifiée. Elles ont bénéficié de certains aspects d'une mobilité sociale ascendante au Ghana et au Kosovo, ainsi qu'au sein du tissu familial. Certains aspects de leur vie ont traversé les frontières nationales avec elles, même de manière invisible, alors que d'autres aspects ont changé selon le contexte ou que d'autres encore ne sont simplement pas transférables ou transmissibles (j'y reviendrai plus tard). Dans tous les cas, elles parlent par exemple très rarement et de manière imprécise de la façon

dont on peut gagner de l'argent en Suisse, ou de ce à quoi leur maison et leur vie ressemblent réellement. Il n'y a dès lors pas qu'un seul répertoire de pratiques ici et là-bas, ou une certaine position sociale en Suisse et une autre au Ghana ou au Kosovo. Comme le laissent entrevoir les parcours ethnographiques, il s'agit plutôt d'un réseau complexe de relations familiales, qui est renégocié selon les situations et les lieux, notamment lorsque les membres d'une famille franchissent, à leur manière, les frontières physiques et les ordres sociaux.

B. Analyse en profondeur

Le fait que Rose et Arbnora vivent dans un pays différent de celui d'une grande partie de leurs proches leur confère un rôle particulier dans la négociation de leur appartenance aux configurations familiales. En raison du fonctionnement particulier des régimes d'(im)mobilité, les rencontres physiques ont lieu presque exclusivement dans le pays d'origine, ce qui, dans un sens, privilégie les femmes migrantes comme Rose et Arbnora. En effet, elles disposent soudainement de beaucoup plus d'argent lorsqu'elles traversent la frontière suisse pour se rendre au Kosovo ou au Ghana. De retour "chez elles", elles vivent les interactions quotidiennes comme des invitées, qui sont en vacances et qui peuvent (ou doivent) soutenir généreusement les membres de leur famille. Le fait qu'elles ne fassent pas partie du quotidien de leur famille leur confère une plus grande souveraineté interprétative sur l'ordre social. Puisqu'un soutien financier s'accompagne d'obligations morales, les autres personnes sont non seulement financièrement dépendantes, mais la contingence des ordres sociaux différents dans lesquels elles s'inscrivent facilite également leur passage de l'un à l'autre. La vie quotidienne à Mühlekön, éloignée d'un «tissu social dense d'obligations, d'attentes, de responsabilités et de dépendances» (Gammeltoft, 2018 :92) qui accompagne l'appartenance à une famille, leur offre une certaine liberté dans leurs choix professionnels, relationnels et amoureux. La performance de l'appartenance familiale ayant des lignes directrices moins claires, Rose et Arbnora bénéficient d'une plus grande marge de manœuvre.

Pendant le séjour de Rose et Arbnora au Ghana et au Kosovo, l'étiquette de "migrant" prend une autre dimension et leur permet de réaliser des rêves propres à la classe moyenne, de construire des piscines, d'avoir de belles coiffures, d'acheter des robes sur-mesure et de décorer leur maison avec de belles mosaïques. Sur internet, cette appartenance à la classe moyenne peut aussi être ramenée à Mühlekön ; le petit appartement et le travail d'ouvrier sont mis en contexte par rapport à leur vie quotidienne ailleurs. Alors qu'en Suisse, le fait de "venir d'ailleurs" renvoie souvent à une position sociale hiérarchiquement inférieure, confrontée aux discriminations et au racisme quotidien, cela peut devenir un contre-pied au moment des congés. C'est la référence aux difficultés et aux opportunités de la vie quotidienne, tant en

Suisse qu'à l'étranger, qui maintient la dynamisation des pratiques familiales. Le rôle prépondérant de Rose et Arbnora au sein de leur réseau familial compense émotionnellement les opportunités manquées tout au long de l'année à Mühlekön. Cette dynamisation et la compensation émotionnelle deviennent toutefois plus explosives lorsque les individus traversent ensemble les frontières.

*C. Attribution identique, performativité
différente de l'appartenance familiale*

La relation familiale qu'entretiennent Rose et sa fille Zaylie est confrontée au défi d'avoir à naviguer entre différents modes d'appartenance sociale à travers l'espace. Dans sa vie quotidienne en Suisse, Rose se sent tenue d'exercer sa maternité selon la référence suisse de la "bonne famille". Le lien émotionnel entre Rose et sa fille est fort et leur relation est stable et fiable. Rose se sent toutefois sous pression pour répondre aux exigences de ce qu'est une bonne mère. Elle connaît les contrôles effectués par le bureau d'aide à la jeunesse et les histoires horribles de connaissances à qui on a enlevé les enfants la pressent quotidiennement à "élever correctement" les siens. Le fait d'être une bonne mère est moralement très chargé dans de nombreux endroits, et les concepts liés à ce que cela implique circulent au travers des ordres sociaux (Thelen/Haukanes, 2010). Lorsqu'elle séjourne au Ghana, par exemple, la performativité liée aux attentes suisses en matière de bonne maternité peut être partiellement levée. En Suisse aussi, la "bonne maternité" est mise sous tension. Elle ne se résume pas à se conformer à une vision "purement suisse". Rose souhaite également apprendre à sa fille à être fière de sa peau noire et de ses origines, afin de la rendre plus forte face aux humiliations et au sentiment de non-appartenance. Rose nourrit ainsi une certaine rancœur à l'égard de ce système qui lui semble trop strict et en même temps peu émancipateur. Elle a l'impression de devoir rattraper beaucoup de choses pendant le peu de temps que dure leur relation mère-fille au Ghana. Sur place, certaines pratiques familiales s'apparentent alors à une rééducation forcée. Une certaine performativité de la relation mère-fille peut profondément façonner la manière dont Zaylie se connecte émotionnellement à sa mère, et s'éloigner de ce qu'elle a appris jusque-là peut être décevant et bouleversant. Par ailleurs, lorsqu'elle est en présence de ses frères et sœurs, Rose utilise les autres attributs de ce que doit être une bonne mère précisément pour situer l'appartenance émotionnelle différemment et faire d'autres demandes à Zaylie comme, par exemple, être autonome et responsable.

Ces changements d'appartenance sociale sont mis en lumière par l'approche multiréférentielle, tout comme la façon dont l'inscription simultanée dans des configurations familiales différentes s'accompagne d'attentes et de positions morales divergentes. L'interaction des différents modes d'ap-

partenance devient visible ; comment se font les liens entre le niveau émotionnel et le niveau performatif ainsi que le niveau normatif ? L'approche multiréférentielle révèle l'émergence de réparations performatives pour les privations ressenties tout au long de l'année. Rose – et Arbnora – montrent qu'il est possible d'être une bonne mère différemment, et cela est émotionnellement compensé en renvoyant à d'autres cadres de références ainsi qu'à d'autres possibilités financières et pratiques, qui rendent possible une pratique différente du faire famille. Ainsi, lorsque Rose s'écrit joyeusement qu'au Ghana, elle est libre, cela doit être compris en lien avec les différents ordres sociaux dans lesquelles elle s'inscrit.

D. Mariage et pluralisme légal

La lunette conceptuelle de la multiréférentialité permet une autre piste d'analyse fructueuse en abordant les liens existant entre pluralisme juridique et pratiques familiales. Rose, Arbnora et leurs proches mobilisent leur conscience juridique afin d'opter pour différentes stratégies du faire famille (Feldman-Savelsberg, 2016). Comme l'a montré le cas de Jasmin, un mariage peut être célébré symboliquement, mais retardé administrativement lorsqu'une procédure de naturalisation est en cours en Suisse. Dans le cas d'Arbnora, un mariage rapide avec Shefik lui a permis d'échapper à la guerre en toute sécurité. Se marier peut dès lors permettre de contrecarrer des régimes migratoires stricts ou de sécuriser un séjour. Le mariage de Jasmin avec son ex-mari montre, toutefois, que la référence à des ordres sociaux différents n'influence pas seulement les pratiques familiales d'intégration du petit-ami dans la famille (le choix du type de célébration, du pays dans lequel le mariage sera célébré, la question de l'emménagement du couple) mais que les configurations familiales à travers l'espace ouvrent également la voie à de nouveaux développements. La règle administrative selon laquelle les époux doivent se défendre mutuellement devant la loi d'un pays peut être suspendue sans renoncer à la valeur symbolique du mariage ; ce qui ressemble à une période probatoire pour les jeunes mariés est alors possible et une séparation ne laisse plus aucune trace juridique. Une jeune femme peut ainsi se conformer à des ordres sociaux et des systèmes juridiques différents sans être véritablement confrontée à un dilemme. Jasmin et Anesa développent une manière d'être au monde qui s'accommode des divers ordres sociaux sollicités et adaptent leur pouvoir d'action selon ces ordres respectifs grâce à la multiréférentialité de leur appartenance sociale. La citoyenneté suisse lui ayant été refusée pendant toute son enfance, l'appartenance politique de Jasmin au Kosovo est d'autant plus forte et effective. Sa performativité en tant que jeune femme engagée et désireuse de s'impliquer dans la politique peut se jouer dans des cadres de référence divergents et se nourrit, entre autres, de son quotidien transnational à travers l'espace.

Bref, les possibilités de reconfigurations familiales transnationales sont ainsi conditionnées par des ordres sociaux divergents. En raison des régimes actuels d'(im)mobilité, les femmes migrantes telles que Rose et Arbnora ne peuvent pas choisir les membres de leur famille qui pourront vivre avec elles en Suisse ; et la “bonne vieille” définition de ce qu’est une famille nucléaire a un impact beaucoup plus important sur les familles transnationales qu’elle n’en a sur les familles n’ayant, par exemple, qu’un passeport suisse. Les réglementations déterminant les membres de la famille qui peuvent obtenir un visa touristique, ceux qui peuvent obtenir une autorisation de rejoindre leur famille, ceux qui peuvent être naturalisés et ceux qui sont considérés comme des membres légitimes de la famille dans le pays de résidence sont décisives.

Bien qu’Arbnora n’ait pas à dire à sa sœur qui est restée au Kosovo à quel point leur appartement de Mühlekon est exigu, qu’ils y luttent contre la moisissure mais aussi contre les discriminations, ses enfants subissent les contradictions de statut avec leurs parents – une situation que l’on retrouve aussi dans le cas de Rose. En tant que famille, ils doivent dès lors tisser de nouveaux rapports entre eux au sein de ce maillage d’ordres sociaux divergents. Zaylie est l’enfant d’une femme noire au chômage à Mühlekon mais elle est aussi l’enfant d’une femme qui soutient financièrement sa famille élargie et connaît une ascension sociale au Ghana. Rose et Zaylie doivent trouver des moyens de gérer ces contradictions seules et ensemble, au sein de configurations sociales situées.

Étant donné la multiplicité des configurations familiales mais aussi des frontières et des ordres sociaux (l’article ne donne qu’un bref aperçu de cette diversité au travers des deux cas empiriques présentés), la question de l’unification, ou encore de la convergence et de la cohérence, semble inutile et trompeuse. Parler de cohérence ne contribue pas, à mon avis, à comprendre les reconfigurations familiales à travers l’espace (il s’agit le plus souvent d’une idée floue des manières d’être et de faire dans des sociétés nationales potentielles). Le défi intellectuel le plus intéressant porte sur l’étude de la manière par laquelle les individus utilisent et négocient une multitude d’ordres sociaux, et selon laquelle ils trouvent une compatibilité entre ceux-ci. Une telle approche, que j’encourage en privilégiant la lunette de la multi-référentialité, permet d’accorder plus d’attention aux liens entre sociétés diversifiées et pratiques familiales.

VI. Conclusion

Cet article utilise les données empiriques récoltées au cours des parcours ethnographiques de Rose et d’Arbnora afin d’examiner les reconfigurations familiales transnationales lorsque leurs membres migrent seuls ou en groupe à travers des ordres socio-spatiaux. Il montre comment la contingence des pratiques du faire famille à travers l’espace est davantage caracté-

risée par la notion de compatibilité plutôt que par celle de la cohérence des ordres sociaux. Il est intéressant de noter que l'inscription dans des régimes d'(im)mobilité impacte plus fortement les catégories d'appartenance qui sont *a priori* les plus clairement formulées, soit les relations au sein des familles. Pour mieux comprendre la manière dont ces pratiques familiales se constituent, en lien avec les régimes d'(im)mobilité, j'encourage à mobiliser la multiréférentialité. Suivre les membres d'une famille à travers l'espace permet de mettre en lumière le fait que les ordres socio-spatiaux ne coexistent pas simplement mais se créent plutôt mutuellement selon une approche relationnelle. La simultanéité des ordres sociaux ne doit donc pas être considérée comme un problème *a priori* mais plutôt comme un point de départ pour négocier des pratiques familiales (transnationales).

La contribution se concentre donc sur la simultanéité et l'interdépendance de différents ordres sociaux, et développe la lunette analytique de la multiréférentialité afin d'explorer les liens entre (im)mobilité et pratiques familiales (transnationales). Elle permet de montrer que l'appartenance familiale est négociée à travers différents modes du faire famille, et d'analyser l'impact de l'espace sur les configurations familiales. Les femmes migrantes comme Rose et Arbnora sont confrontées à un paradoxe du statut dans leur vie quotidienne spatialement dispersée, ce qui affecte leurs pratiques du faire famille. Malgré le fait d'être physiquement absentes, grâce – entre autres – au soutien financier qu'elles fournissent, ces femmes s'inscrivent dans leurs réseaux familiaux au Ghana et au Kosovo de manière normative et y acquièrent une position morale tout au long de l'année (Gammeltoft, 2018). La connaissance de la contingence des ordres sociaux s'est avérée empiriquement fondamentale pour comprendre les pratiques du faire famille, et est dynamisée et complexifiée lorsque plusieurs membres d'une famille se déplacent à travers des ordres socio-spatiaux ensemble ou selon différents modes.

Les membres de la famille qui les accompagnent – et, en arrière plan, l'ethnographe également – sont non seulement témoins des contradictions inhérentes à l'appartenance familiale et sociale, mais doivent également simultanément transférer leur relation à travers des ordres socio-spatiaux différents. Il s'agit d'une combinaison de différents modes d'appartenance. L'analyse montre aussi que tout ne change pas lorsque des membres de la famille bougent, mais que la configuration de l'appartenance ressentie, réalisée et attribuée se modifie en fonction du déplacement des cadres de référence. Les contradictions inhérentes à des cadres de référence divergents sont perçues comme une réalité sociale qui, plutôt que d'être un problème en soi, offre aussi plus de marges de manœuvre. Il s'est donc avéré plus fructueux de déplacer l'analyse de la notion de la cohérence vers celle de la compatibilité entre des ordres sociaux différents lorsque les individus négocient leur appartenance familiale à travers l'espace (transnational).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABU EL-HAJ T. R.,
2015 *Unsettled Belonging: Educating Palestinian American Youth after 9/11*, Chicago, London, University of Chicago Press.
- ADEY P.,
2006 "If Mobility is Everything Then it is Nothing: Towards a Relational Politics of (Im)mobilities", *Mobilities*, 1, 1, pp.75-94.
- BALDASSAR L., MERLA L.,
2014 "Introduction: Transnational Family Caregiving Through the Lens of Circulation", in BALDASSAR L., MERLA L. Eds., *Transnational Families, Migration and the Circulation of Care: Understanding Mobility and Absence in Family Life*, New York, Routledge, pp.3-24.
- BRUBAKER R.,
2015 *Grounds for Difference*, Cambridge, Harvard University Press.
- BRYCESON D. F., VUORELA U.,
2002 "Transnational Families in the Twentyfirst Century", in BRYCESON D. F., VUORELA U. Eds., *The Transnational Family: New European Frontiers and Global Networks*, Oxford, New York, Berg, pp.3-30.
- DAHINDEN J.,
2016 "Switzerland", in STONE J., DENNIS R. M., RIZOVA P. S., SMITH A. D., HOU X., *The Wiley-Blackwell Encyclopedia of Race, Ethnicity and Nationalism*, Wiley, Hoboken, pp.1-3.
- DAHINDEN J., MORET J., JASHARI S.,
2020 "The Reconfiguration of European Boundaries and Borders: Cross-Border Marriages from the Perspective of Spouses in Sri Lanka", *Migration Letters*, 17, 4, pp.511-520.
- FELDMAN-SAVELSBERG P.,
2016 *Mothers on the Move. Reproducing Belonging between Africa and Europe*, Chicago, London, University of Chicago Press.
- GAMMELTOFT T. M.,
2018 "Belonging", *Social Analysis*, 62, 1, pp.76-95.
- GLICK SCHILLER N., ÇAGLAR A., GULDBRANDSEN T. C.,
2006 "Beyond the Ethnic Lens: Locality, Globality, and Born-Again Incorporation", *American Ethnologist*, 33, 4, pp.612-633.
- GLICK SCHILLER N., SALAZAR N. B.,
2013 "Regimes of Mobility Across the Globe", *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 39, 2, pp.183-200.
- GRILLO R.,
2008 "The Family in Dispute: Insiders and Outsiders", in GRILLO R. Ed., *The Family in Question: Immigrant and Ethnic Minorities in Multicultural Europe*, Amsterdam, Amsterdam University Press, pp.15-35.
- HALATCHEVA-TRAPP M., MONTANARI G., SCHLINZIG T.,
2019 "Introduction. Rethinking Family and Space in Mobile Times", in HALATCHEVA-TRAPP M., MONTANARI G., SCHLINZIG T. Eds., *Family and Space: Rethinking Family Theory and Empirical Approaches*, New York, Routledge, pp.1-8.

- HIRSCHAUER S.,
 2017 "Humandifferenzierung. Modi und Grade sozialer Zugehörigkeit", in HIRSCHAUER S. Ed., *Un/doing differences: Praktiken der Humandifferenzierung*, Weilerswist, Velbrück, pp.29-54.
- JAEGER U.,
 2019 "Vom Schweizer Kindergarten ins Außerschulische, nach Ghana, und wieder zurück: Wenn Kinder und eine Ethnografin gemeinsam, Grenzen' überschreiten", in HEDDERICH I., REPPIN J., BUTSCHI C., *Perspektiven auf Vielfalt in der frühen Kindheit. Mit Kindern Diversität erforschen*, Bad Heilbrunn, Julius Klinkhardt, pp.334-347.
- KATZ J.,
 1999 *How Emotions Work*, Chicago/London, The University of Chicago Press.
- KILLIAS O.,
 2018 *Follow the Maid: Domestic Worker Migration in and from Indonesia*, Copenhagen, NIAS Press.
- KNOLL A., JAEGER U.,
 2020 "Lost in Diglossia? (Un-)Doing Difference by Dealing with Language Variations in Swiss Kindergartens", *Ethnography and Education*, 15, 2, pp.238-53.
- KROMIDAS M.,
 2012 "Affiliation or appropriation? Crossing and the Politics of Race among Children in New York City", *Childhood*, 19, 3, pp.317-331.
- KUSSEROW A.,
 2004 *American Individualisms: Child Rearing and Social Class in Three Neighborhoods*, New York, Palgrave Macmillan.
- LAVANCHY A.,
 2014 "Les millefeuilles du pouvoir : Une recherche auprès des officiers d'Etat civil en Suisse", *Cultures & Sociétés*, 30, pp.75-80.
- LEVITT P., GLICK SCHILLER N.,
 2004 "Conceptualizing Simultaneity: A Transnational Social Field Perspective on Society", *The International Migration Review*, 38, 3, pp.1002-1039.
- LÖW M., WEIDENHAUS G.,
 2017 "Borders That Relate: Conceptualizing Boundaries in Relational Space", *Current Sociology*, 65, 4, pp.553-570.
- MANDEL R.,
 2008 *Cosmopolitan Anxieties: Turkish Challenges to Citizenship and Belonging in Germany*, Durham, Duke University Press.
- MERLA L., KILKEY M., BALDASSAR L.,
 2020 "Examining Transnational Care Circulation Trajectories within Immobilizing Regimes of Migration: Implications for Proximate Care", *Journal of Family Research*, 32, 3, pp.514-536.
- NIESWAND B.,
 2011 *Theorising Transnational Migration: The Status Paradox of Migration*, New York, Routledge.
- OGBU J., SIMONS H.,
 1998 "Voluntary and Involuntary Minorities: A Cultural-Ecological Theory of School Performance with Some Implications for Education", *Anthropology & Education Quarterly*, 29, 2, pp.155-188.

- OLWIG K. F., VALENTIN K.,
2015 "Mobility, Education and Life Trajectories: New and Old Migratory Pathways", *Identities*, 22, 3, pp.247-257.
- PACHE HUBER V., SPYROU S.,
2012 "Children's interethnic relations in everyday life – beyond institutional contexts", *Childhood*, 19, 3, pp.291-301.
- PERRIN J., BÜHLER N., BERTHOD M.-A., FORNEY J., KRADOLFER S., OSSIPOW L.,
2018 "Searching for Ethics. Legal Requirements and Empirical Issues for Anthropology", *Tsantsa*, 23, pp.138-153.
- RIAÑO Y., BAGHDADI N.,
2007 "Understanding the Labour Market Participation of Skilled Immigrant Women in Switzerland: The Interplay of Class, Ethnicity, and Gender", *Journal of International Migration and Integration*, 8, 2, pp.163-183.
- SCHIER M., HILTI N., SCHAD H., TIPPEL C., DITTRICH-WESBUER A., MONZ A.,
2015 "Residential Multi-Locality Studies – The Added Value for Research on Families and Second Homes", *Tijdschrift voor economische en sociale geografie*, 106, 4, pp.439-452.
- SIEBER EGGER A., UNTERWEGER G., MAEDER C.,
2019 "Producing and Sharing Knowledge with a Research Field", in HOVEID M., CIOLAN L., PASEKA A., MARQUEZ DA SILVA S. Eds., *Doing Educational Research: Overcoming Challenges in Practice*, London, Thousand Oaks, New Dehli, Sage Publications, pp.72-88.
- SUAREZ-OROZCO M. M.,
2001 "Globalization, Immigration, and Education: The Research Agenda", *Harvard Educational Review*, 71, 3, pp.345-365.
- THELEN T., ALBER E. Eds.,
2018 *Reconnecting State and Kinship*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- THELEN T., HAUKANES H. Eds.,
2010 *Parenting after the Century of the Child: Travelling Ideals, Institutional Negotiations and Individual Responses*, Farnham, Ashgate.
- TURNER B. S.,
2007 "The Enclave Society: Towards a Sociology of Immobility", *European Journal of Social Theory*, 10, 2, pp.287-303.
- WERBNER P.,
1999 "Global Pathways. Working Class Cosmopolitans and the Creation of Transnational Ethnic Worlds", *Social Anthropology*, 7, 1, pp.17-35.
- WIMMER A.,
2011 "A Swiss Anomaly? A Relational Account of National Boundary-Making", *Nations and Nationalism*, 17, 4, pp.718-737.
- WINTHER I. W.,
2015 "To Practice Mobility – On a Small Scale", *Culture Unbound: Journal of Current Cultural Research*, 7, pp.215-231.
- YUVAL-DAVIS N.,
2016 "Those Who Belong and Those Who Don't: Physical and Mental Borders in Europe", *Green European Journal*, 12, pp.44-49.

Résumé structuré :

Présentation : Sur base des données d'une ethnographie de long terme, cet article étudie les reconfigurations familiales au travers de l'espace transnational. Il examine les liens entre ces configurations et des régimes d'(im-)mobilité spécifiques et propose un langage analytique qui permet d'étudier les phénomènes observés. Les chemins ethnographiques qui se sont ouverts lorsque j'ai accompagné deux femmes et leurs proches m'ont permis de poser les questions suivantes : que signifie être mère d'un "enfant d'école maternelle suisse" au Ghana ? Comment des différences flagrantes de revenus jouent-elles dans les configurations familiales qui se déploient au Kosovo et en Suisse ? Ces deux cas permettent de saisir l'incorporation locale et sociale simultanée non pas comme une incorporation au sein d'une société composée d'autrui antagonistes, mais comme des points de référence qui se constituent et se génèrent mutuellement. L'article développe ainsi la lentille conceptuelle de la multiréférentialité et expose comment une telle approche des familles transnationales peut enrichir la compréhension de configurations familiales diversifiées.

Théorie : Pour analyser le cas empirique, je m'appuie sur des écoles de pensée issues de la recherche sur l'enfance, la migration et l'éducation. En particulier, je fais référence aux théories de l'appartenance sociale (par exemple Gammeltoft, 2018 ; Feldman-Savelsberg, 2016 ; Hirschauer, 2017), à la différenciation sociale et à la théorie sociale (par exemple Brubaker, 2015 ; Nieswand, 2011). Dans cette contribution, la théorie est comprise, à la suite de Jack Katz, non seulement comme «un ensemble de propositions logiquement liées qui résument et généralisent à partir de ce qui a été documenté sous la forme de généralisations empiriques [mais aussi] utiles au sens d'un ensemble de guides qui permettent d'explorer l'inconnu» (1999 :225). De cette façon, différentes théories sont utilisées pour développer la lentille conceptuelle de la multiréférentialité et ainsi créer une perspective différente sur les pratiques du "faire famille" dans l'espace transnational.

Méthodologie : J'ai accompagné ethnographiquement, mais avec une intensité variable, les enfants d'une classe de maternelle dans leur vie quotidienne à l'intérieur et à l'extérieur de leur école maternelle située dans une banlieue suisse diversifiée. Cette ethnographie multisites centrée sur l'enfant s'est principalement intéressée à 33 enfants âgés de 4 à 7 ans qui ont fréquenté l'école maternelle Wiesengrund dans les années 2016-2018. Le corpus de données ainsi constitué se compose de centaines de pages de protocole de terrain, de transcriptions d'entretiens narratifs et semi-structurés avec des enfants, des parents et des éducateurs, de photos, des vidéos et documents de terrain de l'école maternelle, du quartier et de divers autres sites de terrain en Suisse et au-delà. Au sein de ce corpus, l'article se concentre sur deux femmes, Rose et Arbnora, et leurs familles dont la vie quotidienne se déroule respectivement entre la Suisse et le Ghana et la Suisse et le Kosovo.

Résultats : L'utilisation de la lentille conceptuelle de la multiréférentialité a mis en lumière la façon dont l'appartenance familiale est négociée à travers différents modes de faire famille (Turner, 2007 ; Merla/Kilkey/Baldassar, 2020). La réflexion sur les deux cas empiriques a permis d'analyser ce que l'espace fait à la configuration familiale : dans leur vie quotidienne à travers l'espace, les femmes migrantes comme Rose et Arbnora se retrouvent dans des positions statutaires paradoxales qui affectent également leurs pratiques familiales. Notamment, grâce au soutien financier qu'elles prodiguent à leurs proches, elles s'intègrent dans les réseaux familiaux au Ghana et au Kosovo de manière ascriptive, même si elles sont physiquement absentes, et assoient des positions morales dans le collectif familial, et ce tout au long de l'année. La mise en exergue de la contingence de l'ordre social s'est avérée empiriquement fondamentale pour les pratiques du

faire famille, qui se dynamisent et se complexifient lorsque plusieurs membres d'une famille se déplacent ensemble à travers l'ordre socio-spatial ou dans des constellations différentes. Non seulement les membres de la famille qui les accompagnent – tout comme l'ethnographe – sont témoins des incongruités de l'appartenance familiale et des autres appartenances sociales, mais ils doivent conjointement transférer la relation à travers des ordres socio-spatiaux divergents.

Discussion : Cette analyse a permis de démontrer comment la contingence des pratiques du faire famille à travers l'espace est bien plus ancrée dans des questions de compatibilité que de cohérence entre des ordres sociaux divergents. De manière tout à fait intéressante, les différentes incorporations dans des régimes d'(im-)mobilité, conduisent selon moi à ce que les catégories d'appartenance les plus ébranlées sont précisément celles qui peuvent en principe être formulées le plus clairement : les relations au sein des familles. Je soutiens que la lunette de la multiréférentialité est indispensable pour mieux comprendre comment ces pratiques familiales sont constituées et liées à des régimes d'(im-)mobilité spécifiques.

To share and “be shared”... Everyday life experiences as “shared children” – micro-anthropological analyses and conceptual offers

Ida Wentzel Winther, Steen Nepper Larsen *

Many children either commute in and out of multiple households or have siblings who do so. They switch between home settings; some of them have to pack themselves and their history/ies into their luggage and move them across the country. They move between multiple households; from one set of home logics to another. They are parts of multi-local extended families and as participants in such multiple families and households share in the conditions of having to share. To a certain degree, they share their everyday lives, things, memories, places, and past and future experiences, but as the ones who move back and forth, they belong a little less to each place. They are “demanded” and “shared”. This paper focuses on children who share family and siblingship – limited to neither a single place nor family unit. Based on a phenomenological understanding, our research sheds light on how the children’s participation in different households places them in different “we-communities”, where sharing must be handled and practiced in an everyday manner. We also shed light on how “shared children” expose different patterns of commonality and divisional practices.

Key-words: siblingship, shared and divorced children, extended families, we-ness, throwntogetherness.

I. Introduction

This article focuses on children whose sharing of family and siblingship is not limited to a single place or a family unit. Based on a phenomenological understanding, our research sheds light on how children’s participation in different households places them in various “we-communities”, where sharing must be handled and practiced in an everyday manner. We also shed light on how “shared children” evidence different patterns of commonality and divisional practices.

Our way of grasping what is quite an “everyday” element is to work from an empirical level, “harvesting” the emic terms gathered in the fieldwork,

* Ida Wentzel Winther, Danish School of Education, Department of Educational Anthropology, Aarhus University, Denmark, idwi@edu.au.dk; Steen Nepper Larsen, Danish School of Education, Department of Education Studies, Aarhus University, Denmark, stla@edu.au.dk.

and blending that in with theoretical concepts (Nancy, 2000; Massey, 2005; Tomasello, 2009; Widlok, 2017). In this way our work has a twofold ambition: we present dense empirical based analyses and we create theory, *i.e.* present new concepts.

Over the last fifty years, ways of living, gender roles and working life have changed, as have cultural views of family life and family relations. There's a growing recognition of the diversity of family forms, which are more mobile and associated with various places of residence. Many family configurations include multi-local extended families, and many children move between families and households. These children come to live extended everyday lives in different family forms, while they traverse and experience many different spaces. Sometimes it's due to work, but most often, it comes down to the fact that the adults in the family have previously been part of other families that “resulted” in children.

Today, a wide range of family forms exists. In Denmark, for example, there are officially 37 different types of family (Statistics Denmark, 2018: 33) and, despite the continued reference to the nuclear family as the norm, statistics show that fewer Europeans get married and an increasing number of marriages ends in divorce (*e.g.*, Oláh, 2015; Eurostat, 2017). Following a break-up, many adults form new partnerships, and some have children from previous nuclei that have now split up. This often results in even more offshoots, as the new nuclear families also produce children together. The adults repeatedly establish themselves (serial nuclear families) and, among other things, each break-up generates many partial sub-sets; all of these partial sub-sets weave in and out of the other shared and numerous partial sub-sets.

Many children either commute in and out of multiple households or have siblings who do. If they commute between their parents' separate households, gaps and pauses arise due to how far they must move. If they live in “just” one place, they may spend time and energy coming to terms with the various reasons why they opted out of life in the other household or were, or felt they were, rejected. They live with the knowledge that they do not share the entirety of their everyday life with the other members of either household – and therefore, they do not count 100 percent. From a child's perspective, one might say that as some of these children switch between home settings, they must pack themselves and their history/histories into their luggage and move both to the other home setting. They move between multiple households; from one set of home logics to another. They're parts of multi-local extended families, and as participants in such multiple families and households they share the condition of having to share. To a certain degree, they share their everyday lives, things, memories, places, and past/future experiences, but as the ones who move back and forth, they be-

long a little less in each place. They're "demanded" (Widlök, 2017) and "shared".

Perhaps they manage to turn these entangled life conditions into possibilities they can profit from. They potentially become part of a greater commonality that they share with many others where space and co-being are expanded and minimized. They're part of an ongoing "doing family" with relationships, wherein "I", "we" and "co-being" change composition and character in social life (Nancy, 2000; Tomasello, 2005). They live in and with small-scale mobility (both spatially, socially, and emotionally), loaded with demands and sometimes even mandatory imperatives impacting various spheres of life, not the least family lives. To live in this kind of super-flexible relationship where one has to connect and disconnect requires practice, skills and improvisational talent – and practice and formation of character take time.

In this article we present dense, empirically based analyses based on research done in Denmark. The ethnographic research has followed children whose lives are divided between multiple households and families. As an ethnographer and a philosopher we are working (and thinking) from below. *I.e.* the movement goes from the empirical material and is enriched by theoretical concepts. Though this movement the ambition is to fertilize theoretical approaches and create new concepts.

The analytical research question leading the fieldwork is twofold: How do children from multi-local extended families share everyday life? And how do they practice these super-flexible relationships wherein they have to be able to connect and disconnect?

The paper will be composed in the following way: First, by positioning our approach to shared children and children who share families and households within the fields of sociological and anthropological family studies. Secondly, we will introduce theoretical reflections about the concept "to share" and, along the way, we coin and insert concepts such as "we-ness", "co-existence", and "throwntogetherness". Then we present analytical perspectives on sharing and perform four analyses: a) To share households; b) To share things; c) To share life, 4) Sharing the condition "of sharing". Finally, we offer an epilogue¹.

¹ In 2018, Winther wrote a chapter for a narrowly-focused Danish anthology about the phenomenon of "sharing" (WINTHER I.W., 2019). When professor Laura Merla's interest came to our attention, Winter 2019/2020, it was obvious to return to this chapter and rewrite it (with agreement from the editors). As a way to reshape and enhance the original gaze, the philosopher and associate professor in Educational Science, Steen Nepper Larsen, was invited as analytical co-writer. In concert we have "used" Widlok's, Tomasello's and Nancy's concepts; also the perspectives of Heidegger and Massey are linked together in a so-far unseen way. Our mutual contribution combines detailed micro-anthropological fieldwork-based analyses with a good helping of new conceptual offers. First order empirical studies meet second order meta-theoretical reflections.

II. Sociological and anthropological family studies on children who share families and households

Children's movements between families are thus part of a larger body of family research, focusing on families as relationships where personal life, intimacy and small scale mobility are central. The so-called “modern family” has been described and discussed by social psychologists and sociologists, among others. In this varied research, the focus is on the types of change the family has undergone – from being a circumstance to a choice – and on the family as a reserve of intimacy. They all have a focus on family relationships beyond the nuclear family and many scholars develop a configurational approach to families, which emphasises interdependencies existing among large numbers of family members (*e.g.*, Beck/Beck-Gernsheim, 2002; Jensen/McKee, 2003; Smart, 2003, 2007; Widmer/Jallinoja, 2008; Castrén/Ketokivi, 2015; Oláh, 2015; Cesnuitytè/Detlev/Widmer, 2017).

A growing body of sociological and anthropological family studies address issues of separation, divorce and single or shared parenting and care, with an interest in the ways family relations and structures are constituted through and in actions, processes and practices (*e.g.*, Ahlberg, 2008; Widmer, 2010; Heaphy/Smart/Einarsdottir, 2013; Castrén/Widmer, 2015; Heath *et al.*, 2017; Eldén *et al.*, 2019; Mason, 2018; Merla, 2018; Merla/Noels, 2019; Castrén *et al.*, 2021). This work underlines that “the family” has no fixed or eternal form. Family relations (*e.g.*, siblingships) are not stable or easily demarcated phenomena, and are contextually defined. They change over time in shape, intensity, and character and varies depending on who is included in the category. Family forms (including kinship) affect the specific family figuration as well as the interactions and practices that take place. British sociologist David Morgan focuses on kinship as social praxis, and his work underscores variations in forms of both family and family practices (Morgan, 1996, 2011). The focus should be on what people do when they “do” family.

Since the 1990s, the interest of anthropological/sociological studies of childhood has moved towards how life is practised. The empirical and theoretical point of departure has shifted from families with children to children within families; that is, to complex understandings of reciprocity and mutual dependence between family members. Rather than portraying children as dependents and recipients of their parents'/adults' care, the child's perspective has become central. There has been a move away from understanding childhood and family life as primarily bound to the parent-child relation(ship)s, and instead looking at both the vertical relationships (child/adult) and, not least, the horizontal (child/child, sibling/sibling) pairing forms as well (Mayall, 1994; Morgan, 1996, 2012; Neale, 2002; Gulløv/Olwig, 2003; Haugen, 2008; Rasmussen, 2014).

Children's perspectives and points of view are central to contemporary extended family studies when their everyday lives are divided between homes, families, and siblings, where different systems, logics, and routines exist. Children move in and out in different double-looped situations. At one parent's home there is one meaning-giving and rule-setting loop, at the other's/others' different "scripts" exist (Davies, 2015; Gulløv *et al.*, 2015; Marshall, 2017; Palludan/Winther, 2017; Merla, 2018).

From anthropological studies, we know that family relationships and kinship are, to a great extent, culturally variable, and that kinship is created through actions and processes. British Janet Carsten's concept of "relatedness" emphasises that family relationships are not a given but are created, established, and formed through actions by individuals actively relating to each other (Carsten, 2000, 2004). In line with this perspective, British sociologist Carol Smart emphasises that an individual's family relationships are formed through actions and interpretations, which are characterised by the person's history and the conditions she/he are in. From this perspective, specific relationships are not perceived as relevant in every situation; they're activated or pushed into the background depending on specific situations, relationships, and social interests (Smart, 2007). The British anthropologist Marilyn Strathern does not see humans as independent entities, but as part of a bundle of relationships that is constantly being formed and reformed through human interactions and friction (Strathern, 1988). These bundles of relationships are not defined by biology or sociality but are composed and function momentarily. Family takes place in a relational space individuals must work on (Viry/Vincent-Geslin/Kaufmann, 2015).

In a certain segment of the research literature, the focus is on the fine-meshed fabric of understandings, connections, conflicts, and networks one must work within to understand family life in light of its complexity. Regardless of family form, family is more than social processes, practices and interactions. American historian John Gillis separates it into "the family we live by" and "the family we live with" (Gillis, 1996). The idea of a united family we live by still exists as a powerful normative category, even though many people actually live in very different and more divided, shared, and differentiated families in several households. In a historical perspective, family being divided and reorganized is by no means a new phenomenon. The American historian and sociologist Leonore Davidoff has described "the long family" as characteristic of a middle-class English family. She writes that in the mid-1850s there were often 7 to 10 children in a sibling group because mothers often died and fathers remarried, having several sets of children with different wives, which meant that the age gap between children was rather large and extra children were added to families, *e.g.*, foster children, nieces and nephews (Davidoff, 2012). It appears that there was no

regularity or legislation regarding where these children ended up. No research exists on how certain children experienced it.

Indeed complex family forms and patterns are definitely not new “inventions” and across various classes people have lived in both long and broad families. Some farmers in rural West-Jutland (Denmark) in the early 1900s had as many as 15-25 children with the same wife or different wives. And no children ever had a free choice of where to be born or live.

From a historical perspective, there seems to be a shift going on involving cases of divorce or a parent’s death. Formerly, children were allocated to a family – whereas children today are stretched/shared between multiple, equitably-positioned parents in what we term multiple families. According to Carol Smart, this shift has led to a change from the allocation and thereby delegation of responsibility to a focus on remaining jointly committed to sharing. This means that, even though they’re divorced, parents remain connected to each other because they must share responsibility for their child, and must ensure that the various shared residence and contact arrangements are maintained. The law allows for shared residence arrangements, and children today have become emotionally valuable and central to “the good life” – this means that the struggles over them have intensified, while there is also a greater awareness of childhood’s psychological significance for development and the children’s experiences of the lives they lead.

III. Research contributions

As mentioned in the introduction, Winther and her colleagues have carried out a qualitative research project exploring children’s understanding of siblingship and family life (Winther *et al.*, 2015; Gulløv/Palludan/Winther, 2015; Palludan/Winther, 2017; Rehder, 2016; Gulløv/Winther, 2021). The study comprised 93 children between the ages of 6 and 32, from all over Denmark². We applied an intergenerational, and thereby horizontal, perspective in our approach to how sibling formations happen, as well as to

² We wanted to create material encompassing a wide variety of family models and a diversity of relations between children. Instead of selecting families using a classic sociological gaze (urban/rural, ethnicity, class), we included full, step, and half siblings. A number of the children have experienced parents’ serial changes of partner. A smaller group of children were separated from their parents – and often from their siblings as well – living in institutions. Some children have no personal experience of divorce, but have siblings who commute between homes, or who have moved away from home to, for example, a boarding school. The families’ financial situations vary; their number and sizes vary, as do the age differences between siblings and their geographical positions. About half of the informants are from heterogeneous family environments, and the other half from post-divorce/separation families and extended families. Participants were recruited through health nurses, youth clubs, schools, and Facebook posts. We also used the snowball method (someone knows someone, who knows someone...), which brought us far and wide within the desired variability. The material was interpreted, using both thematic analysis and visual ethnographic based analysis. Thematic analysis explored the spread of certain issues across the data set. Using visual methods is a multidisciplinary methodology: a way of gaining insight, a way of seeing and interacting – and, not least, a way of analysing (MACDOUGALL D., 2006; WINTHER I.W., 2013). The two sorts of analyses were used in conjunction, informing one another and qualifying our film production (WINTHER I.W., REHDER M.M., 2015).

how they're understood by children and young people. We call it "(Ex)changeable siblingship", which underlines the ongoing practical and sensitive relationships involved. Using these concepts, it's possible to identify these social dynamics, variations and changes by way of the movement metaphor. Relations are mobile, not least because people move, between families and homes, but also as they move each other through actions and expressions of emotion as well as by opting in or out. Our findings showed us that many of our informants stated that the usual categories (e.g., "real siblings", "divorce kids" are normative and not representative of the complex relationships they're living in. We therefore developed two concepts inspired by Davidoff, done as a way to avoid reproducing normative understandings of "real" and "plastic" siblings, *etc.*

The "long and broad" consists of children who live in multiple households that are shared by several sets of children who do not necessarily share the same biological parents. The age span between the youngest and the eldest child may be large, as their parents may have several sets of children or live with someone who has children from previous nuclear formations (in our material, there is an age span ranging between four and 32 years, for example). Similarly, it's not always certain that children will share a household with the siblings they have, as they may live elsewhere or have offset shared residence or contact arrangements. In the material, there are several adults who have formed new families five or six times. For example, one 14-year-old has 12 siblings (four "half-siblings" and eight "bonus" (step) siblings'), and she lives with none of them. Another 15-year-old has seven siblings (one "full sister", five "half-siblings", and one "bonus (step) sister") and currently lives with three of the "half-siblings".

The "short and narrow" are siblings who live together in one place, and where there are relatively few years between the children. In that situation, there is a narrow age span, shared parents, and living in the same residence, and thus generally sharing the same everyday routines.

We include this distinction to show how "sharing" happens in different ways depending on which type of household one lives in. In both contexts, sharing occurs; mealtimes, atmospheres, emotions, air, engagements, and social ties are shared. This differentiation allows us to discuss various facets of siblingship and to show the interconnectedness between being a sibling and the life worlds and conditions siblingship is performed in. The participants showed us the physical conditions of their lives: their homes, rooms, interiors, and belongings. We also followed (and filmed) some of them as they moved between homes. We observed them packing, leaving, travelling (alone or together with siblings), arriving, and unpacking. They showed and told us about the differences in lifestyle, rules, and ways of being in their different homes, and how they cope with these changeable elements. This way of doing research along the way is a part of the interdisciplinary tradi-

tion often labelled “new mobility studies”, which have looked at mobility primarily as an embodied practice (e.g., Löfgren, 2008; Winther/Bundgaard, 2020). This includes a micro-oriented approach to mobility as practice, where the foci include skills, rhythms, routines, stuff, ways of walking, waiting or doing nothing (Miller, 2008; Löfgren, 2008; Ehn/Löfgren, 2010; Cresswell/Merriman, 2011; Vannini, 2012; Winther, 2015; Christensen, 2020).

The focus on how children move between multiple households, from one set of home logics to another reinforces the interest in the scope and understanding of the concept of home. According to British anthropologist Mary Douglas, home is

[...] always a localizable idea. It does not need bricks and mortar; it can be a wagon, a caravan, a boat, or a tent. It need not be a large space, but space there must be, for home starts by bringing some space under control (Douglas, 1991:289).

In *Shared Housing, Shared Lives*, Sue Heath *et al.* do an incisive, ethnographic analysis of shared housing, focusing on the material spaces and social, sensory proximities of day-to-day sharing (Heath *et al.*, 2017). They focus on how people share homes, fridge partners and roommates. In our project on exchanging we focus on how children share parents, siblings and beds (Palludan/Winther, 2017). British sociologist Haley Davies focuses on how divorce children share different surnames, in- and excluding them from each other with identity-giving and inescapable name-tags. Naming practices are important factors in displaying kinship (Davies, 2011).

Home is a localizable idea and a space. It's also residence (a place), and often used as a referent for security; as a dream or a normative demand (Allan/Crow, 1989; Rybczynski, 1986; Winther, 2006, 2009). Home is also a place for possessions and materialization of family identity and memories (Chevalier, 1999; Marcoux, 2001; Miller, 2001; Löfgren, 2017a). In “*Homing oneself*”: *Home as a practice*, Winther splits the concept and phenomenon into four categories and makes a distinction between: 1) Home as a place where one often lives together with someone else; 2) home as an idea; 3) the feeling of home; and 4) “homing oneself” (*i.e.* how to create a sense of belonging or tactics for feeling at home both at home and in other places; Winther, 2009). This way of keeping the place (the building), the social space and more mobile elements (the feeling one can have in different places and different homes), makes sense when we try to understand shared lives, housing and children who live in multi-located residences. And it makes it possible to do phenomenological analyses where materiality, feelings and ways of doing home is in the forefront.

IV. Analytical perspectives on sharing

To reach more deeply into the vast complexity of multi-local family relations we will provide a few partial analyses of how children in various family constellations share, don't share, and "are shared". We draw mainly upon empirical material from the (ex)changeable sibling project. In the following, we share some theoretical reflections about the concept "to share" and, along the way, we coin and insert concepts such as we-ness, co-existence, and simultaneity. Welcome to our conceptual adventure.

Using German anthropologist Thomas Witlok's ground-breaking work on sharing, we can shed light on how children in modern families expose different patterns of commonality and divisional practices (Witlok, 2017). The inescapable question at stake in the pragmatic and practical realm is reconciling how one shares the rights and demands (*verlangen* in German) of being together with your children (for a certain amount of negotiated days per week) with the correlated compromise of giving up on your felt need and desire to be together with your children whenever and wherever you want. In this area, Witlok offers a productive theory of division shedding light on the complex tensions between wishes, needs, and demands on the one hand, and how to waive parental and children's claims on the other. Across the board we imagine, and in fact observe, explosive conflicts (and even fights) but also peaceful negotiations within the parent-children relationship field in divorced families.

According to the American anthropologist and psychologist Michael Tomasello, human beings have an exceptional ability to share, respect, cooperate, understand and decode the intentions of others – called "shared intentions" and "we-intentions". Human beings also participate and act in social communities – due to the elaborated and promising concepts of "we-ness" and "acting in concert" (Tomasello, 2005, 2009; Larsen, 2014). Amidst all of this sociality and simultaneity, many things occur that are not shared or simultaneous. But they may not necessarily be in opposition to the shared. Mealtimes are shared but not the food itself. Perhaps friends are shared – but each relationship with them will be different. One may share many things, but generally not one's body. British geographer Doreen Massey is concerned with the significance of places with regard to how we live together (Massey, 2005). According to her, when places constantly change form and contents, it affects our "throwntogetherness" (*Ibid.*, 2005:151). "Throwntogetherness" is a Heideggerian inspired neologism. In § 29 of his famous classic and chef d'oeuvre, *Sein und Zeit*³ (1927), man's fundamental existence in the world is depicted as "*Geworfenheit*" ("thrownness"). Man's "thrownness" labels an inescapable ontology, as man decided neither to be born or not to be born. To be a human being is to be-thrown into the world

³ *Being and Time*.

and not to be the master of the universe, nor of individual existence. Heidegger also writes about “Mitsein” (being with) but does not elaborate on co-being’s sociological connotations and denotations. Coining the concept “throwntogetherness”, Massey emphasizes the inner connectedness between “Geworfenheit” and “Mitsein”. She stresses not only how we are always-already (Heidegger would say “*je schon*”, e.g., in *Sein und Zeit*, §23) “thrown” into the social and therein encapsulated by social bonds but also sensing “the productiveness of spatiality” (Massey, 2005:94; see also §23: “*Die Räumlichkeit des In-der-Welt-seins*”, and §24: “*Die Räumlichkeit des Daseins und der Raum*” in *Sein und Zeit*). By this productive conceptual move she manages to de-individualize Heidegger’s existential ontology and embeds our togetherness in social space. Dealing with the divorce children’s access to and actions in the world, it’s obvious that Massey’s concept “throwntogetherness” sheds light on the existential ontology of the child’s being-in-the-world, as he or she is always-already belonging to spatial-ontological “spheres”, e.g., experiencing different rules and practices in her/his/their different houses and families. Besides, and not to forget, the child is often living together with other siblings who “happen” to be there too.

British anthropologist Marilyn Strathern writes about being entangled and intertwined in changeable bundles (Strathern, 1988). In her work, human beings are not understood as individual entities, but as “dividual” (*i.e.* divisible) bundles of relationships that change their composition and character in social life. For French philosopher Jean-Luc Nancy, it’s not a matter of “I” or “we”. In his book *Being Singular Plural*, he examines the relationship between being “an I”, “a we”, “we-ness”, “commonalities”, and all forms of being and becoming (Nancy, 2000). Nancy breaks down and dissolves all the imaginable forms of identity construction and being to elucidate how “being-in-common”, “co-being” and “we-articulation” are unfolded (*Ibid.* :99).

Why deal with these advanced non-mainstream concepts when writing about sharing and children who share? The reason is they may inspire us in assessing the extent to which children transgress their singularity (their “I”) and their own physical experiences when they’re constantly endeavouring to be part of shared universes and called upon. And by using these super-flexible concepts, we can understand what may happen between an “I”, an “us”, and “an other” when one is often “with others”, as these children are. But do Strathern’s “bundles” make sense? And if so, what do these lines and bundles look like when children move alone and sometimes entangle themselves and share and, at other times, develop? And does it make any sense to talk about “us” and “we-ness” in relation to these children who are sometimes among many “we’s”? It might be the case, that they may experience a kind of loneliness while trying to find space and establish footholds

within what are often changeable landscapes, households, and families. Massey's conceptual offer, "throwntogetherness", is more useful in this context, as the children depicted in the following analyses move between places in the alternating households, which change form and content, depending on who resides here and there.

The productiveness of spatiality both enables some new things to happen, as Massey writes (2005:94), but can also establish ritualized norms, and mandatory and reproductive behavioral, trans-individual patterns.

In the coming section, we readdress four analyses and depict how these very flexible and non-individual-oriented anthropological and philosophical concepts and points make sense. Primarily, we will look at and "listen to" the participatory sense-making processes among the children studied and interviewed and "test" the conceptual offers above.

IV. Analyses

A. To share households

Living in a household where the cast of characters is reshuffled and changed requires a sustained effort to create and maintain narratives, so that a particular form of consensus and a "we" or a "being-in-common" can emerge. Who one's family members are and what status they have may seem banal, but it's not all that simple for some of the children in long and broad siblingships.

For example, Hans, Lea, and William share the same father and mother, and Tom and Pete share the same father and mother. A year before Winther first met them, they all shared a household every other week, and thereby the practicalities of everyday life. The eldest boy, Hans (12 years old), told us that the whole flock becomes «a kind of sibling» during those weeks. But during the other weeks, when they're all in their other households and don't share their everyday lives, Hans said, «Yeah, then we don't think about each other.» Thus, on the surface, there would not appear to be any relationship between them. Nearly a year later, I revisited them. During this visit, Hans was lying on the sofa in a "closely entangled bundle" with Pete. In contrast to the previous visit, the closeness and entanglements seem to have emerged; "time" is their explanation, but it still stops when they move back to their respective other parents.

Cecilie (12) doesn't share her everyday life or residence with her older (almost-adult) brother Jim that much. He maybe sleeps at their shared father's house once every three weeks. In between, the two siblings meet up at a café. She explains that, in many respects, she has grown up as an only child but would rather call herself a «live-alone child», as this inventive neologism emphasises, a potentially shared universe with her brother. In contrast to Cecile, Cornelius (10) is surrounded by many siblings. He lives full-time with one of his brothers (who's two years older) and their shared

parents. His two older sisters come every other week, and then there are four children living there. The household dynamics change when they go from being two to being four, and the atmosphere also changes from being predominantly male (two sons + father + mother) to suddenly having the two older sisters at home. The character of the place changes, the social dynamic, the language, the atmosphere is transformed by the older girls; and the ways they're together – their “throwntogetherness” – changes form. During one of our visits, a friend of Cornelius stopped by and asked if he wanted to play, but Cornelius responded: «Can't right now. I'm part of a study because I'm a child of divorce». His mother was making coffee, and she promptly turned around and said, surprised: «You are not a child of divorce!». «Yes, I am», replied Cornelius. «My two sisters leave me every other week. I'm separated from them, so I'm a child of divorce.» In his child's logic, it was a matter of being apart from his sisters, which he is. He doesn't share his everyday life and household with them, he doesn't share every holiday with them, and the two sisters have three other sisters elsewhere. In his life and understanding, he shares something with his sisters, but there are many things that they don't share or have in common. The otherwise extensive “we-ness” has limits, which Cornelius cannot yet comprehend.

Being part of a long and broad siblingship often means that the children living in the household together with the adults will have radically different relationships with them. In some cases, the adults are their biological parents; in others, they're step-parents or the partner of one of their parents. In our material about long and broad siblingships, differences in rules and home logics is one of the recurrent themes that seems difficult to handle. A great deal of upbringing occurs in a family; for example, in relation to what children can and must do at home and in their bedrooms. In blended households, the adults may have divergent views on how much they should interfere in each other's child-rearing. *E.g.*, how much they should comment on their own and the other's language and behaviour, how much money/how many chores the children should have, what time they should go to bed, how much time they should spend on the computer, watching YouTube, and so on. The rules, regulations and atmosphere vary depending on which family a child is living with; this points to Strathern's understanding of family, in which families are understood as bundles of relationships that are constantly formed and re-formed, and which change character within the social logics and forms of dominance prevailing. Whether it's a case of constant becoming and transformation or of more fixed family and home logics, it's unlikely that they will be “shared” across both homes. The children who move back and forth and share households say that they become proficient in testing the waters and determining the mood, as well as whether their parents' rules about not interfering across homes continue to be valid or

whether they're more a statement of intent. The children also talk about alienation, and the experience of being a guest and having to ask permission to take something from the refrigerator, for example. One of our informants said:

I'm a bit more of a guest there, but that doesn't have so much to do with them [my siblings]. I think it's mostly my dad's wife, who is, uh [hesitates] – I mean, without talking badly about her, because she's a really sweet lady, but I think that she's a very proper kind of person or that she wants everything to be orderly [...] For example, she's the one who controls the kitchen, and she prepares the food, and the rest of us should preferably not touch the kitchen, and it's her who, like, yeah, maybe you have an image of how it is... [...] When you're only there for a week at a time, then you're kind of there as a guest – for example, “Come on, I've made you all lunch”, or “Now I've made a cup of coffee for you all” and then you don't just go out and make an extra cup of coffee.

This seems far removed from Nancy's concept “we-articulation” (Nancy, 2000) but Massey's concept of “throwntogetherness” can be used in order to depict and analyse how kids can be woven together but may also risk falling out of family bonds.

B. To share things

Several parents shared their reflections about reasonableness and fairness in relation to the allocation of money, things, and privileges. Not least of all in households with long and broad siblingships, the parents were clearly aware that, ideally, their children should want for nothing nor feel treated unfairly. To avoid conflicts about sharing, it seems as though parents generally attempt to ensure that each child has his/her own things. The article *Having my own bedroom would be really cool...* (Palludan/Winther, 2017), focuses on the distribution of children's bedrooms. To a great extent, households are arranged based on principles of reasonableness and fairness in an attempt to create a framework for commonality, and the aim here is for each child to have their own space – preferably a room of their own in each home. The children describe how objects and social life are interwoven in the shared life, and how the sense of commonality is impeded when things are shared, allocated, and perhaps even unfairly distributed. With an understanding that objects are co-actors in social life (inter-objectification), the same sense of commonality can also be impeded when things are divided up, and therefore not shared.

From the parents' perspective, it may seem obvious to try to avoid problems – conflicts – by giving children the same things, but paradoxically, this may result in children not having very much to share, which can affect their relationships. It's one thing to have to share one's things with others, and it's quite another to have to share one's things between places. Regardless of what shared residence or visitation arrangements are in place, things

must be packed and moved. Bags and suitcases are being filled, carried, and emptied at and between the spaces.

In several research projects, Winther has followed children’s packing practices and taken an interest in what they share and don’t share between their places. She’s observed how the children drag their travel bags, rucksacks, or suitcases. In and out of busses and trains, whether heavy or light (Winther, 2015).

Julie (18): I really lug a lot back and forth and probably some things too that aren’t really necessary. [...] When I was smaller, of course, it was often my parents who packed, and I didn’t think about it very much, but now... if I have to live in two different places, I just want to have all my things, so I actually pack almost everything I use, all the clothes I wear, and I pack it all. Half of my stuff just stays in my bag all week, but I actually take everything with me, I mean, all my electronics and school books of course and that kind of thing, yeah, a load of clothes, CDs when I was younger and books and...

Julie doesn’t share her things between her two households. She “lugs” it around with her even though she knows from experience that she won’t use half of it. For her to function, the certainty that she has her things is important because her bits and pieces – the objects she packs – help to constitute her and give her the necessary peace of mind to feel at home in her father’s household (Miller, 2001; Winther, 2009). Perhaps this is a matter of inter-objectivity, wherein Julie and her objects are intermingled, and together they form the foundation of her being – and, perhaps, her co-being (see also Frykman, 2017:155). Ditte (14 years) also packs her bags. In contrast to Julie, she only takes a few things with her. She packs five minutes before she leaves, almost carelessly throwing her things into a rucksack. She mainly takes school things and electronics with her. She has clothes in both places, and if she’s missing something, she does without it for the two weeks she’s at the other place. The place she leaves is left in a mess with the door open. When she arrives, she throws down her rucksack without unpacking it (neither that day nor the following). By filling the space, she shares herself and makes herself “present” even while she’s “absent”. In contrast, Sally (15 years old) packs slowly. She considers every little thing she’ll take with her. She thinks about the coming days and tries to figure out what she’ll need. She shares her considerations with no one, but just slowly and systematically packs her bag; it seems as though she packs herself, at a particular rhythm. Swedish ethnologist Orvar Löfgren describes how the suitcase (the travel bag) is more than just a practical measure: «The suitcase is not only a container for stuff, but also for affects, dreams, anxieties and ideals» (Löfgren, 2017b:126). Some things are brought along, other things are left behind – the past, present, and future are mixed together in the suitcase. Our engagement is embodied, and an entanglement of the material and the person occurs in a form of inter-objectivity. If we follow this conceptualisation,

children who share a household also share things, places, memories, and the past/present to a certain degree – but they also pack themselves and their histor(y/ies) into their bags and “lug” them across the country.

It’s obvious that the delicate relations between the children’s existential foothold in diverse and divorced families, the dynamic intersubjective patterns they inhabit, and their inter-objective “investments” in things can be described conceptually and theoretically in using Massey’s concept of “throwntogetherness”, Nancy’s concept “we-articulation”, and Tomasello’s concepts of both “shared intentionality” – and in this specific connection of moveable things – “shared attention”⁴.

C. To share life

Julie’s parents divorced when she was five years old. She has seven siblings in multiple households, and she’s very focused on making her worlds meet and cultivating a form of commonality. She’s both part of something and, at the same time, not really a part of it. The person who moves back and forth belongs a little bit less. Her efforts to be part of her younger sisters’ lives have poor odds of success. They all share, and do not share anything at all. But they share in the condition of having to share. Later, when Winther visited Julie, a photo collage decorated one of the walls. She said:

It’s very nice, because it’s siblings from different places... And who do we have here? [she points at a photo]. That’s Jens there and Sofie. And again – it kind of criss-crosses [Sofie and Jens are both Julie’s siblings, but none of the three kids share the same two parents]. I just think it’s nice to have them like this. Then you can see “who Julie is, and what her family is”. Those pictures I have up on the wall are my siblings.

Julie establishes lines of connection between her siblings, and they’re linked together in ways that go beyond the official family relations. Perhaps one might say that, through the photo collage as materiality, a co-being emerges that may take on a new form once it’s in her apartment. Another example of dosed care and shared intimacy takes place between two other teenagers when they cross the country by train between their two households. They’re annoyed by the time spent travelling. They quarrel and get maddest when they have to spend so much time travelling on a Sunday. Nanna (17) had to be absent from a party at high school, and Thomas (15) missed an important soccer game. But they get no more than 10 minutes by train out of Copenhagen before Nanna (18) places her foot in her younger brother’s lap; he then strokes her foot for the next three hours.

⁴ Recent body-phenomenological concepts, like enactive intersubjectivity, participatory sense-making and mutual incorporation (*i.e.* intercorporeality and the sense of belonging; see *e.g.*, DE JAEGER H., DI PAOLO E., 2007; FUCHS T., DE JAEGER H., 2009; LARSEN S.N., 2010, 2012, 2013, 2020a, 2020b; FUCHS T., 2018) and body-oriented evolutionary anthropology (SHEETS-JOHNSTONE M., 1990, 2009) do also possess theoretical potentials for offering and “donating” anthropological field studies on how “shared children” practice a meta-reflexive awareness their everyday life.

Using Tomasello’s concepts, this involves their reading and understanding each other’s intentions (“shared intentions”). They’re in a pocket of time and experience the journey in different ways; but their bodies reach out for each other’s, and the train’s rhythm and the togetherness around the little table calls for this form of sharing. Participatory sense making and co-bodily attunement in a public train space. But just before the journey started, they shared mutual and vivid irritations.

Two other boys Peter (8) and Ulf (11) share the journey between their households:

We were that way before. [...] I mean, if I had to do something after school, then my younger brother had to wait until I was finished and then we went home together, and vice versa. [...] He was so small that my dad didn’t like the idea of him taking the train alone, and there was also something about us being able to use the same ticket, I think [laughs].

The boys must synchronise with each other (wait for each other) and move across the country with each other. In this terrain, they care for each other (and their father’s wallet). It’s possible to “be with” each other in many ways. According to Massey, the eternally shifting pathways of movement help to question our throwntogetherness (Massey, 2005:151). The teenagers on the train are very much “with” each other. They share time, space, and circumstances. In this context, they must find a rhythm, regardless of how much they argue and are in disharmony. Their bodies move from one household to another, from one set of logics to another. And they’re together in having to test the waters to determine moods and adjust themselves accordingly. But despite this commonality, they each test the waters separately. They arrive with different types of “baggage” – including social and emotional expectations – and are thereby both together and alone.

D. Sharing the condition “of sharing”

Throughout this article, displaying various and multifarious forms of interactions and mobility patterns, we have shown how children who share households, families, and siblings live and practice extremely complex lives. Regardless of how everyday life and the double loops are organised, these children share experiences of living apart.

Many of the informants talk about the terms and conditions by sharing, and thus also being outside what the others share. *E.g.*, Julie (18) and Joy (16):

Julie: In relation to my parents, it has always been so little in the sense that I felt that they felt that we were missing, right? I, at least, feel about myself, that when I come to one place, there are some things that they have together, which I’m not quite part of, because it just can’t be done, because I’m not there as much... [...] When they’re talking about all sorts of things that happen in their lives that I don’t know anything about. It’s also rare that I just say to my youngest little

sister at dad “Well, I’ll get you continuation school”. I don’t really know what she’s doing, and I don’t really know her girlfriends and that way.

Joy: Once my sister moved out, I am no longer invited to the family things on her side. I feel that my sister has a whole family world outside of me.

They live with an awareness that, no matter how much they’re loved, they’re nevertheless divided. They share histories and families with one part, but they will often be in (family) contexts where they’re strangers to another part of the guests (the extended family’s family). When they grow older, they live with the awareness that everyday life occurs in places they’re not present in nor are parts of. No matter how much is shared (socially, linguistically, and physically), how much intersubjectivity configures and vanishes, and no matter how much entanglement and development occurs, we continue to be our own bodies, that move and are moved. Whether children are parts of long/broad or short/narrow siblingships, their individual ways of being a body in a house, and a body in relation to parents and siblings, will never be the same. They may have shared their childhoods and experienced many of the same things together. They may share many family narratives; but despite that, each carries their own embodied experiences, memories, narratives, and affects, making them who they are. As the boy Christian (14) summed it up: «After all, we’re most of all a bunch of children living together». In the long and broad siblingships, children share neither their everyday household, parents, or grand narratives (such as “this is how we do things in our family”), and all narratives change depending on who’s part of the household.

Many divided kids are being framed – by the parents “for the time being” – as “we-articulations” (Nancy, 2000) with “shared intentions and attentions” (Tomasello, 2005, 2009), but the “we’s” are often fragile and momentary and the intentions and attentions are not in unison. But the intimation and facticity of “throwntogetherness” (Massey, 2005) seem to be quite imposing.

V. Epilogue

According to Strathern, we are formed in and by the shifting field of relationships we are a part of, and we embody social relationships. When a child is part of multiple households, there are multiple sets of social relationships that must be embodied in double loops, and the collective “we” shifts. Nancy’s words, «We are each time another, each time with others» (Nancy, 2000:97) may mean that one will always be another, and in another social relationship. Children who share in this way, shift their socialities, places, spaces and, to a certain degree, materialities.

The question is whether they get the time to do that as super-flexible relationships require practice – and practice takes time. Perhaps “I” and “we” can be divided, but it’s unlikely to become “strong” without time and practice (temporality and experience play important roles in this context). The pathways of movement and sharing do not occur in a delimited space. The past, present, and future are all constantly at play with regards to whom one previously shared with, how it worked, and with whom one will soon be sharing. Whereas in Nancy’s work (“with”) or “together with” is a fulcrum; but there’s nothing that seems to support Nancy’s hypothesis about the transindividual, where singularity is transgressed – at least not in relation to the empirical material we’re working with.

We’re all a part of numerous partial sub-sets; but children in long and broad siblingships are thrown into an everyday home life in which they must constantly re-group and re-configure their lives depending on who’s present, who’s coming or going, or re-arriving. They’re more or less bundled together with others all the time, in various types of space, with different forms of materialities and socialities, challenging and augmenting their ability to understand and decode the others’ intentions (their “we-ness”; *confer* Tomasello, 2005, 2009). They potentially become parts of a greater commonality they share with many others, and which allows for new offshoots. Both children and their (part-time) parents might be tempted, driven, and forced to do their best to be “wanted” and needed, while at the same time preserving the right to be exchangeable and exclusive. A balance is not easily achievable and the sentiments and practices involved seem to be both paradoxical and conflictual.

Perhaps the idea or dream that shared children can also flow around, co-exist, and connect and disconnect is captivating. But if it’s the case: 1) it requires time and shared practices; 2) the person who is doing the sharing manages to cope with the possible places and commonalities; 3) the commonalities have to be available, accessible, and able to contain the many partial sub-sets.

The dual experience of being both shared (and thereby increased), and divided (and thereby minimised), requires that children come to terms with the idea that they will always be a partial sub-set, no matter what – children who share life conditions in the midst of a constant sharing, dividing, and distributing “logic” of everyday life.

Altogether, this article envisages children in divorced families as both agents and seismographic co-workers in creating meaning, commonality, and trans-family bonds. Divorced children live, form, and experience complex everyday lives. We hope that this article contributes to qualitative children’s research in divorced families. Its ambition is neither to idealize nor criticize the super-flexible nomadic lives of “divorce kids”, *i.e.* we do not intend approach the field in a normative way. The analyses are based on

dense empirical studies, besides igniting a theory-generative ambition. Our collected empirical material and theoretical work qualify each other. They are in need of one another.

REFERENCES

- AHLBERG J.,
 2008 *Efter kärnfamiljen: Familjepraktikker efter skilsmässa*, PhD Dissertation, Örebro Universitets, Intellecta Infolog.
- ALLAN G., CROW G. Eds.,
 1989 *Home and family – Creating the Domestic Sphere*, Basingstoke, Palgrave Macmillan.
- BECK U., BECK-GERNSHEIM E.,
 2002 *Reinventing the Family. In Search for new Lifestyles*, Cambridge, Polity Press.
- CARSTEN J.,
 2000 “Introduction: Cultures of relatedness”, in CARSTEN J. Ed., *Cultures of relatedness*, Cambridge, Cambridge, University Press, pp.1-36.
 2004 *After Kinship*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CASTRÉN A.-M., CESNUIITYTE V., CRESPI I., GAUTHIER J.-A., GOUVEIA R., MARTIN C., MORENO MÍNGUEZ A., SUWADA K. Eds.,
 2021 *The Palgrave Handbook of Family Sociology in Europe*, Palgrave Macmillan.
- CASTRÉN A.-M., KETOKIVI K.,
 2015 “Studying the Complex Dynamics of Family Relationships: A Figural Approach”, *Sociological Research Online*, Vol.20, (1), pp.1-14.
- CASTRÉN A.M., WIDMER E.D.,
 2015 “Insiders and outsiders in stepfamilies: Adults’ and children’s views on family boundaries”, *Current Sociology*, Vol.63, (1), pp.35-56.
- CESNUIITYTÈ V., DETLEV L., WIDMER E. D.,
 2017 *Family Continuity and Change. Contemporary European Perspectives*, London, Palgrave Macmillan.
- CHEVALIER S.,
 1999 “Materialization of family Identity”, in CIERAAD I. Ed., *At Home – An anthropology of Domestic Space*, New York, Syracuse University Press, pp.83-94.
- CHRISTENSEN C.B.,
 2020 “Dwelling on the move”, in JENSEN O., LASSEN V., LANGE I.S G. Eds., *Material Mobilities*, London, Routledge, pp.241-255.
- CRESWELL T., MERRIMAN P.,
 2011 *Geographies of Mobilities: Practices, Spaces, Subjects*, Burlington, Ashgate.
- DAVIDOFF L.,
 2012 *Thicker than Water – Siblings and their Relations, 1780-1920*, Oxford, Oxford University Press.
- DAVIES H.,
 2011 “Sharing Surnames: Children, Family and Kinship”, *Sociology*, 45, (4), pp.554-569.
- DAVIES K.,
 2015 “Siblings, Stories and the Self: The Sociological Significance of Young People’s Sibling Relationships”, *Sociology*, 49, (4), pp.679-695.

DE JAEGHER H., DI PAOLO E.,

2007 “Participatory sense-making: An enactive approach to social cognition”, *Phenomenological Cognitive Science*, 6, pp.485-507.

DOUGLAS M.,

1991 “The Idea of a Home – a Kind of Space”, *Social Research*, Vol.58, pp.287-307.

EHN B., LÖFGREN O.,

2010 *The Secret World of Doing Nothing*, Berkeley, University of California Press.

ELDÉN S., ANVING T., ISAKSEN L.W., NÄRE L.,

2019 “Nanny care in Sweden: The inequalities of everyday doings of care”, *Journal of European social policy*, Vol.29, (5), pp.614-626.

EUROSTAT,

2017 *Key figures on Europe 2017 edition, Statistical books*, European Union, <https://ec.europa.eu/eurostat/documents/3217494/8309812/KS-EI-17-001-EN-N.pdf/b7df53f5-4faf-48a6-aca1-c650d40c9239?t=1507728951000>.

FRYKMAN J.,

2017 “Done by Inheritance - A Phenomenological Approach to Affect and Material Culture”, in FRYKMAN J., FRYKMAN M.P. Eds., *Sensitive Objects – Affects and Materiel Culture*, Lund, Nordic Academic Press, pp.153-177.

FUCHS T.,

2018 *Ecology of the Brain. The Phenomenology of the Embodied Mind*, Oxford, Oxford University Press [orig. Das Gehirn – ein Beziehungsorgan. Eine phänomenologisch-ökologische Konzeption 2009].

FUCHS T., DE JAEGHER H.,

2009 “Enactive Intersubjectivity: Participatory Sense-Making and Mutual Incorporation”, *Phenomenological Cognitive Science*, 8, (4), pp.465-486.

GILLIS J.,

1996 *A World of Their Own Making: Myth, Ritual, and the Quest for Family Values*, New York, Basic Books.

GULLØV E., OLWIG K. Eds.,

2003 *Children's Places: Cross-Cultural Perspectives*, London, Routledge.

GULLØV E., PALLUDAN C., WINTHER I.W.,

2015 “Emotive Siblingships”, *Childhood. A journal of global child research*, 22, (4), pp.506-519.

GULLØV E., WINTHER I.W.,

2021 “Sibling Relationships: Being Connected and Related”, in CASTRÉN A.M. et al. Eds., *The Palgrave Handbook of Family Sociology in Europe*, Palgrave Macmillan, pp.506-519.

HAUGEN M.D.G.,

2008 “Children's Perspectives on Everyday Experiences of Shared Residence: Time, Emotions and Agency Dilemmas”, *Children and Society*, 24, pp.112-122.

HEAPHY B., SMART C., EINARSDOTTIR A.,

2013 *Same Sex Marriages: New Generations, New Relationships*, London, Palgrave Macmillan UK.

HEATH S. et al.,

2017 *Shared Housing, Shared Lives: Everyday Experiences Across the Lifecourse*, London, Routledge.

HEIDEGGER M.,

1986 *Sein und Zeit*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag [1927].

JENSEN A.M., MCKEE L. Eds.,

2003 *Children and the Changing Family: Between Transformation and Negotiation*, London and New York, RoutledgeFalmer.

LARSEN S.N.,

2010 "Becoming a Cyclist: Phenomenological Reflections on Cycling", in ILUNDAIN-AGURRUZA J., AUSTIN M.W. Eds., *Cycling. Philosophy for Everyone. A Philosophical Tour de Force*, Malden/Oxford, pp.27-38.

2012 "The Articulation of 'the We' in Bicycle Riding – phenomenological perspectives on social synchronization", *Revista Portuguesa de Ciencias do Desporto*, 12, pp.123-126.

2013 "The Plasticity of the Brain – an Analysis of the Contemporary Taste for Neuroplasticity", in LARRIEU P., ROULLET B., GAVAGHAN C., *Neurolex Sed...Dura lex? L'impact des neurosciences sur les disciplines juridiques et les autres sciences humaines: études comparées*, Comparative Law Journal of the Pacific. Monograph = Journal de Droit Comparé du Pacifique, Hors série, Vol.16, Faa'a, Tahiti, Université de la Polynésie Française, pp.33-60.

2014 "Critical notice: Michael Tomasello on the 'prosocial' human animal", *Journal of Sociology and Social Anthropology*, Vol.5, (2), pp.257-269.

2020a "Inkorporation og ekstension. Pædagoger som bevægelsesfilosoffer", in LUND O., JENSEN J.-O. Eds., *Sans for bevægelse. Livsnerven i pædagogisk arbejde*, København, Hans Reitzels Forlag, pp.169-187.

2020b *Dialectics on Wheels. The Racing Bike 'Read' and Experienced as a Vivid Invitation to both Incarnation and Extension*, Copenhagen, Parole Compendiums, <https://www.parole.cc/none/dialektik-pa-hjul-racercyklen-laest-og-oplevelset-som-en-levende-invitation-til-bade-inkarnation-og-ekstension/> (accessed May 20, 2021).

LÖFGREN O.,

2008 "Motion and Emotion: Learning to be a Railway Traveller", *Mobilities*, 3, 3, pp.331-351.

2017a "Mess: on domestic overflows", *Consumption Markets and Culture*, Vol.20, (1), pp.1-6.

2017b "Emotional Baggage – Unpacking the Suitcase", in FRYKMAN J., FRYKMAN M.P. Eds., *Sensitive Objects – Affects and Material Culture*, Lund, Nordic Academic Press, pp.125-152.

MACDOUGALL D.,

2006 *The Corporeal Image - Film, Ethnography, and the Senses*, Princeton, University Press.

MARCOUX J.S.,

2001 "The Refurbishment of Memory", in MILLER D. Ed., *Home Possessions*, London, Berg Publishers, pp.69-86.

MARSCHALL A.,

2017 "When everyday life is double looped", *Children and Society*, Vol.31, pp.342-352.

MASON J.,

2018 *Affinities: Potent Connections in Personal Life*, Cambridge, Polity Press.

MASSEY D.,

2005 *For Space*, London, SAGE.

MAYALL B. Ed.,

1994 *Children's Childhoods: Observed and Experienced*, London, Falmer Press.

MERLA L.,

2018 “Rethinking the Interconnections between Family Socialization and Gender through the Lens of Multi-local, Post-separation Families”, *Sociologica*, Vol.12, n°3, pp.47-57.

MERLA L., NOBELS B.,

2019 “Children Negotiating their Place through Space in Multi-local, Joint Physical Custody Arrangements”, in MURRAY L., MCDONNELL L., HINTON-SMITH T., FERREIRA N., WALSH K. Eds., *Families in Motion: Ebbing and Flowing Through Space and Time*, Bingley, Emerald Publishing Limited, pp.79-95.

MILLER D.,

2001 *Home Possessions*, London, Berg Publishers.

2008 *The Comfort of Things*, Cambridge, Polity Press.

MOGENSEN H.O., OLWIG K. Eds.,

2013 *Familie og slægtskab. Antropologiske perspektiver*, København, Forlaget Samfundslitteratur.

MORGAN D.,

1996 *Family Connections - An Introduction to Family Studies*, Cambridge, Polity Press.

2011 “Locating ‘Family Practices’”, *Sociological Research Online*, Vol.16, Issue 4, pp.174-182.

NANCY J.-L.,

2000 *Being Singular Plural*, Stanford, Stanford University Press [orig. Être singulier pluriel, 1996].

NEALE B.,

2002 “Dialogues with Children: Children, Divorce and Citizenship”, *Childhood*, 9, pp.455-474.

OLÁH L.S.,

2015 *Changing families in the European Union: trends and policy implications*, Families and Societies, Working Paper Series, n°15, Stockholm University.

PALLUDAN C., WINTHER I.W.,

2017 “‘Having my own bedroom would be really cool’ - Children’s bedrooms as the social and material organizing of siblings”, *Journal of Material Culture*, 22, (1), pp.34-50.

RASMUSSEN K.,

2014 “Children Taking Photos and Photographs: A Route to Children’s Involvement and Participation and a ‘Bridge’ to Exploring Children’s Everyday Lives”, in MELTON G.B. et al. Eds., *The SAGE Handbook of Child Research*, SAGE Publications, Incorporated, pp.443-470.

REHDER M. M.,

2006 *Søskendenærvær: et fænomenologisk inspireret studie af unge adskilte søskendes hverdag med afsæt i teknologier, materialiteter og kropslige erfaringer*, PhD Dissertation, Aarhus University.

RYBCZYNSKI W.,

1986 *Home – a short history of an Idea*, New York, Penguin Books.

SHEETS-JOHNSTONE M.,

1990 *The Roots of Thinking*, Philadelphia, Temple University Press.

2009 *The Corporeal Turn. An interdisciplinary Reader*, Exeter, Imprint Academic.

- SMART C.,
2003 "New Perspectives on Childhood and Divorce: an introduction", *Childhood: A Global Journal of Child Research*, Vol.10, (2), pp.123-129.
2007 *Personal Life*, Cambridge, Polity Press.
- STATISTICS DENMARK,
2018 *Børn og deres familier 2018*, www.dst.dk/Publ/bornfam (accessed May 20, 2021).
- STRATHERN M.,
1988 *The Gender of the Gift: Problems with Women and Problems with Society in Melanesia*, Berkeley, University of California Press.
- TOMASELLO M.,
2009 *Why we Cooperate*, Boston, MIT Press.
- TOMASELLO M. *et al.*,
2005 "Understanding and sharing attentions. The origins of cultural cognition", *Behavioral and Brain Sciences*, n°28, pp.675-735.
- VANNINI P.,
2012 *Ferry Tales: Mobility, Place, and Time on Canada's West Coast*, London, Routledge, Taylor & Francis Ltd.
- VIRY G., VINCENT-GESLIN S., KAUFMANN V.,
2015 "Family Development and High Mobility: Gender Inequality", in VIRY G., KAUFMANN V., *High Mobility in Europe. Work and Personal Life*, London, Palgrave Macmillan, pp.153-179.
- WIDMER E.,
2010 *Family Configurations. A Structural Approach to Family Diversity*, Farnham, Ashgate.
- WIDMER E., JALLINOJA R. Eds.,
2008 *Beyond the nuclear family: families in a configurational perspective*, Bern, Peter Lang.
- WINTHER I.W.,
2006 *Hjemlighed – kulturfænomenologiske feltvandring*, København, Danmarks Pædagogiske Universitets Forlag.
2009 "'Homing oneself': Home as a practice", in PENNER B., PAVLOVITS D. Eds., *Haecceity Papers*, Sydney University Press, 4, (2), pp.49-83.
2013 "Children's everyday lives (re)constructed as variable sets of 'field bodies' - Revisiting the 'exotic' remote island – a case study", *Nordic Studies in Education*, n°2, pp.112-123.
2015 "To Practice Mobility: on a small Scale", *Culture Unbound: Journal of Current Cultural Research*, Vol.7, pp.215-231.
2019 "Delebørn: børn der deler hushold", in HANSEN A.S., HØJLUND S., PALLESEN C.M.S., RYTTER M. Eds., *Hvad vi deler. Antropologiske perspektiver på deling som socialt fænomen*, Aarhus, Aarhus Universitetsforlag, pp.75-93.
- WINTHER I.W., BUNDGAARD R.,
2020 "Moving forward, left behind – asynchrone experiences", in JENSEN O., LASSEN C., LANGE I.S.G. Eds., *Material Mobilities*, London, Routledge, pp.101-117.
- WINTHER I.W., PALLUDAN C., GULLØV E., REHDER M.M.,
2015 *Siblings: Practical and sensitive relations*, Copenhagen, Danish School of Education, Aarhus University [first edition 2014: *Hvad er søskende? Praktiske og følsomme forbindelser*, København, Akademisk Forlag].

WINTHER I.W., REHDER M.M.,

2015 *(Ex)changeable Siblingship – Experienced and Practiced by Children and young people in Denmark*, Aarhus University (film, 28 min),
<https://www.youtube.com/watch?v=a6vXpmpz008>.

WITLOK T.,

2017 *Anthropology and the Economy of Sharing*, London, Routledge.

Structured summary

Presentation: This paper focuses on children who share family and siblingship not limited to a single place and a unit family. Based on a phenomenological understanding, our research sheds light on how the children’s participation in different households place them in different “we-communities”, where sharing must be handled and practiced in an everyday manner. We also shed light on how “shared children” expose different patterns of commonality and divisional practices. Our way of grasping such a very everyday based element is to work from the empirical level, “harvesting” the emic terms gathered in the fieldwork, and enlacing them with theoretical concepts (Nancy, 2000; Massey, 2005; Tomasello, 2009; Widlok, 2017). Over the last fifty years, ways of living, gender roles and working lifestyles have changed, as have cultural views of family life and family relations. There is a growing recognition of the diversity of family forms, which are more mobile and associated to various places of residence. Many family configurations include multi-local extended families, and many children move between families and households.

Method: In this paper we present dense empirical based analyses relying ethnographic research done in Denmark. The study comprised about 90 children and young people between 6 and 32 years of age, gathered from all over Denmark between 2011-2013. Primarily using snowball sampling to reach respondents, the research teams conducted semi-structured, in-depth interviews with these informants, observing some of them several times. The relatively wide range in ages refers to the fact that many adults had several “litters” of children and/or found new partners. Generally speaking, the research team only interviewed and observed the children, but in a few cases it seemed obvious to also interview grown-up siblings who could provide us with insight into more extended siblingships and multi-local family narratives. The interviews were conducted in the children’s homes; one in a café; two of them in a residential institution for young people and four of them in an orphanage the interviewees resided in at that time. Some informants volunteered to photograph events or activities they would be partaking in with their siblings, which would then naturally lead to subsequent follow-up talks. Other informants – 30 in all – we followed with a camera, filming them as they did things with their siblings, including sporting events, visits to cafés, spending cosy evenings at home, or when travelling from one home to the next. We followed 10 of the children over a longer period of time, and made quite a few ethnographic observations about their everyday doings and interactions. Finally, we interviewed 12 parents and a handful of social workers and other professionals “around” the families.

Theory: Methodologically speaking, we draw upon – and the paper thereby becomes profoundly inspired by – a rich fund of philosophical, ethnographical, and sociological theories of wide and broad phenomenological origin. The sibling study was done between 2011-2013, the material has been analysed and published in various ways (e.g., Winther *et al.*, 2015), and in this case I (Ida) as a ethnographer and project manager of the sibling study has invited a philosopher and epistemologist (Steen) “into” the material. In this way, we are working (and thinking) from below, *i.e.* the empirical material

has its offspring in the paper's movement, being then enriched by encountering theoretical concepts. And through this movement, the ambition is also to fertilize theoretical approaches and create new concepts.

Results: This paper envisages children in divorced families as both agents and seismographic co-workers in creating meaning, commonality, and trans-family bonds. Divorced children live, form, and experience complex everyday lives. We hope this paper can contribute to qualitative child research in divorced families. Its ambition is not to idealize nor to criticize the super-flexible nomad lives of the divorced kids, *i.e.* we do not intend to approach the field in a normative way. The analyses are based on dense empirical studies; besides, they also ignite a theory-generative ambition. Our collected empirical material and theoretical work qualify one another. They need one another.

Discussion: "Our" children in the study live in super-flexible relationships. It requires practice – and practice takes time, and the pathways of movement and the sharing do not occur in a delimited space. Both the past, present, and future are constantly in play with regards to whom one previously shared with, how it worked out, with whom one will soon be sharing. We are all a part of numerous partial sub-sets; but children in long and broad siblingships are thrown into an everyday home life in which they must constantly re-group and re-configure their lives depending on who's present, who's coming, going, and re-arriving ("throwntogetherness"; *confer* Massey, 2005 – and "being-with"; *confer* Nancy, 2000). They are more or less bundled together with others all the time, in various types of space, with different forms of materialities and socialities that challenge and train their ability to understand and decode the others' intentions (their "we-ness"; *confer* Tomasello, 2005, 2009). They potentially become parts of a greater commonality that they share with many others, spawning new offshoots. Both children and their (part-time) parents may be tempted, driven, and forced to do their best to be "wanted" and needed, and at the same time preserve the right to be exchangeable and exclusive. A balance is not that accessible and the sentiments and practices involved seem to be both paradoxical and conflictual. The dual experience of being both shared and divided (and thereby minimised) as well as shared (and thereby increased) requires that the children have to come to terms with the idea that they will always be a partial sub-set, no matter what. These children share life conditions in the midst of a constant sharing, dividing, and distributing "logic" of everyday life.

Dans l'intérêt de la famille

Enquête sur les ancrages sociaux et les pratiques de *homemaking* de jeunes migrants en Belgique¹

Shannon Damery *

Cet article étudie la création d'un sens du "chez soi" par le biais de la parenté volontaire et de l'ancrage social. Plus précisément, il explore comment les jeunes migrants de première génération et de génération 1.5 créent des liens de parenté et des espaces d'appartenance dans la ville de Bruxelles, en utilisant les données d'entretiens ethnographiques. Les résultats montrent que si la stabilité et la sécurité sont des facteurs clés du sens du chez soi, et qu'elles peuvent être offertes, dans une certaine mesure, par un statut migratoire sûr, il existe de nombreux éléments du chez soi et de la parenté que le statut migratoire ne peut fournir. Les expériences de vide et d'isolement peuvent être très fortes, même pour ceux qui ont la nationalité belge et ont vécu dans le pays pendant la majeure partie de leur vie. En même temps, ceux qui ont migré récemment et sont dans une situation plus précaire en termes de statut migratoire dans le pays, comme les sans-papiers, se sentent parfois ancrés en Belgique et souhaitent y rester même sans la présence de parents biologiques. En outre, les relations autres que la parenté biologique et légale peuvent être tout aussi, voire plus, importantes dans la construction du chez soi des participants. Les enfants et les jeunes peuvent préférer la proximité de parents volontaires qui sont devenus des points d'ancrage sociaux, plutôt que la proximité de leurs parents biologiques ou légaux. Les éléments structurels de la politique et des lois peuvent toutefois ne pas leur permettre ce choix.

Mots-clés : parenté volontaire, *home*, jeunes migrants, ancrage social, famille.

I. Introduction

Si l'importance de la parenté est étudiée depuis longtemps en anthropologie, les choix que font les jeunes quant aux personnes avec qui ils développent une relation privilégiée sont souvent négligés. Dans les situations de migration et de marginalisation dans des contextes occidentaux et urbains, ces relations et ces choix sont d'autant plus intéressants à appréhender.

¹ Nous présentons la traduction française de ce texte initialement rédigé en anglais pour ce dossier.

* Chercheuse postdoctorale au Centre d'études de l'ethnicité et des migrations (CEDEM), Université de Liège.

der. En utilisant les concepts de “parenté volontaire” (Braithwaite *et al.*, 2010), d’“ancrage social” (Grzymala-Kazłowska, 2016 ; 2018) et de *home* (Blunt/Dowling, 2006), cet article analyse la manière dont les “adultes émergents”, c’est-à-dire les jeunes qui ne sont plus des enfants mais qui ne présentent pas encore non plus l’ensemble des critères qui marquent l’entrée dans l’âge adulte dans un contexte social donné (Arnett, 2000), mobilisent leur agentivité afin de créer des relations fortes avec des personnes privilégiées et des espaces d’appartenance à Bruxelles. Ce travail met également en lumière les éléments structurels et sociétaux qui peuvent entraver ou soutenir ces efforts. Les données sont issues d’un travail de terrain effectué en Belgique dans le cadre d’une thèse de doctorat sur les pratiques de construction d’un chez-soi (*homemaking*) de jeunes migrants (15-25 ans) de première génération et de génération 1.5 avec des statuts migratoires différents. Des entretiens ont été menés avec 26 participants de 20 nationalités différentes² et une observation participante a été réalisée auprès de plusieurs organisations et lors de nombreux événements. Ce document met en évidence la manière dont les jeunes créent des espaces d’appartenance en dehors de leurs foyers traditionnels et souvent avec des groupes de parenté “non traditionnels”. Les tensions entre les pratiques de *homemaking* des jeunes (au moyen d’un ancrage social et des réseaux de relations) et les éléments structurels (tels que les politiques et les attentes sociétales) qui régissent et limitent leur capacité à se construire un chez eux sont au cœur de cette étude. Pour comprendre ces tensions, il est nécessaire d’étudier la manière dont les individus peuvent se sentir chez eux sans famille ainsi que la manière dont différents types de “parents volontaires” deviennent des ancrages sociaux tout aussi importants, voire davantage, que les membres biologiques ou légaux de la famille. Je mets également en évidence la manière dont certaines conditions sociétales spécifiques, au-delà ou indépendamment du statut migratoire, ont un impact sur les ancrages sociaux qui se font et se défont au cours de la vie des participants.

La première section (II) détaillera la méthodologie de l’étude. La seconde section (III) expliquera ensuite le choix des participants, la définition privilégiée du concept de *home* et la manière dont il est lié au concept d’ancrage social et de parenté volontaire. La troisième section (IV) présentera l’analyse des données de quatre participants³ qui ont été sélectionnés sur base de leur statut migratoire en Belgique, selon un spectre allant des statuts les plus précaires aux plus stables. Sont inclus des sans-papiers, des réfugiés, des citoyens belges nés en Belgique mais ayant grandi à l’étranger et des citoyens belges nés à l’étranger mais ayant grandi en Belgique. La

² Un consentement éclairé a été obtenu sous forme orale ou écrite avant chaque entretien et avant de rejoindre chaque groupe/activité. Afin d’éviter tout nouveau traumatisme, aucune question n’a été posée sur le voyage des participants vers la Belgique.

³ Des pseudonymes ont été utilisés pour tous les participants afin de protéger leur anonymat.

dernière section (V) présentera les conclusions et les recommandations pour de futures recherches.

II. Méthodologie

Les données de cet article ont été collectées en utilisant des approches à la fois anthropologiques et sociologiques, c'est-à-dire différents types d'entretiens ethnographiques (des entretiens semi-structurés et des entretiens situationnels menés par les participants) et des observations participantes. J'ai choisi des méthodes qui permettent d'éclairer au mieux les émotions complexes inhérentes aux pratiques de *homemaking* et aux diverses relations spécifiques étudiées. Mes choix méthodologiques se sont également basés sur ce qui est le plus adapté pour la rencontre de participants de façon individuelle (Christensen/James, 2000). Comme je voulais éviter tout type de nationalisme méthodologique, je n'ai pas travaillé avec un groupe ethnique ou national spécifique. Le fait d'inclure des personnes ayant des origines ethniques et nationales diverses ainsi que différents statuts migratoires a ainsi permis de croiser les catégories afin de mettre en lumière ce que les jeunes de cette tranche d'âge, qui ont souvent le sentiment d'être des outsiders du fait de la perception qu'ils ont d'eux-mêmes et de la position qui leur est socialement assignée, avaient en commun en termes de liens sociaux, de groupes de "parents volontaires" et de sentiment d'appartenance. Leurs expériences questionnent les constructions de l'appartenance et les conceptions des configurations familiales qui sont basées sur des normes et des valeurs sociétales auxquelles les jeunes migrants peuvent ne pas adhérer.

A. Entretiens ethnographiques

Ce choix de participants signifiait qu'il m'était impossible d'apprendre la langue maternelle de chacun d'entre eux. Par conséquent, les entretiens ont été menés principalement en anglais ou en français et non dans la langue maternelle des participants. Si cela a effectivement représenté un obstacle, le fait de mobiliser l'observation participante et de prévoir des entretiens dits ethnographiques – pour lesquels l'environnement, les éléments non-verbaux et les diverses interactions entre les participants et leur environnement représentent également des aspects importants de l'entretien – a permis de recueillir des données solides et de permettre une compréhension mutuelle. Au-delà de ces aspects, il est important de noter que ce que les participants partagent lors des entretiens ne représente qu'une pièce du puzzle au sein de la recherche. J'ai réalisé 26 entretiens⁴ en veillant à inclure des participants de chaque terrain et de chaque statut migratoire (sans-papiers, demandeur d'asile, réfugié, permis de travail, visa d'étudiant, ci-

⁴ Afin d'éviter tout malentendu, les erreurs commises lors des entretiens ont été corrigées lorsqu'elles sont citées dans ce texte.

toyens de l'Union européenne, citoyens belge). Prendre en compte cette diversité, plutôt que de viser un nombre spécifique d'entretiens, était le critère déterminant pour le recrutement. Les entretiens ont été menés dans des endroits divers (lieux de répétition, marches de protestation, cafés, bancs publics, *etc.*) et se sont avérés essentiels pour comprendre les relations des participants avec leur environnement (Anderson, 2004) et les autres. Dans le cas des entretiens planifiés, je demandais toujours aux participants où ils souhaitaient que l'on se rencontre. Leurs choix de lieu étaient très révélateurs et mettaient en lumière des aspects importants de leur relation avec la ville. J'ai appelé ces entretiens des "*participant-led situational interviews*"⁵.

B. Observation participante

L'approche sur le long terme de l'observation participante permet la création d'une relation de confiance avec les participants jeunes et la compréhension de leurs pratiques de *homemaking*. Les domaines de la vie concernés par ces pratiques et la création de relations sont nombreux et parfois peu visibles. L'observation participante, y compris dans des espaces publics et semi-publics, était dès lors le meilleur choix. Elle offre un moyen de voir les nombreuses connexions dans la vie des participants (Shah, 2017). Grâce à un engagement sur le long terme, j'ai pu voir comment la politique, les relations avec des parents, les amitiés, les différents niveaux de gouvernance, le racisme ou encore l'opinion publique interagissaient et influençaient les pratiques de *homemaking* des participants. Lorsque j'ai compris que le statut migratoire allait jouer un rôle important dans mon étude, j'ai commencé à chercher des lieux et des participants avec des statuts migratoires différents. Comme je m'intéressais aux pratiques de *homemaking* en dehors des lieux traditionnels, plutôt que de visiter leur foyer privé, j'ai passé du temps avec les participants dans de nombreux lieux publics et semi-publics. J'ai tout d'abord participé à des groupes d'art destinés aux adolescents migrants de première et de deuxième génération. J'ai ensuite commencé à assister à des événements avec un groupe militant de jeunes et d'anciens sans-papiers – le Youth Congress⁶. Enfin, j'ai compris que j'avais négligé de prendre en compte les jeunes ayant la citoyenneté d'un pays de l'Union européenne dans ma recherche. J'ai été invitée dans la "seconde maison" d'une jeune primo-arrivante, un centre d'information touristique – Info4U – géré par des jeunes. En plus de ces terrains et de ces groupes avec qui j'ai passé beaucoup de temps, j'ai assisté à divers spectacles, démonstrations et événements culturels afin de rencontrer de nouveaux participants et de connaître les activités et les intérêts des participants que j'avais déjà rencontrés. J'ai vu les participants de façon régulière, parfois hebdomadaire, pendant environ neuf mois, avant que mon travail de terrain ne

⁵ "Entretiens situationnels menés par les participants".

⁶ L'ensemble des noms d'organisations et des participants ont été modifiés afin de protéger leur anonymat.

soit interrompu pendant un an et ne reprenne ensuite pendant six mois supplémentaires.

C. Échantillonnage et analyse

Il m'a fallu beaucoup de temps pour accéder aux jeunes avec qui j'ai travaillé et obtenir leur confiance. C'est pour cette raison que j'ai privilégié un échantillonnage non probabiliste. Sigona et Hughes expliquent que l'échantillonnage non probabiliste fonctionne bien lorsque le chercheur ne vise pas à obtenir un échantillon représentatif d'une population entière, «comme, par exemple, dans le cas de populations invisibles ou difficiles à atteindre» (2012 :2). J'ai également utilisé la méthode d'échantillonnage raisonné et d'échantillonnage en boule de neige (Sigona/Hughes, 2012) afin de trouver des répondants spécifiques et de creuser les «caractéristiques particulières d'une population» (*Ibid.* :2). Alors que l'étude plus large incluait des participants âgés d'à peine 15 ans, ceux inclus ici étaient tous âgés de 18 ans ou plus au moment de la recherche. Il s'agit d'un hasard et tous ont été choisis non pas en raison de leur âge mais parce qu'ils couvrent l'ensemble des statuts migratoires étudiés et permettent d'appréhender différentes manières de créer des ancrages sociaux et de valoriser divers types de relations. De plus, j'utilise à la fois des cadres théoriques et analytiques liés à l'enfance et à la jeunesse, malgré le fait que ces participants aient atteint la majorité. Cela est dû au fait qu'ils sont arrivés en Belgique alors qu'ils étaient mineurs et qu'ils ont vécu des expériences qui ont eu une influence durable sur leurs pratiques de *homemaking*, leurs relations et leurs ancrages, comme je l'expliquerai dans les sections suivantes.

Les méthodes choisies m'ont également permis de bénéficier d'une grande flexibilité dans l'analyse de mes données, que j'ai menée de manière continue depuis le début de l'étude. J'ai comparé les données des étapes initiales de l'étude avec celles recueillies aux étapes finales, et j'ai cherché des «catégories émergentes» afin de démontrer les liens entre concepts et catégories (Charmaz/Mitchell, 2001 :161).

III. Relation entre “home”, “ancrage social” et “adultes émergents”

A. Que signifie le concept de “home” ?

J'utilise le concept de “home” pour comprendre la manière dont les migrants s'adaptent à de nouveaux contextes, sociétés et lieux. En m'appuyant sur les travaux de chercheurs qui décrivent le concept comme relationnel et processuel (Ahmed, 1999 ; Cieraad, 2010), je définis le concept de *home* comme un processus évolutif de l'imagination qui est la combinaison des relations d'une personne avec la société, le monde matériel et elle-même. Le concept de *home* considère l'individu et ses expériences affectives comme l'élément central de ces adaptations, et examine ensuite comment les éléments fonctionnels et structurels influencent ce processus émotion-

nel/expérientiel. Parmi ces trois catégories de relations, celles dites “interpersonnelles” sont, bien entendu, d’une importance capitale et sont l’objet de cet article. Ces relations sociales ont également un impact sur les relations des personnes avec l’espace et sur leur capacité à créer des lieux significatifs. Tuan (1977) explique que les espaces deviennent des lieux lorsque nous y devenons familiers et que nous leur donnons un sens. Les lieux significatifs prennent le sens de *home* de nombreuses façons, et Douglas (1991 :289) explique que si ce dernier est «situé dans l’espace, il n’est pas nécessairement un espace fixe».

Massey (2005) considère lui aussi que les lieux sont constitués de relations, et que lorsque celles-ci changent, les significations que prennent ces lieux se modifient. Les lieux dans lesquels une personne se sent chez elle sont souvent multiples et procurent généralement un sentiment d’appartenance, de confort, de sécurité et de contrôle (Blunt/Dowling, 2006 ; Massey, 2005). Dans une grande partie de l’imaginaire social occidental, ces lieux (*homes*) sont considérés comme le cœur des relations familiales, la famille étant comprise en termes hétéronormatifs comme une famille nucléaire composée des parents et des enfants qui vivent ensemble dans la même maison (Sabra, 2008 ; Moore, 2000). Ils sont considérés comme une échappatoire à la vie publique, un répit face au monde professionnel, et un lieu de sûreté, de sécurité et de réconfort. Au contraire, les chercheurs qui étudient ces lieux (*homes*) mettent en évidence la nature poreuse des frontières entre la vie publique et la vie privée (Moore, 2000 ; Mallett, 2004 ; Massey, 1992 ; Sommerville, 1997), soulignant qu’il n’existe en fait aucun espace véritablement privé.

Le monde extérieur impose toujours son influence et se manifeste dans la manière dont nous suivons les normes sociales et recréons les valeurs de la société au sens large dans les limites de la maison en tant que foyer. Pour divers chercheurs (Fog-Olwig, 1999 ; Parrott, 2005 ; Das *et al.*, 2008 ; Woodman/Leccardi, 2015 ; Armbruster, 2002 ; Blunt/Dowling, 2006), le “chez-soi” (*home*) est plus qu’un bâtiment ou un lieu unique, bien que la maison puisse effectivement être un lieu de fabrication du chez-soi et que les lieux où l’on se sent chez-soi sont nombreux et peuvent changer au cours de la vie. Je soutiens qu’il n’y a en fait aucune restriction quant à l’endroit et à la manière dont on peut se sentir chez soi, tant que les relations privilégiées et les sentiments qu’elles évoquent en font partie.

B. Utiliser le terme de kin plutôt que celui de famille

Les expériences des participants à cette étude montrent clairement que les relations interpersonnelles, même celles qui sont “à l’intérieur” de leur “chez-eux”, sont influencées par des structures extérieures qui compliquent la construction et l’influence de ces relations. Les relations interpersonnelles dont je vais parler ici peuvent être considérées comme des ancrages

sociaux (Grzymala-Kazlowska, 2018). Selon Grzymala-Kazlowska (2016 :1134),

l’ancrage peut être défini comme le processus qui vise à rechercher des références significatives et des points de repère qui permettent aux migrants de restaurer leur stabilité socio-psychologique dans de nouveaux cadres de vie et d’établir leurs points d’appui (subjectifs et objectifs) dans une société d’accueil.

Les ancrages sociaux diffèrent des réseaux sociaux parce que l’individu est d’une importance capitale, caractéristique qui coïncide avec le concept de *home* tel qu’il est défini dans cet article. Je soutiens toutefois que cette recherche de points d’ancrage et de stabilité n’est pas nécessairement propre aux migrants et que de nombreuses personnes peuvent avoir vécu une grande partie de leur vie de manière instable – comme nous l’expliquerons plus en détail dans la section suivante.

La définition de la famille en termes politiques est souvent très étroite, et repose sur des fondements normatifs et exclusifs. C’est notamment pour cette raison que l’on utilise le terme de *kin* (soit “parenté” ou “parent” au sens large) plutôt que celui de famille. Si, en Belgique, les considérations juridiques relatives à la “famille” ont évolué pour mieux s’adapter à la réalité de la diversité des familles modernes, cet élargissement n’est pas appliqué de la même manière dans le cas des migrants. Le regroupement familial pour les réfugiés, par exemple, repose en grande partie sur des normes européennes qui sont étroites et privilégient le modèle de la famille nucléaire (Sarolea/Merla, 2018). Les familles migrantes et non migrantes sont donc appréhendées de manière inégale. Pour les personnes détenant certains types de statuts migratoires, les possibilités de créer des ancrages sociaux en Belgique sont plus limitées.

Lorsque l’on examine les différentes manières de se créer un “chez-soi”, il est nécessaire de comprendre les différents types de parents (*kin*). Les parents (*kins*) les plus importants dans la vie des gens ne sont pas nécessairement ceux qui correspondent aux critères stricts du modèle de la famille nucléaire dans l’imaginaire occidental. La composition de la famille dépend d’une multitude de facteurs, y compris, mais sans s’y limiter, les normes culturelles, les possibilités économiques et les antécédents. Il est difficile de s’accorder sur une définition commune de ce terme car il faut déterminer qui vit avec qui, qui est considéré comme faisant partie de la famille “proche” et quels rôles jouent les membres dans la dynamique familiale. Les chercheurs ont longtemps exploré les diverses relations de parenté ainsi que leurs différentes fonctions et constructions, et ont cherché à élargir les définitions et les compréhensions de ce qu’est une famille. Nelson (2013) souligne qu’au cours des 50 dernières années, les spécialistes au sein des sciences sociales ont étudié les relations qui remplissent le rôle de relations fami-

liales qui se situent en dehors des limites de la famille nucléaire, biologique ou légale.

Les liens importants externes à la parenté biologique ou légale ont été décrits de nombreuses façons et avec diverses nuances. Ces relations sont une source importante de capital social. Tierney et Venegas (2006) expliquent que les relations non-biologiques ne renvoient pas nécessairement à un groupe étroitement lié par l'amitié, par exemple, mais qu'elles impliquent au minimum de partager une façon de voir le monde ou un objectif commun. Pour être considérées comme des parents (*kins*) ou groupes de parenté, ces relations doivent offrir un sentiment de sécurité, de soutien, d'appartenance et d'aide à l'ancrage social – éléments communs au processus de *homemaking*. En définitive, je me range du côté de Braithwaite *et al.* (2010) en me concentrant sur la "parenté volontaire". Ce terme suggère une réciprocité entre les deux parties impliquées dans la relation et souligne également le fait que la relation n'est pas basée sur la biologie ou le droit – auquel cas une partie peut ne pas avoir eu le choix d'être impliquée dans la relation.

Les chercheurs accordent une attention particulière aux relations de "parenté volontaire" lorsque les personnes vivent loin de leurs parents biologiques. Être mobile est souvent une source d'émotions et montre à voir de nombreux aspects fondamentaux des relations, de l'appartenance et du sentiment d'être chez-soi (*home*). Dans le monde occidental, la famille nucléaire est de plus en plus étudiée et, en même temps, l'État a assumé des rôles et rempli divers besoins qui étaient autrefois remplis par les réseaux familiaux étendus. Les nouveaux immigrants, en particulier ceux dont le statut migratoire est précaire, peuvent toutefois ne pas avoir accès à ces services et institutions. C'est pourquoi les relations locales de "parenté volontaire" sont d'une importance vitale. Les migrants s'appuient sur ce capital social pour trouver le soutien qu'ils ne peuvent obtenir auprès de l'État et des parents absents (Ebaugh/Curry, 2000 :189). Il est intéressant de noter que les parents volontaires (*voluntary kin*) des non-migrants et des migrants qui ne sont pas des nouveaux arrivants sont souvent négligés. C'est pourquoi j'inclus des personnes aux statuts migratoires divers dans cet article. Je mets en évidence la tension existante entre les tentatives des jeunes de se sentir chez eux en créant des ancrages sociaux et, ensuite, des espaces d'appartenance (Tuan, 1977 ; Massey, 2005 ; Woodman/Leccardi, 2015), et les définitions sociétales et gouvernementales de ces relations qui constituent des obstacles à cette démarche.

C. Les structures qui encadrent la vie quotidienne des jeunes

Dans ma recherche doctorale, j'ai examiné la façon dont un processus structurel clé (celui du statut migratoire, la façon dont il est octroyé et les opportunités qu'il offre ou dissimule dans la vie quotidienne) a un impact

sur les processus de *homemaking* et les relations de parenté. James (2011) explique que la politique informe les individus quant à leur place dans la société ainsi qu'à propos de leur "moi social" et de celui des autres. Ce sont les réponses des enfants et des jeunes à ces politiques qui créent la "politique culturelle actuelle de l'enfance" (James/James, 2012). Certains groupes de personnes, tels que diverses catégories de migrants et de mineurs, sont largement laissés à l'écart de la création des politiques qui régissent leur vie et dictent à un niveau fondamental leur mode de vie. Par exemple, les mineurs n'ont pas le droit de vote et ne peuvent donc pas influencer les politiques à ce niveau et pourtant cette catégorie est définie par les politiques et le droit. Les mineurs ne peuvent pas non plus voter sur les matières qui dictent avec qui ils peuvent vivre. Les jeunes luttent contre la manière dont les politiques définissent ce qui est dans leur meilleur intérêt, la manière dont la famille est définie et les espaces qui leur sont accessibles. Dans certaines sociétés, les normes culturelles peuvent exiger d'une personne qu'elle s'éloigne de sa famille à 18 ans et qu'elle reste avec ses parents jusqu'à cet âge. C'est le cas en Belgique, où 18 ans est également l'âge légal auquel on est considéré comme entrant dans l'âge adulte. Le fait de retenir l'âge de 18 ans comme un marqueur de l'âge adulte existe également dans des conventions et des accords supranationaux, tels que la Convention des Nations Unies relative aux droits de l'enfant (ONU, 1990). Cette convention, ainsi que de nombreuses politiques et lois locales, sont inflexibles quant à leur construction des catégories d'âge, qui ne comprennent généralement que "enfant" et "adulte" et ignorent les différentes étapes de l'enfance, de l'adolescence et de la transition vers l'âge adulte (Arnett, 2000 ; Gonzales, 2011). De même, "l'intérêt supérieur de l'enfant" est souvent cité dans les politiques qui encadrent le traitement des enfants, mais il reste tout à la fois mal défini et inflexible. L'"intérêt supérieur" des enfants est cité dans l'article 3 de la CNUDE (1990 :4) :

Dans toutes les décisions qui concernent les enfants, qu'elles soient le fait des institutions publiques ou privées de protection sociale, des tribunaux, des autorités administratives ou des organes législatifs, l'intérêt supérieur de l'enfant doit être une considération primordiale.

En effet, l'"intérêt supérieur de l'enfant" est une idée qui a imprégné le discours public et la recherche. Ce qui est dans l'intérêt supérieur de l'enfant est également censé impliquer l'apport et la participation du jeune (Gozdziak, 2010). Les articles 12 et 13 de la Convention expliquent que la voix des jeunes doit être entendue dans les décisions qui ont un impact sur leur vie (ONU, 1990 :5). «Un enfant qui est capable de discernement [a] le droit d'exprimer librement son opinion sur toute question l'intéressant» (ONU, 1990 :5). La Convention ne précise pas la manière dont la maturité et la capacité de l'enfant seront ou pourront être déterminées, ni comment un enfant est jugé capable de se forger une opinion. La Convention, ainsi qu'un

grand nombre de politiques et de lois locales, ne tiennent pas compte du fait que les personnes âgées de plus de 18 ans peuvent encore se trouver dans des conditions où à une étape de leur vie où ces considérations spéciales restent nécessaires pour leur bien-être. Les jeunes trouvent cependant des moyens d'influencer ou de repousser ces structures et de se faire connaître, eux et leurs désirs, comme le montrera clairement l'analyse présentée ici.

Les données présentées ici ont été recueillies auprès de jeunes âgés de 18 à 25 ans, soit la tranche d'âge reprise par la définition que propose Arnett (2000) de l'âge adulte émergent. L'auteur souligne que le passage à l'âge adulte est complexe et peut être une transition longue et non linéaire. Les adultes émergents peuvent ou non avoir atteint les étapes traditionnelles pour être considérés comme des adultes, comme vivre en dehors du foyer parental, avoir un partenaire romantique de long terme, avoir terminé ses études, être pleinement employé, *etc.* (Arnett, 2000). Une personne se place dans la catégorie des adultes émergents si elle se considère elle-même comme un adulte et si elle rassemble quelques critères-clés en termes de développement : «accepter d'être responsable pour soi-même, prendre des décisions pour soi-même et devenir financièrement indépendant» (Suárez-Orozco, 2015 :536). Pour de nombreux participants, atteindre l'âge de la majorité est quelque chose de redouté. Ces sentiments sont souvent dus à des statuts migratoires précaires ; par exemple, ceux qui sont sans papiers ou dont le statut migratoire changera à 18 ans. Les participants inclus ici parlent de ce qui leur est arrivé et de la façon dont leurs relations ont changé avant et après l'âge de 18 ans. C'est pourquoi il était important d'inclure des discussions sur l'impact des politiques sur les mineurs (définis légalement en Belgique comme les personnes âgées de moins de 18 ans) et leurs relations.

IV. Études de cas : Quels ancrages sociaux ?

Des sans-papiers aux citoyens belges

Au cours de mon travail de terrain, j'ai rencontré des jeunes migrants à qui divers acteurs institutionnels, tels que FEDASIL⁷ ou le CGRA⁸, ont indiqué où et avec qui ils devaient vivre. Certains de ces jeunes ont migré en Belgique de leur propre chef, d'autres avec leur famille. Les cas suivants illustrent la tension existant entre la compréhension politique/gouvernementale de ce qui est dans l'intérêt supérieur de l'enfant et de ce qui constitue une famille, et ce que les enfants et les jeunes décident eux-mêmes. Je parle ici de l'intérêt supérieur de l'enfant malgré le fait que tous les participants soient âgés de 18 ans ou plus. En effet, les expériences dont ils m'ont parlé comportaient des expériences-clés de leur enfance, relevant

⁷ Agence fédérale pour l'accueil des demandeurs d'asile (<https://www.fedasil.be>).

⁸ Commissariat général aux réfugiés et aux apatrides (<https://www.cgra.be>).

tant de la politique officielle que de sentiments d'appartenance et de connexion.

A. “L'intérêt supérieur de l'enfant” vs. “la voix de l'enfant”

1. Quand et pourquoi les politiques estiment-elles que les jeunes migrants doivent rester avec leur famille ?

Les deux premiers cas que je vais détailler ici sont issus d'un groupe de jeunes demandeurs d'asile devenus militants. Ils sont arrivés en Belgique avec leur famille, en tant que mineurs sans-papiers. Pour des raisons d'anonymat, j'appellerai ce groupe le Youth Congress (YC). Ils ont travaillé avec des avocats afin de demander à l'État belge de leur permettre de décider eux-mêmes de ce qui est dans leur meilleur intérêt. Au moment de notre entretien, Abid était toujours sans papiers, mais allait apparemment très bientôt obtenir le statut de réfugié. En tant que mineurs sans-papiers, Abid et d'autres membres du YC ont fait la connaissance de deux avocats qui ont décidé de réunir tous leurs clients mineurs pour leur demander ce qu'ils voulaient pour eux-mêmes. Les jeunes avaient le sentiment d'être négligés dans le débat public et les politiques liées aux mineurs non accompagnés. Les mineurs non accompagnés sont des enfants mineurs qui arrivent dans un pays sans parents ni tuteurs. Ils sont considérés comme particulièrement vulnérables et bénéficient de protections et de ressources spéciales⁹. Ils se voient attribuer un tuteur qui les soutient tout au long de leur procédure d'asile, se voient offrir un logement spécifique – séparé des adultes – pour la durée de leur procédure, et si leur demande d'asile est rejetée, ils peuvent généralement rester en Belgique jusqu'à l'âge de 18 ans¹⁰. Les demandeurs d'asile mineurs qui sont accompagnés de leurs parents/tuteurs peuvent être expulsés avec leur famille, et n'ont pas de “tuteur” désigné pour les soutenir et suivre leur dossier. En tant que groupe, les YC ont identifié quatre objectifs qui étaient les plus importants pour eux :

Le premier était d'obtenir les mêmes droits pour les enfants sans papiers et les enfants avec papiers. Et deuxièmement, les enfants ne veulent pas changer d'école à chaque fois. [...] Et troisièmement, Fedasil doit vraiment examiner les cas des enfants. Le quatrième point, c'est qu'il faut demander [aux enfants étrangers] ce qu'ils veulent, et pas seulement aux parents (Abid, 18 ans, sans-papiers, 27 février 2015).

L'“intérêt supérieur de l'enfant” est généralement déterminé par des adultes (parents, travailleurs sociaux, acteurs gouvernementaux, décideurs politiques, *etc.*) et découle d'un point de vue centré sur les politiques. Il

⁹ «En Belgique, les mineurs non accompagnés ont un statut légal avec des droits supplémentaires, qui est régi par la loi sur la tutelle (Loi-programme (I) (Art. 479) - Titre XIII - Chapitre VI : Tutelle des mineurs étrangers non accompagnés, 24 décembre 2002)» (<https://www.cgrs.be/en/unaccompanied-child>).

¹⁰ https://www.cgrs.be/sites/default/files/brochures/brochure_unaccompanied-foreign-minor_2017_english_0.pdf.

entre souvent en conflit avec la prise en considération du “point de vue de l'enfant” (CNUDE, 1990). Les jeunes du YC souhaitaient être considérés, au niveau politique, comme des individus plutôt que comme faisant partie d'une unité familiale. Il semble que cette question soit peu abordée dans les politiques et les accords internationaux sur le traitement des enfants, qui décident généralement que l'intérêt supérieur de l'enfant est de rester avec sa famille (sauf en cas d'abus ou de danger). Par exemple, les enfants mineurs des familles demandeuses d'asile sont généralement expulsés avec leurs parents lorsque leur demande est rejetée.

J'ai demandé à Abid davantage d'explications concernant le quatrième point et il m'a expliqué que les membres du YC voulaient avoir la possibilité de choisir si leur cas devait être analysé séparément de celui de leurs parents – incluant la possibilité qu'ils soient séparés de leur famille si la demande d'asile du mineur était acceptée et que celle des autres membres de sa famille étaient rejetée. Il est difficile d'envisager qu'une séparation soit dans l'intérêt supérieur de l'enfant lorsqu'il n'y a pas de mauvais traitements. L'intérêt supérieur de l'enfant est toutefois mal défini dans les politiques et les conventions qui régissent le traitement réservé aux enfants.

Avant que nous arrivions ici, les parents ne demandaient pas à leurs enfants [ce qu'ils voulaient]. Et puis ils [les parents] sont venus ici et les enfants sont perdus par rapport à leurs études, tout était perdu. Puis [la famille] reçoit une décision négative [et leur demande d'asile est rejetée] et les enfants doivent arrêter leurs études une fois de plus [et quitter la Belgique]. C'est pourquoi nous [les YC] disons qu'il faut également demander aux [enfants d'étrangers] ce qu'ils veulent pour leur avenir (Abid, 18 ans, sans-papiers, 27 février 2015).

Les membres du YC voulaient être en mesure de décider ce qui était dans leur propre intérêt, et Abid voulait être inclus dans la prise de décision concernant sa migration – un processus dans lequel, selon lui, sa famille ne l'avait pas intégré lorsque la décision de venir en Belgique a été prise. Hutchins (2013 :63) explique que, bien que l'enfant (et donc l'intérêt de ce dernier) se trouve au centre du processus décisionnel lorsque les familles migrent, il est possible qu'il ne soit pas consulté. Il en va de même pour les politiques visant à protéger et à soutenir les enfants. Ces derniers sont au centre de la politique mais ne sont pas consultés lors de son élaboration (James, 2007). Le fait d'être une famille transnationale est souvent considéré comme relevant du court terme et il est supposé que le but ultime des familles est d'être réunies, soit dans le pays d'accueil, soit dans le pays d'origine (Landolt/Da, 2005 ; Mazzucato/Schans, 2011). Cependant, dans de nombreux cas, la réunification n'est pas l'objectif final et le fait de vivre au-delà de différentes frontières nationales peut devenir permanent (Streiff-Fenart, 1991).

Abid était prêt à être séparé de sa famille durant une longue période mais sa volonté a souvent été négligée. Alors que les chercheurs reconnaissent

de plus en plus le rôle des jeunes dans la formation des cultures et de la société, les luttes d'Abid et des autres membres du YC montrent que ce changement est plus lent au niveau politique. Les études d'Abid et le Youth Congress sont des éléments qui lui ont permis de s'ancrer en Belgique à un moment où beaucoup de choses étaient mouvantes et incertaines dans sa vie. Comme le montre le verbatim ci-dessus, il mentionne être “perdu” dans ses études et que “tout” a été “perdu” à cause de mobilités constantes. Il a mentionné ses études à de nombreuses reprises au cours de nos rencontres et a expliqué combien il était difficile d'être obligé de changer d'école, même en Belgique. Pour Abid, le fait d'être déplacé d'un centre d'accueil à un autre signifiait souvent changer d'école et de langue d'enseignement – dans son cas, du français au néerlandais, puis de nouveau au français¹¹. A la fois parce qu'il devait quitter un cercle social et en créer un nouveau, mais aussi à cause de la barrière de la langue, il lui était difficile de se faire des amis. Il accordait une grande importance à ses études et voulait rester dans une école dont il maîtrisait la langue, et rester en Belgique parce qu'il pensait avoir une meilleure chance de recevoir une bonne éducation.

La volonté d'Abid de vivre séparé de sa famille ne signifiait pas non plus qu'il n'accordait pas d'importance à cette dernière. En effet, de nombreuses familles prennent la décision de vivre séparément, mais restent des acteurs-clés dans la vie quotidienne de chacun des membres (Merla, 2014). En même temps, le YC offrait à Abid un lieu social stable, à la fois parce qu'il pouvait rester connecté avec ses membres quel que soit l'endroit où il vivait en Belgique, mais aussi parce que la plupart d'entre eux, y compris lui, parlaient anglais ainsi que sa langue maternelle. Cela lui donnait un sentiment de stabilité qui explique en partie pourquoi il avait pu faire de son lieu de résidence actuel un endroit important pour lui, où il se sentait chez lui. Abid était également coincé entre les désirs et les choix de sa famille (qui l'avait amené en Belgique), la politique nationale (l'État belge considère les familles comme une unité dans les procédures d'asile), le fait d'être déplacé dans des centres et des écoles différents et le principe d'“intérêt supérieur” inscrit dans les conventions internationales et qui influence la façon dont les États traitent les enfants dans les procédures liées à la migration. Malgré les progrès réalisés quant au fait d'inclure la “voix de l'enfant” (James, 2007) dans les processus décisionnels officiels, les désirs des enfants et la vision qu'ils se font de leur propre intérêt supérieur sont souvent négligés dans ce bras de fer entre les multiples parties qui tentent d'obtenir le “meilleur” résultat pour eux. Comme le soulignent Mazzucato et Schans (2011), une image plus claire des normes, des valeurs et de la socialisation en général des enfants et des jeunes, associée à une compréhension de la situation de la

¹¹ La Belgique compte trois langues officielles : le français, le néerlandais et l'allemand.

famille et de ses espoirs pour l'avenir, aiderait à comprendre les décisions de vivre séparément.

2. Quand et pourquoi les politiques estiment-elles que les jeunes migrants doivent être séparés de leur famille ?

J'ai pu observer un exemple de tentative d'inclure la voix des enfants dans le champ politique lorsque j'ai écouté Farid, un autre membre du YC, s'exprimer lors d'une conférence internationale sur le bien-être des enfants réfugiés organisée au Parlement européen. Il avait 20 ans au moment de notre entretien mais était lui aussi arrivé en Belgique avec sa famille alors qu'il était mineur. La conférence où il s'est exprimé s'adressait aux décideurs politiques, aux chercheurs et aux activistes. Excepté Farid, je n'ai entendu aucun autre enfant réfugié, ou qui l'avait été dans le passé, prendre la parole à la conférence. S'il était important de donner à Farid un espace de parole, cela ne remplace pas le fait d'impliquer des enfants dans l'élaboration des politiques et de prendre en compte leurs souhaits lorsque des décisions sont prises à leur égard.

Farid a obtenu le statut de réfugié alors que le dossier de sa mère était toujours en cours. Il était majeur au moment où il a obtenu ce statut et a donc été contraint de quitter la résidence familiale et de trouver son propre logement. Avant d'obtenir l'asile, les personnes vivent dans des centres gérés par Fedasil ou la Croix-Rouge. Après avoir obtenu le statut de réfugié, le bénéficiaire dispose de trois mois pour se trouver un logement. Cela signifie qu'à l'âge de 18 ans, et sans contrat de travail, Farid a dû trouver son propre logement :

Et maintenant, dans mon cas, j'ai cherché [un appartement] pendant trois mois et [j'étais] occupé par l'école [...] et je n'en ai pas trouvé. Le problème, c'est que vous ne travaillez pas, vous n'avez pas de contrat de travail, donc vous n'obtenez pas d'appartement. Alors partout où vous appelez, on vous demande, "est-ce que vous travaillez ?" "Non, j'étudie. Désolé". C'était le problème. Donc, je n'ai rien pu trouver après trois mois. Alors, ils [Fedasil] ont dit, "ok, maintenant le temps est écoulé, vous devez déménager". J'ai dit, "laissez-moi rester ici avec ma mère et je vais continuer de chercher". Au lieu de cela, ils [Fedasil] m'ont trouvé un appartement temporaire. Alors, oui, j'étais tout seul là-bas et aller à l'école et revenir à la maison, c'était juste un coût supplémentaire pour moi, tu vois ? Et je payais pour ça, tu vois ? 600 et quelques par mois. Et j'ai été comme ça pendant 8 mois. Et après que ma mère ait obtenu ses papiers, nous avons pu trouver un nouvel appartement et vivre ensemble. [...] Oui, j'aime ma famille, j'aime ma mère et ils, [ma mère et mon petit frère] ont besoin de moi et j'ai besoin d'eux. Oui, nous sommes heureux ensemble (Farid, 20 ans, réfugié, 23 avril 2015).

Dans de nombreux cas, les mineurs d'âges différents ne sont pas traités différemment selon leur niveau de développement. Les mêmes politiques et considérations peuvent, par exemple, être appliquées aux jeunes enfants et

aux adolescents. Les adolescents proches d'avoir 18 ans sont souvent mis dans le même panier que les enfants et ne bénéficient pas nécessairement d'une plus grande indépendance pour se préparer à ce qui se passera lorsqu'ils atteindront l'âge de la majorité. Ils seraient pourtant mieux préparés pour faire face au marché du logement et entrer dans la vie active. Parallèlement, les jeunes de plus de 18 ans devraient bénéficier de certains traitements offerts aux enfants car il ne suffit pas d'atteindre l'âge de la majorité pour être en mesure de vivre de manière indépendante. Lorsqu'un réfugié ou un demandeur d'asile atteint 18 ans, il arrive souvent que de nombreuses protections et considérations spéciales disparaissent soudainement (Gonzales, 2011). C'est le cas de Farid qui, lorsqu'il a eu 18 ans, s'est vu dire par les autorités d'accueil qu'il ne pouvait plus vivre avec sa mère et qu'il devait trouver son propre appartement. Les structures qui régissent la vie des jeunes, telles que les politiques et les dispositions qui leur sont appliquées, mais aussi les rôles qui leur sont attribués par la société, entrent souvent en conflit avec l'agentivité des jeunes et la manière dont ils se perçoivent eux-mêmes et dans le monde. James (2007 :267) souligne que la façon dont l'enfance est construite en termes juridiques, et la manière dont les enfants s'engagent aussi dans cette construction, «permet d'illustrer la relation nécessaire et continue entre structure et agentivité, une question théorique centrale en sociologie». Le travail du YC est un exemple concret de jeunes qui s'engagent activement dans l'élaboration de politiques (en les changeant) et qui tentent d'influencer les éléments structurels de leur migration et de leur vie en Belgique. Les exemples moins manifestes de cette tension et de cette interaction sont toutefois beaucoup plus courants et, d'après mes observations, semblent souvent se concentrer sur les relations interpersonnelles et sur la manière dont elles sont comprises différemment par les jeunes et les politiques. La façon dont les jeunes valorisent ces relations est particulièrement importante. Comme Farid l'explique clairement dans l'extrait suivant, le simple fait d'avoir 18 ans ne signifie pas vouloir changer radicalement sa relation avec sa mère, un point d'ancrage social clé pour lui en Belgique :

Dire oh, j'ai 18 ans, je veux vivre seul et profiter de mes amis, non. Ma mère, elle me donne la liberté dont j'ai besoin pour sortir. [...] C'est vraiment, elle n'est pas seulement ma mère. Elle est plus que ça. C'est mon amie, c'est mon père depuis que j'ai sept ans (Farid, 20 ans, réfugié, 23 avril 2015).

Forcer Farid à vivre seul à l'âge de la majorité est dû en partie aux normes culturelles belges, qui ne correspondent pas nécessairement aux désirs et objectifs du jeune homme et de sa famille. Les catégories d'âge sont culturellement construites (Alderson, 1995 ; Spyrou, 2011 ; Rodet/Razy, 2016) mais, comme le montre le cas de Farid, ce fait est rarement pris en compte au niveau des politiques. Cet élément structurel a également placé Farid

dans un espace qui ne lui était pas familier – un appartement loué où il vivait seul. Il n'y ressentait ni stabilité, ni sécurité ou confort, alors qu'il disposait de ces éléments qui le faisaient se sentir chez lui lorsqu'il vivait avec sa famille.

B. A quoi ressemble l'ancrage social dans les groupes de "parents volontaires" ?

Si leur dossier d'asile avait été traité conjointement à celui de leurs parents et que leur famille avait été forcée de quitter le pays, la famille biologique aurait constitué – tant pour Farid que pour Abid – un point d'ancrage social qui les aurait empêchés de se sentir chez eux en Belgique. Dans le même temps, pour Farid, sa mère et son frère sont restés des points d'ancrage sociaux essentiels en Belgique. Il voulait vivre avec eux tant qu'ils étaient en Belgique. En plus de leurs parents biologiques et légaux, les membres du Youth Congress ont souvent considéré l'organisation en elle-même comme un point d'ancrage social. Les membres se soutenaient mutuellement, tant dans leurs luttes juridiques que dans leurs problèmes émotionnels, et le YC est devenu un groupe de parents volontaires (*voluntary kin group*) avec un objectif commun, élément essentiel de la parenté volontaire (Tierney/Venegas, 2006). L'objectif initial du YC était la régularisation de ses membres. A un moment donné, il a été question de dissoudre le groupe parce que tous les membres avaient reçu ou allaient bientôt recevoir le statut de réfugié. Poser cette question ne signifiait pas que les amitiés allaient elles aussi se dissoudre, mais l'amitié ne représentait pas nécessairement une condition préalable au fonctionnement du groupe en tant que groupe de parents volontaires (Tierney/Venegas, 2006 ; Braithwaite *et al.*, 2010). Si le groupe se dissolvait, cette source de capital social (soutien mutuel dans les affaires juridiques, accès aux expériences des autres dans les demandes de régularisation, connaissances d'initiés et soutien social organisé) disparaîtrait avec lui (Ebaugh/Curry, 2000). Le groupe devait décider s'il allait y avoir un nouveau projet commun, un nouvel objectif, ou si leur temps de fonctionnement en tant que groupe de parenté volontaire était terminé. Bien qu'ils puissent rester amis, certains membres du groupe craignaient que ce dernier ne se fragmente et ne soit plus unifié de la même manière.

Finalement, le groupe a collectivement décidé de poursuivre son travail pour les futurs jeunes migrants qui se trouvaient dans la même situation. De plus, ils se lançaient souvent dans des projets ensemble et trouvaient des objectifs communs autres que l'obtention d'un statut légal. Je me suis portée volontaire avec eux lors de plusieurs événements pour soutenir les membres de la communauté des sans-papiers. En fait, d'après les participants du groupe, le YC était réconfortant dans la mesure où il continuerait d'être là pour eux, un peu comme une ancre sociale, même si leurs familles biologi-

ques devaient quitter le pays. Cependant, bien que leurs familles biologiques et légales étaient présentes en Belgique, les membres du groupe considéraient déjà le YC comme une “famille”. Ils ne le considéraient pas seulement comme un groupe d’amis, mais comme un groupe lié par diverses obligations. Comme le souligne Nelson (2013), la parenté (*kinship*), sous toutes ses formes, présente des aspects positifs et négatifs : elle peut impliquer un attachement et un soutien émotionnel, un sentiment d’appartenance, un partage des ressources, *etc.*, mais aussi subir l’épreuve du temps et impliquer des obligations, *etc.* Lorsque j’ai dit aux membres du YC que je serais absente pendant un moment parce que je devais subir une opération, ils étaient prêts à m’inviter dans ce groupe de parenté volontaire. Farid m’a dit «le YC est une famille. Nous sommes là les uns pour les autres», si j’avais besoin de quelque chose, je devais leur demander. Ils m’offraient un soutien et une adhésion au groupe, ce qui impliquait des obligations de soutien mutuel afin d’offrir un sentiment de sécurité et d’appartenance à chacun – marqueurs communs aux pratiques de *homemaking*.

C. Comment les discriminations et le racisme influencent-ils les pratiques de homemaking et les relations de parenté (kinship relations) ?

Les expériences partagées de racisme et de discriminations en Belgique, en raison de leur origine visiblement étrangère, ont renforcé encore les liens entre les membres du YC. Abid a parlé de sa tentative d’aider les jeunes migrants de son quartier à communiquer avec la police, qui, selon les jeunes, les prend injustement pour cible. Abid vivait à Molenbeek, une commune bruxelloise qui a acquis une notoriété internationale pour plusieurs raisons, l’une d’entre elles étant que les auteurs des attentats de 2016 à Bruxelles avaient des liens avec cette localité. Si les auteurs des attentats étaient des citoyens belges, ils étaient issus de l’immigration. La presse a ensuite dépeint les jeunes de Molenbeek comme sujets à la radicalisation et amers en raison de leur traitement par la société belge blanche (BBC, 2016). Ces événements ont inévitablement eu un impact sur la vie quotidienne et les pratiques de *homemaking* de nombreux participants à mon étude. Comme l’a souligné Abid, cela a également exacerbé les conditions d’exclusion et de discriminations qui existaient déjà. Abid a été élu à un conseil local des jeunes dans le quartier, qui servait de liaison entre le gouvernement local et les jeunes résidents. L’une des principales préoccupations des jeunes était le traitement que leur réservait la police. Lors d’une réunion qu’il a aidé à organiser entre les jeunes et les forces de police, il a déclaré,

La police a dit que [...] les enfants ne sont pas bons à Molenbeek, et ils [les enfants] ont dit que la police n’est pas bonne, qu’elle est raciste (Abid, 18 ans, sans-papiers, 27 février 2015).

En effet, beaucoup des jeunes dont parlait Abid avaient la nationalité belge et beaucoup étaient des migrants de deuxième ou troisième généra-

tion. C'est le racisme, plutôt que les conditions créées par un statut migratoire précaire, qui fait que les jeunes se sentent différents et moins chez eux dans les rues de leur commune. Farid a parlé d'un problème similaire lorsqu'il a expliqué que son nom lui causait des problèmes impossibles à surmonter, même avec la nationalité belge :

Ok, maintenant on revient au racisme et aux discriminations. Parce que tout d'abord, [...] même si j'avais ma nationalité belge, mais avec mon nom afghan [...] j'aurais toujours des difficultés dans ce pays. J'en ai fait l'expérience moi-même. Quand tu vas chercher du travail, les Belges sont les premiers [à être embauchés]. Donc, en tant que migrant, même si vous avez vos papiers, vous êtes confronté à toutes ces choses qui vous brisent petit à petit (Farid, 20 ans, réfugié, 23 avril 2015).

Comme le souligne Farid, il est intéressant de noter qu'avoir la nationalité belge ne signifie pas nécessairement que l'on se sente accepté et en sécurité en Belgique. Kenise et Prisha, âgées de 20 et 25 ans, ayant la nationalité belge, avaient une position beaucoup plus stable que Farid et Abid. Elles avaient cependant aussi des parents volontaires qui étaient significatifs dans leur vie, comme le YC l'était pour Farid et Abid en termes d'ancrage social.

J'ai rencontré Kenise dans un point d'information touristique pour jeunes voyageurs – Info4U – dans lequel elle était bénévole. Les volontaires étaient un mélange de migrants et de non-migrants qui formaient un groupe très soudé. Ceux qui étaient nés et qui avaient grandi en Belgique exprimaient le désir d'apprendre à connaître la ville de Bruxelles ou d'apprendre de nouvelles choses à son sujet et de trouver un groupe d'amis plus diversifié. Les bénévoles migrants ont parlé de leur désir de se faire des amis et de s'approprier la ville. Tous les volontaires semblaient cependant partager l'objectif de créer un espace accueillant dans le centre urbain animé, et de faire de la ville un lieu plus hospitalier en général.

Kenise est née en Belgique d'un père belge blanc et d'une mère jamaïcaine noire. Lorsqu'elle avait six mois, sa mère est retournée en Jamaïque avec elle. Elle y a passé la majeure partie de son enfance tout en rendant visite à son père en Belgique chaque année. Kenise s'est finalement installée en Belgique lorsqu'elle a commencé ses études universitaires. Lorsque je l'ai interrogée sur son groupe d'amis, elle m'a répondu qu'il ne comprenait pas beaucoup de Belges :

Kenise : Je suppose que les étrangers se serrent les coudes d'une manière ou d'une autre.

Interviewer : Donc, tu te considères comme une outsider en Belgique ?

Kenise : La Belgique me considère comme une étrangère. Je veux dire, quand je suis ici, je parle la langue, on n'entend pas que je ne suis pas d'ici, et beaucoup de gens me demandent, "oh, d'où viens-tu ?". Ils

supposent toujours que je suis d'ailleurs, juste parce que j'ai un teint plus foncé. [...] Je pense que je me considère plus comme une étrangère qu'autre chose parce que, quand je suis ici, j'essaie d'être belge. Je ne vais pas, genre, chercher des trucs jamaïcains ou sortir de la norme pour manger, faire la fête ou autre. J'essaie juste de faire avec. Mais Bruxelles est vraiment diversifiée, alors il est plus facile de rester un outsider, je suppose, que dans [la petite ville flamande où vit son père] où vous n'avez pas d'autre choix que d'être un Flamand (Kenise, 20 ans, citoyenne belge, 7 novembre 2016).

Bien qu'elle ait des parents biologiques en Belgique et la citoyenneté belge, Kenise se sent toujours étrangère et s'identifie davantage à la communauté des migrants et à ceux qui sont marginalisés. Dans d'autres conversations informelles, elle a parlé de l'importance des amitiés qu'elle avait nouées à Info4U. En observant ses interactions et son degré de confort dans l'espace, il est apparu qu'Info4U lui offrait un ancrage social et lui donnait l'occasion de se sentir chez elle en Belgique. C'était un exemple de "marginiaux" qui se serrent les coudes, comme elle l'a décrit lors de notre entretien. Elle était active sur les réseaux sociaux, soutenant les autres volontaires de leur groupe Facebook (réagissant à leurs nouvelles – bonnes ou mauvaises), elle sociabilisait avec eux en dehors du volontariat et les tenait informés des changements dans sa vie. Malgré son statut de citoyenne belge, Kenise s'est toujours fortement appuyée sur la "parenté volontaire" et ressentait une affinité avec les étrangers. Cela pourrait expliquer en partie pourquoi le fait d'accueillir les étrangers et de contribuer à créer un lieu sûr pour eux dans la ville l'a également aidée à faire de la ville un lieu rassurant pour elle. La création d'un lieu amical, calme et composé de ses parents volontaires dans la fébrilité du centre de la ville, où elle se sentait étrangère, a été un moyen important pour Kenise de s'approprier l'espace (Becerra, 2014), d'y attacher du sens et de créer un lieu où elle se sente chez elle (May, 2013).

Prisha a eu un parcours migratoire très différent de celui de Kenise, puisqu'elle est née en Inde et a déménagé en Belgique lorsqu'elle avait six mois. À cette époque, elle a été adoptée par des parents belges blancs et elle a ensuite grandi dans une petite ville de Flandre. Elle est belge et n'a aucun souvenir d'une enfance passée ailleurs, mais elle se décrit comme une étrangère. La description qu'elle fait de ses propres ancrages sociaux fait écho à celle de Kenise. Elle a trouvé une communauté de marginaux dans une organisation qui avait un objectif auquel elle croyait.

J'ai rencontré Prisha par le biais d'une organisation qui aidait les jeunes à s'exprimer par la musique, que j'appellerai CitySpeak dans cet article. Beaucoup des jeunes impliqués étaient des migrants de première ou deuxième génération que Prisha décrivait comme des «enfants noirs ou bruns». Elle disait que le fait que l'organisation soit gérée par des Noirs était important pour ces jeunes, car elle a grandi dans un quartier majoritairement

blanc, a fréquenté des écoles majoritairement blanches et n'a jamais vu une personne de couleur dans une position à laquelle elle aurait pu aspirer (et en fait, elle avait rarement vu des personnes de couleur) : «en grandissant en Flandre, nous n'avons jamais vu de personnes de couleur faire quoi que ce soit. Il y avait un tel besoin de voir des personnes de couleur faire des choses, c'est aussi ça qui attire beaucoup de jeunes [à CitySpeak]».

Lorsqu'elle était très jeune, elle pensait qu'elle deviendrait blanche en grandissant, car elle n'avait jamais vu que des blancs. Lorsqu'elle en a parlé à sa mère, à l'âge de quatre ou cinq ans, celle-ci s'est dit qu'il fallait que Prisha s'implique davantage dans les communautés de personnes de couleur :

Mes parents sont blancs, et ils m'ont élevé avec beaucoup de jeunes africains. J'avais toutes ces questions. [Après que sa famille ait déménagé dans une plus grande ville...] Il y avait un groupe d'enfants noirs ici et c'était si petit [le nombre de personnes noires] que tout ce qui était noir ou brun était africain. Je n'avais pas beaucoup d'amis indiens ici. Il n'y a pas de communauté indienne ici. Je ne les ai jamais vus, jamais. Je ne sais pas où ils sont. Alors, j'allais avec des enfants africains à l'église et au repas du dimanche, et j'étais toujours avec eux et j'ai obtenu toutes ces choses que je ne pouvais pas obtenir de mes parents (Prisha, 25 ans, citoyenne belge, 20 février 2015).

Malgré que Prisha les décrive comme n'ayant «jamais manqué de rien, [...] super géniaux, très aimants, attentionnés, ouverts», ses parents ne pouvaient pas partager l'expérience d'être une personne de couleur dans une communauté majoritairement blanche. Ce qu'elle disait obtenir de cette communauté de jeunes Africains n'était pas une culture partagée en termes de pays d'origine ; elle avait besoin de partager l'expérience de la marginalisation, de l'altérité et de la discrimination.

Lorsqu'elle a eu 18 ans, Prisha a voyagé en Inde, ce qui a cimenté son ancrage social et ses pratiques de *homemaking* en Belgique :

J'étais genre, j'ai besoin de savoir quelque chose sur ce pays. Et je l'ai aimé, mais je n'avais aucune affinité avec lui – sur le plan identitaire. J'ai des affinités avec le fait d'être noire et brune dans un contexte européen, car c'est ainsi que j'ai grandi (Prisha, 25 ans, citoyenne belge, 20 février 2015).

Après avoir passé du temps en Inde, Prisha a vécu dans plusieurs pays différents avant de découvrir CitySpeak, qui a fini par occuper une place centrale dans sa vie. Elle est finalement retournée vivre chez ses parents et a fait la navette jusqu'à la grande ville voisine afin de faire partie du collectif. Les “meilleurs amis” actuels de Prisha y sont bénévoles et constituent un point d'ancrage social pour elle, tout comme l'organisation dans son ensemble. Il en va de même pour ses parents qui, selon elle, sont très heureux qu'elle n'ait pas à vivre loin pour faire un travail qui lui plait et pour trouver une organisation “gérée par des Noirs” qu'elle peut soutenir. Si,

plus jeune, Prisha a ressenti le besoin de chercher un chez-elle et un ancrage social ailleurs, au moment où je l'ai rencontrée, elle était cependant en train de changer activement sa relation avec l'endroit où elle avait grandi et reconstruisait sa vie sociale. Elle s'engageait donc dans un processus de *homemaking* en recréant un espace conforme à ses propres besoins d'ancrage social et de création d'un chez elle (May, 2013).

V. Conclusions

De nombreuses recherches étudient les sentiments de déconnexion et de discrimination ressentis par les migrants. Faisant référence aux migrants polonais au Royaume-Uni, Grzymala-Kazłowska affirme qu'«ils peuvent souffrir de détresse psychologique, d'isolement, de solitude, de déplacement, du sentiment d'être un étranger, de discriminations, de l'expérience liée au fait de vivre entre deux pays...» (2018 :253). Ils peuvent se sentir déchirés entre deux ou plusieurs lieux, identités et groupes de parenté. Le fait qu'il s'agisse de sentiments que les migrants et les non-migrants peuvent avoir en commun est cependant moins discuté. Comme nous pouvons le voir dans le cas de Prisha, cette expérience d'entre-deux et d'isolement peut être très forte pour ceux qui n'ont pas migré, et peut être moins ressentie par ceux qui ont migré, comme Abid qui souhaitait rester en Belgique même sans ses parents biologiques. Abid s'est clairement senti soutenu et connecté à ses parents “volontaires” au sein du Youth Congress, ce qui lui a permis d'être confiant quant au fait de rester en Belgique sans ses parents biologiques et de poursuivre ses études, d'une importance capitale dans sa vie. Prisha, par contre, a davantage parlé de sa lutte pour trouver un groupe de personnes dans lequel elle se sentait comprise, sans que son statut de citoyenne belge ne joue un grand rôle dans cette lutte. Kenise est elle aussi officiellement belge, mais cette appartenance structurelle/officielle ne lui a pas permis de se sentir vraiment belge ou de trouver plus facilement des ancrages sociaux. Ainsi, bien qu'un statut migratoire sûr offre une certaine stabilité et sécurité, éléments-clés pour se sentir chez soi, il est clair, d'après ces exemples, que cet élément structurel ne peut fournir tous les éléments propres à la parenté (*kinship*) et aux pratiques de *homemaking*.

Ce que les exemples ci-dessus montrent clairement c'est que les relations qui ne sont pas biologiques et légales peuvent être tout aussi, voire davantage, importantes dans les processus de *homemaking*. Les enfants et les jeunes peuvent préférer la proximité de “parents volontaires”, devenus des points d'ancrage sociaux, plutôt que la proximité de leurs parents biologiques ou légaux. Les éléments structurels de la politique et du cadre légal peuvent, cependant, ne pas leur laisser ce choix. Comme décrit ci-dessus, “l'intérêt supérieur de l'enfant”, du point de vue d'un adulte, peut toujours primer sur “la voix de l'enfant”. La composition de ce qui fait que l'on se sente chez-soi est multidimensionnelle, complexe et constituée de nom-

breuses relations, et un équilibre complexe peut se jouer lorsque des personnes doivent choisir différents types de proximité avec différents groupes de parents et dans différents lieux. Les jeunes sont souvent prêts à faire ces choix, aussi difficiles soient-ils, mais luttent pour qu'ils soient respectés.

Cet article permet également de mieux comprendre la manière dont les processus de *homemaking* et la création d'ancrages sociaux peuvent être similaires pour les personnes qui se sentent en insécurité ou marginalisées dans la société, indépendamment des différences liées à leurs statuts migratoires. Parler de nations d'un point de vue familial, avec des termes tels que "patrie" (*fatherlands*) et "terre-mère" (*motherlands*) (McClintock, 1997 :91), "naturalise" l'idée d'identités nationales (Anderson, 1983 :131). L'idée d'attribuer l'appartenance, au niveau national, à l'endroit où se trouve la famille d'une personne encourage les discours anti-immigrants. Restreindre la définition de la famille peut, dans le discours politique, limiter le lieu auquel on considère que des personnes peuvent appartenir. L'idée d'identité et d'appartenance nationales "naturelles" renforce les structures de pouvoir et peut cimenter les sentiments de marginalisation de ceux qui ne cadrent pas avec l'imaginaire partagé de l'appartenance. Ceux qui ne correspondent pas à cette construction imaginaire trouvent différentes façons de se créer un chez-soi et une appartenance, souvent par le biais d'un ancrage social avec des "parents volontaires". Les groupes présentés ici étaient composés de personnes qui avaient tendance à se sentir marginalisées à Bruxelles, soit en raison d'un statut migratoire précaire, soit en raison d'expériences racistes et discriminatoires. Enclins à trouver un sentiment d'appartenance et à construire un chez-soi dans des lieux qui semblaient parfois les exclure, ils étaient donc peut-être plus susceptibles de devenir des groupes de "parents volontaires". Bien que les exemples présentés ici se concentrent sur des groupes qui deviennent des "parents volontaires" par le biais d'un soutien mutuel offrant un sentiment de sécurité et d'appartenance, la "parenté volontaire" peut prendre de nombreuses formes et peut être trouvée tant dans des lieux et des groupes sans organisation formelle que dans des relations individuelles.

En examinant les cas présentés ici, nous pouvons constater que les cadres prévus, comme les politiques et les statuts migratoires, sont limités dans ce qu'ils peuvent offrir pour qu'une personne se sente chez elle. Bien qu'ils permettent un certain degré d'appartenance officielle, ils ne procurent pas un sentiment fort d'être chez soi aux participants, même pour ceux dont le statut est le plus stable. En conséquence, les participants ont trouvé un sentiment d'appartenance et de *home* de manière informelle et au moyen d'un ancrage social dans les groupes de "parents volontaires" dont ils faisaient partie. Ce phénomène nous oblige à regarder au-delà des politiques et des définitions étroites de la famille afin de comprendre les processus de *home-making* des jeunes marginalisés. Davantage de recherches sur l'agentivité

des jeunes quant à leurs pratiques de *homemaking* et la création de relations fortes transcendant ces catégories sont nécessaires pour mieux comprendre les fonctions que peuvent endosser différents types de liens de parenté dans la vie et les pratiques des jeunes.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AHMED S.,
1999 "Home and away: Narratives of migration and estrangement", *International Journal of Cultural Studies*, 2(3), pp.329-347, doi:10.1177/136787799900200303.
- ALDERSON P.,
1995 *Listening to Children: Children, ethics and social research*, Brakingside, Barnado's.
- ANDERSON B.,
2006 *Imagined communities: Reflections on the origin and spread of nationalism*, London and New York, Verso [1983].
- ANDERSON J.,
2004 "Talking Whilst Walking: A Geographical Archaeology of Knowledge", *Area*, 36, pp.254-261, doi:10.1111/j.0004-0894.2004.00222.x.
- ARMBRUSTER H.,
2002 "Homes in crisis: Syrian orthodox Christians in Turkey and Germany", in AL-ALI N., KOSER K. (Eds.), *New approaches to migration? Transnational communities and the transformation of home*, London, Routledge, pp.17-33.
- ARNETT J.,
2000 "Emerging Adulthood: A Theory of Development from the Late Teens Through the Twenties", *American Psychologist*, 55(5), pp.469-480, doi:10.1037/0003-066X.55.5.469.
- BBC,
2016 *Brussels explosions: What we know about airport and metro attacks*, 2016, April 9, Retrieved from <https://www.bbc.com/news/world-europe-35869985>.
- BECERRA M. V. Q.,
2014 "Performing belonging in public space: Mexican migrants in New York City", *Politics and Society*, 42(3), pp.331-357.
- BLUNT A., DOWLING R.,
2006 *Home*, London/New York, Routledge.
- BRAITHWAITE D. O. *et al.*,
2010 "Constructing Family: A Typology of Voluntary Kin", *Journal of Social and Personal Relationships*, vol.27, no.3, pp.388-407, doi:10.1177/0265407510361615.
- CHARMAZ K., MITCHELL R.,
2001 "Grounded theory in ethnography", in ATKINSON P., COFFEY A., DELAMONT S., LOFLAND J., LOFLAND L. (Eds.), *Handbook of Ethnography*, London, Sage Publications Ltd, pp.160-174.
- CHRISTENSEN P., JAMES A. (eds),
2000 *Research with Children: Perspectives and Practices*, London, Falmer Press.

- CIERAAD I.,
 2010 "Homes from home: Memories and projections", *Home cultures*, 7(1), pp.85-102.
- DOUGLAS M.,
 1991 "The idea of a home: A kind of space", *Social research*, 58(1), pp.287-307.
- EBAUGH H.R., CURRY M.,
 2000 "Fictive Kin as Social Capital in New Immigrant Communities", *Sociological Perspectives*, vol.43, no.2, pp.189-209., doi:10.2307/1389793.
- ENSOR, M. O., GOZDZIAK E.,
 2010 "Children and Migration", in ENSOR M. O., GOZDZIAK E. (Eds.), *Children and migration: At the crossroads of resiliency and vulnerability*, London, Palgrave Macmillan, pp.1-14.
- GONZALES R.,
 2011 "Learning to be Illegal: Undocumented Youth and Shifting Legal Contexts in the Transition to Adulthood", *American Sociological Review*, 76(4), pp.602-619, <https://doi.org/10.1177/0003122411411901>.
- GRZYMALA-KAZLOWSKA A.,
 2016 "Social Anchoring: Immigrant Identity, Security and Integration Reconnected", *Sociology*, 50(6), pp.1123-1139, doi:10.1177/0038038515594091.
 2018 "From connecting to social anchoring: adaptation and 'settlement' of Polish migrants in the UK", *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 44(2), pp.252-269, doi:10.1080/1369183X.2017.1341713.
- HUTCHINS T.,
 2013 " 'They Told Us in a Curry Shop': Child – Adult Relation in the Context of Family Migration Decision-Making", in TYRRELL N., WHITE A., LAOIRE C. N., CARPENA-MÉNDEZ F. (eds.), *Transnational Migration and Childhood*, New York, Routledge, pp.61-79.
- JAMES A.,
 2007 "Giving Voice to Children's Voices: Practices and problems, pitfalls and potentials", *American Anthropologist*, 109(2), pp.261-272, doi: 1525/AA.2007.109.2.261.
 2011 "To Be (Come) or Not to Be (Come): Understanding Children's Citizenship", *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 633, pp.167-179, doi: 10.1177/0002716210383642.
- JAMES A., JAMES A. L.,
 2012 "Introduction", in JAMES A., JAMES A. L., *Key Concepts in Childhood Studies*, London, Sage Publications, pp.x-xiii.
- LANDOLT P., DA WW.,
 2005 "The spatially ruptured practices of migrant families: A comparison of immigrants from El Salvador and the People's Republic of China", *Current Sociology*, vol.53, 4, pp.625-653.
- MALLET S.,
 2004 "Understanding Home: A critical review of the literature", *The Sociological Review*, vol.52, 1, pp.62-89.
- MASSEY D.,
 1994 *Space, place and gender*, Cambridge/Malden, Polity Press.
 2005 *For space*, London, Sage Publications Ltd.

- MAY V.,
2013 *Connecting self to society: Belonging in a changing world*, Basingstoke, Palgrave Macmillan.
- MAZZUCATO V., SCHANS D.,
2011 "Transnational Families and the Well-Being of Children: Conceptual and Methodological Challenges", *Journal of Marriage and Family*, 73(4), pp.704-712, doi:10.1111/j.1741-3737.2011.00840.x.
- MCCLINTOCK A.,
1997 "No Longer in a Future Heaven': Gender, Race and Nationalism", in MCCLINTOCK A., MUFTI A., SHOHAT E. (eds.), *Dangerous Liaisons Gender, Nation, and Postcolonial Perspective*, Minneapolis, University of Minnesota Press, pp.89-112.
- MERLA L.,
2014 "A macro perspective on transnational families and care circulation: situating capacity, obligation, and family commitments", in BALDASSAR L., MERLA L., *Transnational Families, Migration and the Circulation of Care: understanding mobility and absence in family life*, Routledge, New York/Abingdon p.115-129.
- MOORE J.,
2000 "Placing home in context", *Journal of environmental psychology*, vol.20, 3, pp.207-217.
- NELSON M.,
2013 "Fictive Kin, Families We Choose, and Voluntary Kin: What Does the Discourse Tell Us?", *Journal of Family Theory & Review*, 5(4), pp.259-281.
- RODET M., RAZY E.,
2016 "Child Migration in Africa: Key Issues and New Perspectives", in RAZY E., RODET M., *Children on the Move in Africa. Past & Present Experiences of Migration*, Oxford, James Currey, pp.1-29.
- SABRA S.,
2008 "Re-imagining home and belonging: Feminism, nostalgia, and critical memory", *Resources for feminist research*, 33(1/2), pp.79-102.
- SAROLEA S., MERLA L.,
2018 "Migrantes ou sédentaires : des familles ontologiquement différentes ?", in FILLOD CHABAUD A., ODASSO L. (eds.), *La famille et la nation. Pour une sociologie juridique des migrations et des circulations familiales*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, pp.14-33.
- SHAH A.,
2017 "Ethnography? Participant observation, a potentially revolutionary praxis", *HUA: Journal of Ethnographic Theory*, 7(1), pp.45-59, doi:10.14318/hua7.1.008.
- SIGONA N., HUGHES V.,
2012 *No way out, no way in: Irregular migrant children and families in the UK*, Oxford, University of Oxford.
- SOMERVILLE P.,
1989 "Home Sweet Home: A critical Comment on Saunders and Williams", *Housing Studies*, 4 (2), pp.113-118.

SPYROU S.,

- 2011 "The Limits of Children's Voices: From Authenticity to Critical, Reflexive Representation. Childhood", *A Journal of Global Child Research*, 18(2), pp.151-165.

STREIFF-FENART J.,

- 1999 "Construction d'un réseau de parenté transnational : une étude de cas d'immigrés tunisiens dans le Sud de la France", *Revue européenne des migrations internationales*, vol.15(3), pp.45-61.

SUÁREZ-OROZCO C.,

- 2015 "Introduction to the Special Issue on Emerging Adulthood", *Journal of Adolescent Research*, 30(5), pp.535-537, doi:10.1177/0743558415593691.

TIERNEY W., VENEGAS K.,

- 2006 "Fictive Kin and Social Capital", *American Behavioral Scientist*, 49/12, pp.1687-1702, doi:10.1177/0002764206289145.

TUAN Y.-F.,

- 1977 *Space and Place: The perspective of experience*, Minnesota, University of Minnesota Press.

UN,

- 1990 *The United Nations convention on the rights of the child*, <http://www.ohchr.org/en/professionalinterest/pages/crc.aspx>.

WOODMAN D., LECCARDI C.,

- 2015 "Time and Space in Youth Studies", in WYN J., CAHILL H. (eds.), *Handbook of Children and Youth Studies*, Singapore, Springer, pp.705-722, doi:10.1007/978-981-4451-15-4_34.

Résumé structuré :

Présentation : Alors que la parenté et la création d'un chez soi sont des sujets d'étude clés dans les sciences sociales, le point de vue et les choix des jeunes dans ce domaine, et en particulier des jeunes migrants, sont souvent négligés. Cet article explore comment de jeunes migrants (âgés de 18 à 25 ans) mettent en œuvre leur agentivité pour créer des liens de parenté et des espaces d'appartenance à Bruxelles. Il examine les éléments structurels et sociétaux qui influencent les choix que font les jeunes migrants par rapport à leurs attachements et où et comment ils s'ancrent. La définition de la famille par la politique migratoire est étroite et n'englobe pas toutes les relations significatives sur lesquelles les gens fondent leurs choix de vie et la construction d'un chez soi. L'impact des attentes sociétales et des définitions culturelles de la parenté et du chez soi étant tout aussi important que celui de la politique, les données présentées ici proviennent de participants qui présentent une variété de statuts migratoires et d'origines nationales et ethniques. Cela permet de mettre en lumière ce que les jeunes de ce groupe d'âge, qui se sentent souvent comme des étrangers en raison de leur perception de soi et de leur position socialement assignée, ont en commun en termes de liens sociaux, de groupes familiaux volontaires et de sentiment d'appartenance.

Méthode : Les données sont tirées d'un travail de terrain pour une thèse de doctorat sur les pratiques de création d'un chez soi de jeunes migrants de la première génération et de la génération 1,5, avec divers statuts migratoires en Belgique. Il a été collecté *via* des approches anthropologiques et sociologiques comprenant différents types d'entretiens ethnographiques (y compris des entretiens semi-structurés et des entretiens situationnels dirigés par les participants) et de l'observation participante. Des entretiens ont été menés

avec 26 participants représentant 20 nationalités différentes, et l'observation a été menée auprès de plusieurs organisations et lors de nombreux événements. Il m'a fallu beaucoup de temps pour gagner un accès et la confiance des jeunes avec qui j'ai travaillé. Pour cette raison, j'ai utilisé l'échantillonnage non probabiliste et raisonné. Afin d'éviter tout type de nationalisme méthodologique, je n'ai pas travaillé avec un groupe ethnique ou national spécifique. Les entretiens ont été menés en français ou en anglais et transcrits, traduits et codés par mes soins.

Théorie : Cet article est une enquête sur la construction du “chez soi” au travers de la “parenté volontaire” et “l'ancrage social”, qui sont les trois principaux concepts et domaines d'apport théorique. J'utilise le concept de “chez soi” pour comprendre l'adaptation des migrants à de nouveaux contextes, sociétés et lieux. En m'appuyant sur les travaux scientifiques qui décrivent la construction du chez soi comme relationnelle et processuelle (Ahmed, 1999 ; Cieraad, 2010 ; Blunt/Dowling, 2006 ; Massey, 2005 ; Fog-Olwig, 1999 ; Armbruster, 2002), je définis le chez soi comme un processus évolutif de l'imagination, qui combine les relations avec la société, le monde matériel et soi-même. Le chez soi est également souvent considéré comme le cœur des relations familiales, alors que les sociologues étudient pourtant depuis longtemps les relations qui remplissent un rôle familial mais échappent aux démarcations de la famille nucléaire, biologique ou légale (Nelson, 2013). Je m'inscris dans la lignée de Braithwaite *et al.* (2010) en me concentrant sur la “parenté volontaire”. Ce terme suggère une réciprocité entre les deux parties impliquées dans la relation et souligne également que la relation n'est pas nécessairement basée sur la biologie ou le droit. Les relations de parenté volontaire font l'objet d'une attention particulière de la part des chercheurs qui s'intéressent aux personnes vivant loin de leur parenté biologique, mais la parenté volontaire des non-migrants et des migrants qui ne sont pas de nouveaux arrivants est souvent négligée. Le dernier concept clé sur lequel je m'appuie est celui des ancrages sociaux. Selon Grzymala-Kazłowska (2016 :1134), l'ancrage est le «processus consistant à trouver des références significatives et des points d'ancrage qui permettent aux migrants de retrouver leur stabilité socio-psychologique dans de nouveaux cadres de vie et d'établir leur ancrage (subjectif et objectif) dans une société d'accueil». Les parents volontaires ont joué un rôle clé dans ce processus pour les participants à mon enquête et ont contribué à la construction d'un chez soi à la fois dans le pays d'origine et dans le pays de résidence actuelle.

Résultats : Alors que la stabilité et la sécurité sont des facteurs clés du chez soi, et que ceux-ci peuvent être offerts, dans une certaine mesure, par un statut migratoire sûr, il ressort clairement des données qu'il existe de nombreux éléments de la création d'un chez soi et de la parenté que le statut migratoire ne peut pas fournir. Les expériences de vide et d'isolement peuvent être très fortes, même pour ceux qui ont la nationalité belge et ont vécu dans le pays pendant la majeure partie de leur vie. Dans le même temps, ceux qui ont migré récemment et sont dans une situation plus précaire en termes de statut migratoire, comme les sans-papiers, se sentent parfois ancrés en Belgique et souhaitent rester même sans la présence de parents biologiques. Il est également apparu clairement que les relations autres que la parenté biologique et légale peuvent être tout aussi, voire plus, importantes dans la création d'un chez soi. Les enfants et les jeunes peuvent préférer la proximité avec des parents volontaires qui sont devenus des ancrages sociaux, plutôt que la proximité avec leurs parents biologiques ou légaux. La politique et les lois migratoires peuvent cependant entraver ce choix.

Discussion : Les expériences des participants à cette étude jettent le doute sur les constructions de l'appartenance et les hypothèses concernant la composition de la famille. Ces hypothèses sont fondées sur des normes et des valeurs sociétales auxquelles les jeunes migrants peuvent ne pas adhérer. Cet article permet de mieux comprendre comment

la création d'un chez soi et d'ancrages sociaux peut être similaire pour les personnes qui se sentent précaires ou marginalisées dans la société, quels que soient leurs statuts migratoires. Il est dans l'intérêt des postures anti-immigrés d'assimiler l'appartenance, au niveau national, à l'endroit où se trouve la famille. Limiter la définition de la famille peut, dans les mesures et les discours politiques, limiter la variété de lieux auxquels les gens sont censés appartenir. L'idée d'identités et d'appartenance nationales "naturelles" renforce les structures de pouvoir et peut cimenter des sentiments de marginalisation pour ceux qui ne correspondent pas à l'imaginaire partagé de qui est considéré comme un membre. Ceux qui ne correspondent pas à cette construction imaginaire trouvent différentes manières de créer un chez-soi et une appartenance, souvent à travers un ancrage social avec des parents volontaires.

“Doing family” on a global stage

German expatriates in southern Tokyo

Nora Kottmann *

The purpose of this study is to further explore the relationship between “doing family”, mobilities and space through a focus on expatriate families, a group not having received discrete attention so far. Drawing on theoretical concepts of subject-oriented family sociology and human geography as well as data from long-term fieldwork in a German community in an exclusive suburb in southern Tokyo, this paper asks: how and where do these highly mobile, elite individuals do family? What significance do specific places and spaces have for these individuals and their doing family? Are practices and/or notions of family changing, and, if so, how? How can doing family be mapped and situated? The findings reveal the emergence of key practices, including “displays” of family, that are highly structured by gender. They further show the emergence of transnational spaces that are accompanied by the production of embodied, conceptual and geographical fixities on three levels. This paper therefore argues that it is important to situate this group’s doing family in both the specific context of the German community in a global city in Japan and in the broader context of the global stage. These findings show the need for place-, space- and context-sensitive analyses even among a group of highly mobile families.

Keywords: family practices and displays, Tokyo, transnational professionals, mobilities, fixities.

I. Introduction

«The new family is here!» shouted a small, blond girl in German when my younger son and I approached the stop for the German school bus on one of our first days in Tokyo. The bus stop is located on one side of the neighbourhood’s central and spacious mixed-use plaza in front of the train station: a semi circular pool with benches, surrounded by a traffic circle and a few shops such as a hip coffee shop, a Kentucky Fried Chicken and a high-end hair salon. Arterial streets with ginkgo trees and large houses radiate off the plaza, connecting the «concentric, curved residential streets» (Oshima, 1996:147). The tranquillity and spaciousness of the plaza and the quarter stand in sharp contrast to the vast majority of Tokyo’s bustling, loud

* Nora Kottmann, Principal Researcher, German Institute for Japanese Studies, Tokyo.

and chaotic train station surroundings with their shopping streets, eateries and game arcades with blinking neon-signs. The neighbourhood is known as “Tokyo’s Beverly Hills” (Sorenson/Watanabe, 2019), as an area that «many well-known politicians, sports stars, celebrities, and business leaders have made their home» (Sekai property: Internet¹) and as «Japan’s best-known high-class residential town [...] and one] highly recommended to German families» (Plaza Holmes: Internet²). My son and I arrived at the bus stop and were welcomed by six German-speaking mothers with pre-school children. I was given tips on daily life practicalities and immediately received an offer, for example, of visiting a nearby supermarket together on an upcoming morning. I started to wonder: how does one join in these and other “motherly” activities when working full-time? How should I “reveal” that I am the dispatched person and that my male partner intends to stay home with the kids? How do all the other mothers (and fathers and children) “do” family in this German neighbourhood far from Germany?

Previous empirical research has pointed to a diversification of family forms and shown how individuals “do” family (Morgan, 2013; discussed below) across distance and through space. Two main research strands’ foci can be identified: one focuses on dispersed or transnational families with an emphasis on key family practices like “care” and “mothering” (Baldassar/Merla, 2014; Baldassar *et al.*, 2018; Bryceson, 2019; Bryceson/Vuorela, 2002; Kilkey/Palenga-Möllenbeck, 2016). The other focuses on multi-local families and includes research on divorced families, patchwork families or families that live apart together for employment-related or other reasons (Hilti, 2016; Holmes, 2010; Merla/Nobels, 2019; Schier, 2016). These two research strands reveal three main findings: first, they show the significance of Information and Communication Technologies (ICT) – Madianou and Miller speak of a “polymedia environment” (Madianou/Miller, 2012; Madianou, 2016) – for doing family across distance and, as recent research indicates, to convey emotions and circulate affect in this context (Baldassar *et al.*, 2016; Neves/Casimiro, 2018; Wilding, 2020). Second, they highlight inequalities and global asymmetries in access to and affordability of ICT as well as in “digital literacy” (Wilding, 2020). Finally, they show that familial ties as well as a sense of belonging and identity remain relevant despite multi-locality and mobility (Bryceson/Vuorela, 2002; Yeoh *et al.*, 2018; Murray *et al.*, 2019; Walsh, 2018).

Building on these findings, my paper sets out to further explore the relationship between “doing” family, mobilities and space (Massey, 2005) through an empirical focus on expatriate families. This group has not been addressed explicitly so far (the largest relevant body of literature focuses on

¹ <https://en.sekaiproperty.com/article/2249/living-in-denenchofu> [accessed April 10, 2021].

² <https://www.realestate-tokyo.com/area-guide/denenchofu-jiyugaoka/> [accessed April 10, 2021].

poor and labour migrants; Baldassar, 2016:24), yet it is of specific interest because of its de-territorialized features and the inherent contradictions between mobility and immobility: the families are (highly) mobile in practice, but rather immobile (or stable) on a conceptual level. Drawing on on-going, long-term fieldwork among expatriate families in a German community in an exclusive suburb in southern Tokyo, my paper addresses the following questions: how and where do these highly mobile individuals “do” family? What significance do specific places and spaces have for these individuals and their “doing” family? Are practices and/or notions of family changing, and, if so, how? How can “doing” family be mapped and situated?

The paper is structured as follows: in section II (“setting the context”) I outline my theoretical perspective (section II.A) and review the literature on expatriate families, including a critical discussion of the term “expatriate (family)” (section II.B). I then elaborate on my methodological approach (section III). In section IV, I introduce the research field and my empirical data in three sub-sections that address mundane practices and gendered spaces (section IV.A), familial displays and (re)negotiations (section IV.B) as well as (un)changing conditions due to the COVID-19 pandemic (section IV.C). Finally, I present my findings and discuss the expatriates’ family practices as “doing family on a global stage”: I show that the expatriates constantly (re)negotiate their family practices in relation to and in distinction from their country of origin, the local German community, and the surrounding Japanese host country and, in so doing, produce conceptual, embodied and physical fixities on three levels.

II. Setting the context: mobile families and familial mobilities

A. Doing family’ in and through space

“Doing family” derives from the concept of family practices (Morgan, 1996, 2011, 2013). It is based upon the assumptions that neither are families fixed structures, «sets of positions and statuses» centred around a physical place like a common household, nor does “the” family exist (Morgan, 2013: 3, 6). Rather, it acknowledges the diversity and fluidity of families and emphasizes the need to “do” them (Morgan, 2011). Families are therefore understood as a set of practices and social activities. This approach to “family” has been further developed and extended: Janet Finch, for example, argues that «families need to be “displayed” as well as “done”» (Finch, 2007:66). Through the concept of “display” she stresses «that the meaning of one’s actions has to be both conveyed to and understood by relevant others if those actions are to be effective as constituting “family practices”» (*Ibid.*).

Against the backdrop of globalization and transnationalism and based upon the spatial turn and the (new) mobilities paradigm, new interdisciplinary approaches to “family” stress the temporal and spatial dimensions of families, while also pointing to a dependency on spatial and temporal con-

texts (Morgan, 2013:61; Murray, 2019; Massey, 2005; Elliot/Urry, 2010). A central argument of these conceptual frameworks is that families are “always in motion”, both conceptually and in practice. Families are ebbing and «flowing through space and time», as Murray *et al.* (2019:2) advance. Transformations in family relations, including, for example, the imprisonment of members, divorce, re-marriage or migration are therefore not regarded as fragmentations or breaks, but rather as «rhythm, [as] process of change, adjustment and re-routing» (*Ibid.*, 2019:2). At the same time, this research strand points to the intensifying necessity for families and individual family members to constantly (re)adjust to new and changing circumstances in the context of globalization and transnationalism. Finally, this research shows how «people’s mobilities often intersect with [...] intimate issues such as family and [at the same time, how] transnational spaces and movements shape individuals’ intimacies» (Groes/Fernandes, 2018:1; Beck/Beck-Gernsheim, 2013; Elliot/Urry, 2010:85-111; Holmes, 2010; Murray *et al.*, 2019; Walsh, 2018; Wilding, 2014). With regard to families, Wilding (2014) coins the term “floating ties” to describe the adaptation processes of families in this context; she uses the term as an allusion to «networks and connections that are flexible, adaptable and negotiable across national, cultural and social borders» and to highlight the fact that «ideas about family and family role are circulating across borders and space» (*Ibid.*:17). It is noteworthy that this research strand (parallel to corresponding research in mobilities studies; McMorran, 2015:83-84; Meier/Frank, 2016:363) stresses fluidity and flow(s) on various levels, but, at the same time, points to its interrelation with immobility: not only the necessity for moorings, such as key family sites, is emphasized, but also the anchoring of family practices by «various institutional [and] cultural [...] factors» (Wilding, 2014:168). In this context, the concept of family practices proves to be particularly insightful to capture mobile, (supposedly) de-territorialized families and their time-space dimension as Morgan (2013:74-89) outlines in *Rethinking family practices*.

B. Expatriate families

Expatriate families – transnational, highly mobile elites (Bryceson/Vuorela, 2002:8) or temporary, privileged migrants (Baldassar, 2016:24; Farrer, 2018:197) – «exemplify the [...] theorization of families as “sets of practices”» (Madianou, 2016:185) and are exposed as well as characterized by the above mentioned circumstances in a particular way. It must be noted, however, that the term “expatriate (family)”³ is often vaguely

³ Alternative terms include “ex-patriates” (REDFIELD P., 2012), “migrant professionals” (MEIER L., 2014), “transnational professionals” (COLES A., FECHTER A.-M., 2008a, 2008b), “mobile professionals” or “privileged migrants” (FECHTER A.-M., WALSH K., 2010, 2012), “global elite” (ELLIOTT A., URRY J., 2010), “highly skilled migrants”, “skilled (international) migrants”, “transnational elite”, “transnational capital class” or “developed world migrants” (MEIER L., 2014, p.4).

defined and remains highly contested: while some authors consciously avoid the term due to its connotations of a «privileged white male executive working abroad» (Meier, 2014:5), others choose to use it but highlight a diversification of notions and lived realities. In accordance with the latter, I speak of “expatriate (families)” but follow an emic approach that takes expatriates as a category of practice (Farrer, 2018:197). This decision is also based on the self-identification of my interlocutors as “expatriates” or “expats” and on the prevalent reference to them by others: they are called “expatriates” by (German) individuals and families who decided or happened to settle in Japan (mostly due to marriage to a Japanese national) or are employed under local conditions «without the whole expat-package», as some of my interlocutors would describe it. They are also labelled as “expatriates” by real estate agents and other organizations that cater to them and their families’ needs (Mais Co., 2020; *confer* InterNations, 2019).

There has been considerable research on expatriates starting with the «first boom in international management studies in the 1990s» (Farrer, 2018:197). Recent social science research since the turn of the century has taken a more critical, partly post-colonial perspective (Fechter/Walsh, 2010, 2012), increasingly focusing on the broader social context of expatriate migration and showing how factors like gender, race and economic and social privileges shape the lives, identities and experiences of expatriates (*confer* Farrer, 2010, 2018; Fechter, 2008; Nukaga, 2012; Trembath, 2018; Walsh, 2006/2007). These “critical expatriate studies” (Farrer, 2018) point to an increasing diversification of expatriate experiences and communities, elaborate on the interrelation of expatriate migration with other forms of migration, such as lifestyle- or marriage-migration (Igarashi, 2015), and discuss the relation of expatriates (and their communities) to the host country and vice versa. In this context, one research strand focuses on the global connectivity of a “placeless global or transnational class” (Trembath, 2018), another stresses the relevance of emplacement and locality for expatriate belonging, identities and practices (Meier, 2016; Farrer, 2010; Walsh, 2006, 2007, 2018); only a few works point to a «state of in-between-ness» and «multi-stranded ties» due to the fact that expatriates are «destined to return to their home country from the outset» (Nukaga, 2012:66-67).

The body of literature also includes research on relationship and family issues. This includes research on heterosexual intimacy and gender roles (Coles/Fechter, 2008b; Walsh, 2007, 2018), educational strategies for the accompanying children (Moore, 2008; Igarashi, 2015; Nukaga, 2012), husbands’ involvement in family life and relationships abroad (Yasuike, 2011), the homemaking of trailing spouses (Kurotani, 2005; Hindmann, 2008) and social networks of diplomatic families (Coles, 2008). This research highlights that expatriate experiences are clearly structured by gender, especially when dispatched with one’s partner and/or a family: expatriate families

«both assume [...] and reproduce [...] the nuclear family» (Wilding, 2014:45) and can be described as an embodiment of a nuclear heterosexual family with a male breadwinner and a female homemaker, a circumstance I describe here as “immobile on a conceptual level”.

Despite this growing body of work and despite the common understanding that a “good family life”⁴ is an inevitable precondition for a successful expatriate experience (InterNations, 2019:4, 45-50), a multi-perspective focus on (mundane) family practices of expatriates is still lacking. Moreover, expatriate families – and, more generally, elite families – are a still understudied category in the body of work on mobile family lives and/or transnational families (Fechter/Walsh, 2010:1198; Redfield, 2012:358). However, their features and their heightened exposure to conditions of globalization and transnationalism make them especially suitable for further investigating the relationship between “doing family”, mobilities and space, in particular with regard to the possible interwovenness and tension of mobility and immobility, of placelessness and rootedness as well as the emergence of transnational spaces versus the importance of locality.

III. Methods and data: the German community in southern Tokyo

There has been a long and on-going discussion in social science research on how to examine mobile families; several research projects call for and/or use innovative, “mobile” or “multi-sited” methodological approaches (Elliott, 2014; Meier/Frank, 2016:368; Schier, 2016). In contrast, this research project is based on a classic long-term and on-going ethnographic study at a nodal point of a highly mobile demographic: the German community in southern Tokyo. Overall, the methodology that I employed can best be described as «“whole-hearted” research methodology» (Walsh, 2017:512) or, inspired by Günel, Varma and Watanabe (2020), as “multi method patchwork ethnography” with a focus on daily practices as recounted in narratives and as seen in actions. I relied on a variety of qualitative methods like informal group discussions, daily encounters and conversations with members of the community, in-depth, semi-structured interviews with peers and external “experts” like real estate agents, participant observations (overt and covert) at a variety of private and formal (school) events and joint mobilities like commuting and travelling. Furthermore, the data includes autoethnographic accounts (see below). In order to contextualize my findings, I also used statistical data provided by the local district administration office (based on statistics of the Ministry of Internal Affairs and Communication; *Jūmin kihon daichō genkyō hōkokusho*) as well as the global survey *Expats Insider* (InterNations, 2019). In terms of analysis, I followed an inductive, theory-generating approach: based on my interest in spatial and mobile di-

⁴ This is assessed through the four categories of “availability/cost of childcare and education”, “quality of education”, “family well-being” and “childcare and education options”.

mensions of “family” (see section II), I employed several basic and partly intertwined steps of initial, focused and theoretical coding (Meagher, 2020) to elicit relevant codes and key themes inherent in my data. While Morgan (2009, 2013), Finch (2007) and, for example, Walsh (2006) discuss various concrete family practices and displays, I intentionally approached my data as openly as possible, but based on my theoretical perspective and inspired by previous work. Key practices, as discussed in sections IV and V, include a variety of mundane practices (of belonging), (performative) familial displays, homemaking and maintaining as well as travel and visits.

This research is part of a larger research project on lifestyles abroad and originated in some initial puzzles my family and I encountered upon moving to southern Tokyo in September 2018. After I made the conscious decision to systematize my experiences and write about them, I started to talk openly about my academic interest in the community and expatriate life. However, the boundaries between academic interest and private life were and are blurring. This is not unusual for research on expatriates and expatriate communities; quite a few researchers have been personally involved in different forms of privileged migration (Coles, 2008:127-128; Coles/Fechter, 2008a:4). While the respective research is clearly influenced by personal experiences or an “inside” perspective, none of them are classic autoethnographies in the sense of «highly personalized accounts that draw upon the experience of the author/researcher for the purpose of extending sociological understanding» (Sparkes in Wall, 2008:39). The same is true of my research: I am conducting this research not only as a researcher, but also as a kind of expatriate and acquaintance or friend to some interlocutors myself. While living in the neighbourhood clearly gives me an “insider” status, this status is contested by various factors like, for example, our family’s “reversed” gender roles and our economic background. This specific position is inextricably linked with my experiences, perceptions and perspectives, my access to certain field sites and my exclusion from others. Furthermore, being a kind of expatriate and living in the neighbourhood clearly changed my own experiences, embodied performances and familial practices (Walsh, 2007:512). This specific but changing position in a rather small field raises various ethical questions (Ellis et al., 2011:6, 7), particularly with regard to the production and usage of “data” (especially in the context of (un)consciously covert participation) and protection of the interlocutors’ privacy and safety. In awareness of these problems, I applied different strategies like talking as openly as possible/necessary about my research (interests) and altering as many identifying circumstances as possible. This sometimes also included avoiding direct quotations, modifying specific situations or amalgamating narrations.

With regard to my methodological approach, two more points are noteworthy: the COVID-19 pandemic and the implications of focusing on the

German “community” in southern Tokyo. First, it is certainly no exaggeration to state that the COVID-19 pandemic has had a major impact on every researcher and every research project (Kidd, 2020). In my case, data collection could not be carried out as planned: the closure of the German school from March 2020 on, the first state of emergency⁵ and subsequent policies like calls for physical distancing and staying at home all impacted planned and intended participant observations, group discussions and interviews. This led to delays in my fieldwork as well as methodological adaptations. Second, and irrespective of the pandemic, focusing on the German community in southern Tokyo implies a conscious neglect of other groups of Germans in the greater Tokyo area. That includes German-Japanese families, some of whom have lived in Japan for a longer period or permanently, German or mixed families living around the German school, long-term residents with local employment contracts as well as individuals and families living in the «cosmopolitan canopies» (Farrer, 2018:199) known as «popular expat areas» (Mais Co., 2020:17) in central areas like Roppongi, Hirō or Azabu. Since the family practices and living circumstances of these groups most likely differ significantly, the scope of this research is clearly limited. It nonetheless gives insights into the practices of one highly mobile demographic in a specific transnational setting.

IV. Doing family on a global stage: empirical findings

The German community in southern Tokyo is a classic rotational community with most families staying between two to five years. For some families it is the first and probably their only post abroad; others have a long history of postings abroad and have moved, for example, from India, Australia or Oman to Japan. The community is widely perceived as a “German community” by outsiders and portrayed as such in insiders’ narratives. Nevertheless, it is a rather heterogeneous community whose members are integrated into different German or (trans)national networks. It is also noteworthy that some are transnational families where wife and husband (and sometimes the children) have different, non-German nationalities. While the so-called German community in this neighbourhood is well-established, it is not a diasporic community (Brubaker, 2005) with specialized organizations and businesses for everyday needs as is the case, for example, of the Japanese community in Düsseldorf, Germany (Kottmann, 2020). Yet, there are a few exceptions and the two supermarkets in walking distance provide up-scale European goods. The community is situated in an affluent and residential neighbourhood that was planned as the first garden city of Japan by the famous developer Shibusawa Eiichi (1840-1931) during the Taishō-

⁵ Then Prime Minister Abe Shinzō declared the first state of emergency for seven prefectures on April 7, 2020; this was expanded to the entire nation on April 16. A successive lifting of the state of emergency started on May 14 and ended on May 25.

period (1912-1926) (Oshima, 1996). While he initially targeted the middle class, the neighbourhood «was slowly transformed into a suburb exclusively for the wealthy» from the 1930s onwards (Oshima, 1996:149). Although the origins of the German community are difficult to trace, the area, as a real estate agent specialized in expatriate families told me, «was already popular among German families when I started to work there 37 years ago». According to him, that popularity significantly increased after the German school moved from central Tokyo to the northern outskirts of Yokohama in 1991. This placed southern Tokyo exactly between the school and the city centre where many expatriates work. Furthermore, a school bus – with several stops in the neighbourhood – provides ideal access to the school. These reasons have certainly contributed to the area’s popularity among Germans, along with the growth of respective real estate offers. Almost all Germans left the country because of the triple disaster in 2011, but the community has grown again in recent years, and in August 2020 there were 473 “foreign households” (in Japanese: *gaikokujin nomi no setai*) in the immediate neighbourhood (MIC, 2020)⁶. Nowadays, the German community is itself a reason for its growth, as many female interviewees told me: «I insisted on moving here. I was afraid of being lonely in such an exotic country as Japan and hoped to get to know other German mothers and families».

A. Mundane practices and gendered spaces

The wish to connect with other like-minded families in a foreign country was – alongside the availability of real estate offers and the school bus route – the most commonly cited reason why families choose to live in the neighbourhood. «It’s so easy to make first contacts. You meet other women at the bus stop, at the international kindergarten or in your compound. Contacts then multiply quickly», many women told me. Men also named this reason, although in a different way: «I thought about my wife and my kids; I want them to feel comfortable». Or, as another husband put it laughingly: «you know: happy wife, happy life!» Moving to the neighbourhood itself may therefore be described as a family practice: it is highly probable that schoolmates of the children live in the area or that women find like-minded people – often wives of the husbands’ colleagues – to socialize with (on weekends with “accompanying husbands”) and to get assistance in various realms like shopping, doctor recommendations, education or cultural activities. Women who have been living in the area for a longer time offer their help and advice to new arrivals. Women (and a few men) also constantly exchange tips and ideas through a constantly growing WhatsApp group that is also used in times of emergency. Offline, there are various distinctive but partly overlapping groups and circles as well as singular events like break-

⁶ Unfortunately, there is no differentiation by nationality and it has to be assumed that the number of households with German nationals is significantly lower (email correspondence; August 28, 2020).

fast parties or Japanese cooking and art classes that women socialize in depending on personal preferences, interests, children’s age, the husbands’ work, the family’s history, the nationality or current activities like working part-time or not. Although some of the women, most of whom have a good education and some of whom have been professionally successful themselves, work part-time (and very seldom full-time), most of them are full-time housewives, just «like many Japanese women as well». Although «enjoying one’s time abroad» was a common thread in women’s narrations, most women distanced themselves actively from «the common prejudice that we don’t do anything here, that we just play around and are busy with hair and cosmetic appointments», as one woman put it rather angrily. This topic, however, also leads to inter-familial misunderstandings:

Wife: I always worked full-time in Germany, and I was afraid to stop.
But it was no problem, it’s not boring at all. I’m really busy here...

Husband: ... bleep, bleep, bleep... All that has to be deleted [from the audio file] (laughingly)

Son: ... laughing ... They always fight about that.

With respect to the responsibility for caring for the children and the husband, as well as to the “homemaking” (Baxter/Brickel, 2014) – in most cases together with one of the Philippine housekeepers who are recommended and passed on by the families over the years – another woman, told me: «The best moment of the week is Monday morning when I finally sit down on our terrace with a cup of coffee. Weekends are so terribly busy, exhausting with the children and the husband around. That’s when we really work». The subsequent emergence of gendered spheres, mobilities and temporalities is clearly noticed by many: «it’s sometimes hard to keep the other person in the loop ...», «life-worlds are so different» and «sometimes I have the feeling I’m in Germany [due to the German community] while my husband’s in Japan [due to working with Japanese colleagues] and in the world [due to frequent travel]».

B. Displaying family and (re)negotiating family practices

(Mundane) family practices varied significantly between the families and ranged from phone calls, a regular exchange of messages, baking German bread or joint meals on certain days of the week to travelling together, often to locations that are well known and regularly frequented by members of the German or the transnational community. Although there were gender segregated activities on weekends and holidays as well – sailing with colleagues in the case of men or travelling to a resort with the children in the case of women – most families reported on joint activities and openly shared pictures depicting the children, the couple or beautiful landscapes. Such and similar “displays” (Finch, 2007) seemed to be essential for the families

themselves but also for maintaining bonds with the grandparents and friends abroad as well as positioning oneself and one's family in the community. The wish and need to position oneself in the constantly changing community was also expressed by children, as one boy (11) explained:

Usually my family does not do the same things during holidays as the other families here; more like things we did back in Germany. But finally, we went to the same place as all my friends. Look [he shows pictures of a resort hotel on his smartphone]!

“Displaying family” also took place through belongings and fixed resources, like accessories, cars or houses (Walsh, 2006). Which family moved into which house and drove what kind of car were certainly not unimportant in an area that is famous for generous estates and expensive, imported cars – among the expat community as well as the Japanese neighbours. One man stated: «We love our house, but actually, my wife was ashamed of it for quite a while. Other families have far more prestigious houses ... so it took some time until she started inviting other families over». Overall, not only “homemaking” but also “home-maintaining” can be identified as a key family practice: almost all families owned and maintained a fully furnished apartment or house that was overseen by a paid housekeeper (for insurance reasons) in Germany or, though rarely, in a third country. Others, who didn't already own a second home, intended to do so. Having a place in Germany was associated with (mental) security, linked with having “roots”, imagined as a future anchoring point or referred to as a second or holiday “home” (sometimes as “the real home”). It not only provided wives and children the possibility of avoiding humid Japanese summers, but also of spending up to two months in Germany to (re)connect with family and friends; husbands usually only joined them for short summer vacations.

The need to adapt and (re)negotiate family practices is already inherent in the statements above. This was, however, also explicitly formulated. When asked «what has changed the most for you and your family in moving abroad?», the majority answered: «we have got much closer», «we are a better team» or «we have all grown individually». Interestingly, this increase in emotional closeness was often contrasted with a decrease in actual time spent together: in most cases, the families reported an increase in working hours «due to the Japanese working culture» and husbands were mostly absent during the week (Walsh, 2018). Familial (dis)connections were also described with regard to kin abroad. Depending on the relationship, some interlocutors referred to a state of “ubiquitous connectivity” (Baldassar *et al.*, 2016). Others, however, discussed several problems despite unlimited access to the latest ICT, mostly concerning the time difference: «my daughter [18 years] studies in Germany. We stay in close contact. But it's difficult. I might be sleeping when she really needs me ...». A boy (12), in turn, told me: «we gave my grandmother an iPad to keep in touch. But I often

have to talk to her nostrils; she just doesn't understand how to use it (laughs)».

C. (Un)changing conditions and future perspectives

The on-going COVID-19 pandemic that has disrupted human lives in myriad ways across the globe has had a fundamental impact on the above-mentioned family practices, too. The German school closing, husbands working from home and severe travel restrictions made it impossible to do family as they used to. Forced renegotiations of family practices “at home” in Japan led to ambivalent reactions: many families enjoyed the opportunity to spend more time together and reported on significant changes and new arrangements in the domestic division of labour. However, being together full time and unmet expectations also led to frictions, as one woman reported:

I thought that he'd get more engaged in our family life and help me with the home schooling. But he's sitting in his room all day, taking phone calls. I really feel exhausted with the two small kids around me all the time.

Marital problems or difficulties with children that were often overplayed or hidden before the pandemic became accentuated and more obvious. Similar ambivalences and frictions may be seen with regard to the community and the host-country: many families heavily relied on the community during the pandemic, kept on meeting with select families and let their children continue playing in the nearby parks with their peers. Others, however, refrained from leaving the house at all. These different ways of handling the situation and an overall insecurity led to obvious frictions (that had pre-COVID origins) within the community and, especially, between certain families. Ambiguities were also formulated with regard to the host-country: being in Japan during the pandemic was primarily seen positively due to high hygiene standards, a feeling of safety and a lax state of emergency: «Overall, we are still able to leave the house», «the kids can play outside [and] I can go for a walk when my husband starts driving me crazy». However, children playing outside led to frictions with Japanese neighbours who collectively expressed their concerns at a local police station, a common way of handling such situations in Japan. A policeman then approached one of the few fathers who speaks Japanese and «kindly asked to stop the children from cycling in the park and other wild activities», as the father communicated to the respective parents via WhatsApp. Such frictions, perceived resentment towards foreigners and the re-entry ban to Japan for all foreigners regardless of their visa status were severely criticized, as one man summarized: «Japan's shown its ugly face». Even though connections with kin in Germany could be maintained via ICT, key family practices like frequent travel and mutual long-term visits became impossible, depriving the

group of some of their central attributes and privileges. Minor, but nevertheless noteworthy problems arose due to postal service interruption over several months and the impossibility of receiving packages from grandparents with schoolbooks, satchels, stationery or food.

The COVID-19 pandemic also led to future anxieties and changes of plans: some families had to move back to Germany earlier than expected, others had to stay in Japan instead of moving to a third country as previously planned. Generally speaking, the decision to (not) move as well as the decision for the next destination was usually based on spousal or, depending on the age of the child(ren), interfamilial discussions and considerations like the age of the (grand)parents or the child(ren)'s education. Nevertheless, regardless of the pandemic, «ultimately, it's always work that decides», as many men summed up the situation. Sudden global relocations, the termination of contracts, or returns to Germany due to job offers were already standard before the pandemic and sometimes led to temporary transnational, multi-local living arrangements for families. Not only did the pandemic thwart many plans, it also increased the harsh competition for prestigious and well-paid jobs on a global level. «The air is getting thinner and thinner, now more than ever, of course», as one man explained. A woman, in turn, admitted during a small farewell party:

Obviously, nobody talks about it, but companies have to lower costs and employees are asked to “voluntarily” give up a part of their wages. We are all privileged, but still, all families are affected in one way or another.

Privileges and the process of «learning to be an expatriate» (Farrer, 2018:197) might be the main reasons many families tried to extend their stay in Tokyo or applied for a position in another country instead of returning to the home country as originally planned: «The hardest part [of being an expatriate] is returning home; for the whole family», as one woman explained, referring to the “stickiness” of the expatriate lifestyle.

V. Discussion: Producing fixities in a highly mobile family life

In this paper, I have focused on the family practices of highly mobile, privileged families in a transnational but nevertheless local setting in order to contribute a new perspective to the literature on the interrelation of doing family, mobility and space. I addressed the following questions: how and where do these highly mobile individuals “do” family? What significance do specific (non-)places and spaces have for these individuals and their “doing” family? Are practices and/or notions of family changing and if so, how? How can “doing” family be mapped and situated?

It's become obvious that approaches to doing family as well as the ensuing practices are diverse and dependent on various factors such as the family's history of living abroad, the family structure and personal interests.

Nevertheless, two key practices became evident: “making and maintaining two houses/homes” and “travel and visits”. These practices connecting the families’ lives in Japan with their lives in Germany clearly differentiate expatriate families from other, less privileged transnational families (although variations can be seen there as well); mobilities – in the sense of “elite mobilities” (Birchneil/Caletrío, 2014) – are a precondition and privilege at the same time. As has been shown above, not only doing but also “displaying family” turned out to be essential in the context of this research. In the case of the German expatriate families, this display addresses at least three groups – namely, the host country, the community and friends and kin in the country of origin – albeit in different ways and with varying intensity. Because of these factors it seems more adequate to speak of “displays” or “layers of displays”. These displays not only have the purpose of conveying and confirming familial practices (Finch, 2007:73; see section II), rather, I argue, they also have a performative character (both face-to-face and virtual/hybrid) for their various audiences. Dependent on the audience and the “stage”, families seek to display (and do – through concrete practices) the “happy”, the “caring”, the “successful”, “the perfect”, the “global” or the “German” family; this obviously includes an “over-performance” to conceal friction, or even fissures, in the perfect picture – as has been highlighted by the pandemic.

The family practices and displays are highly structured by gender and lead to the emergence of gendered spaces with distinctive gendered mobilities and temporalities, as has been shown above. The heterosexual nuclear family is not only performed or reproduced, as Wilding (2014:45) argued earlier, but also naturalized in and through the community and narrated in relation to and in distinction from Germany and the host country: A woman who had been living abroad for many years with her family reported: «I didn’t work for years, it’s just normal for this expat lifestyle. But I wonder how it will be when we go back to Germany [next month]. All my female friends there work...» This “naturalization” of the male breadwinner-female homemaker is also shown in the following example: in a scene in a theatre play during the enrolment ceremony for primary school pupils at the German school, two small blond princesses were asked about their future dreams: «We want to find a prince!» They were then convinced to go to school (the main topic of the play) by one of the main characters in order to be able to read a cookbook and serve their future princes their favourite food. Surprised and deeply shocked by this narration, I asked another mother who had already been living in Tokyo for five years about her opinion. She replied: «Well, you know. It’s the German community ... that’s how it is here. And it’s the same in Japan». The son (9) of a female lead migrant, in turn, said: «It’s just an old story, a fairy tale». And indeed, some changes were visible, although they were still small. For instance, the number of

families with female lead expatriates in the specific community has risen from one to four in two years⁷. These families, however, seem to encounter specific problems, like the reluctance of the husbands to socialize in motherly activities (and vice versa), self-doubts of some men, (perceived) prejudices or institutional hurdles like the impossibility of applying for a Japanese credit card as an accompanying man (only women can choose the option “housewife”). In addition, some men continued to work in their German jobs, with significant implications for the family as a teenager (16) told me: «with the time difference, mum works days and dad works nights». This and further examples indicate that “deviations” from the classical (or simply reversed) division of labour are difficult to realize and come with high costs; a topic that will have to be investigated in further detail.

In sum, in the process of expatriates (and other mobile, elite individuals) doing family, transnational spaces – spaces in-between home and host country – are emerging and being created. However, as spaces always «constitute the sphere of the possibility of the existence of *multiplicity*» (emphasis in original; Hubbard, 2018:1297), these spaces comprise ambivalences and ambiguities: they are, among others, spaces of togetherness and distinction, of belonging and longing as well as of mobilities and fixities. Mobilities and fixities are, however, not opposites, as this study confirms. Rather, they «collapse on one another and become inseparable», as McMoran (2015:97), elaborates on. Inextricably interwoven with various mobilities, the expatriate families produce embodied, conceptual and geographical fixities and (re)negotiate their family practices in relation to and in distinction from their country of origin, the local German community, and the surrounding Japanese host country. Therefore, this paper argues, it is important to contextualize and situate the doing family of these individuals both in the specific context of the German community in a global city in Japan and the broader context of the global stage with its stickiness. These findings show the need for place-, space- and context-sensitive analyses even among a group of highly mobile families.

⁷ As to my knowledge and excluding double earner couples.

REFERENCES

- BALDASSAR L.,
 2016 “Mobilities and Communication Technologies: Transforming Care in Family Life”, in KILKEY M., PALENGA MÖLLENBECK E. Eds, *Family Life in an Age of Migration and Mobility. Global Perspectives through the Life Course*, London, Palgrave Macmillan, pp.19-42.
- BALDASSAR L., KILKEY M., MERLA L., WILDING R.,
 2018 “Transnational families in the era of global mobility”, in TRIANDAFYLIDOU A. Ed., *Handbook of migration and globalization*, London, Routledge, pp.431-443.
- BALDASSAR L., MERLA L. Eds,
 2014 *Transnational families, migration and the circulation of care: Understanding mobility and absence in family life*, London, Routledge.
- BALDASSAR L., NEDELCO M., MERLA L., WILDING R.,
 2016 “ICT-based co-presence in transnational families and communities: challenging the premise of face-to-face proximity in sustaining relationships”, *Global Networks*, n°16, (2), pp.133-144.
- BAXTER R., BRICKELL K.,
 2014 “For Home UnMaking”, *Home Cultures*, n°11, (2), pp.133-143.
- BECK U., BECK-GERNSHEIM E.,
 2013 *Distant love*, Polity Press, Cambridge.
- BIRCHNELL T., CALTERIO J.,
 2014 “Introduction. The Movement of the few”, in BIRCHNELL T., CALTERIO J. Eds, *Elite Mobilities*, London, Routledge, pp.1-20.
- BRUBAKER R.,
 2005 “The ‘Diaspora’ Diaspora”, *Ethnic and Racial Studies*, n°28, (1), pp.1-19.
- BRYCESON D. F.,
 2019 “Transnational families negotiating migration and care life cycles across nation-state borders”, *Journal of Ethnic and Migration Studies*, n°45, (16), pp.3042-3064.
- BRYCESON D., VUORELA U.,
 2002 “Transnational families in the 21st century”, in BRYCESON D., VUORELA U. Eds, *The transnational family. New European frontiers and global networks*, London, Bloomsbury, pp.3-30.
- COLES A.,
 2008 “Making multiple migrations: The life of British diplomatic families overseas”, in COLES A., FECHTER A.-M. Eds, *Gender and family among transnational professionals*, London, Routledge, pp.125-148.
- COLES A., FECHTER A.-M.,
 2008a “Introduction”, in COLES A., FECHTER A.-M. Eds, *Gender and family among transnational professionals*, London, Routledge, pp.1-20.
- COLES A., FECHTER A.-M. Eds,
 2008b *Gender and family among transnational professionals*, London, Routledge.
- ELLIOT A.,
 2014 “Elsewhere. Tracking the mobile lives of globals”, in BIRCHNELL T., CALTERIO J. Eds, *Elite Mobilities*, London, Routledge, pp.21-39.
- ELLIOT A., URRY J.,
 2010 *Mobile Lives*, London, Routledge.

- ELLIS C., ADAMS T. E., BOCHNER A. P.,
 2011 "Autoethnography: An overview [40 paragraphs]", *Forum Qualitative Sozialforschung/Forum: Qualitative Social Research*, n°12, (1), article 10.
- FARRER J.,
 2010 "'New Shanghailanders' or 'new Shanghainese': Western expatriates' narratives of emplacement in Shanghai", *Journal of Ethnic and Migration Studies*, n°36, (8), pp.1211-1228.
 2018 "Critical expatriate studies. Changing expatriate communities in Asia and the blurring boundaries of expatriate identity", in LIU-FARRER G., YEOH B. Eds, *Routledge handbook of Asian migrations*, London, Routledge, pp.196-209.
- FECHTER A.-M., WALSH K.,
 2010 "Examining 'Expatriate' Continuities: Postcolonial Approaches to Mobile Professionals", *Journal of Ethnic and Migration Studies*, n°36, (8), pp.1197-1210.
- FECHTER A.-M., WALSH K. Eds,
 2012 *The new expatriates. Postcolonial approaches to mobile professionals*, London, Routledge.
- FINCH J.,
 2007 "Displaying families", *Sociology*, n°41, (1), pp.65-81.
- GROES C., FERNANDES N. T.,
 2018 "Introduction. Intimate mobilities and mobile intimities", in GROES C., FERNANDES N. T. Eds, *Intimate mobilities: Sexual economies, marriage and migration in a disparate world*, New York, Berghahn, pp.1-27.
- GÜNEL G., VARMA S., WATANABE C.,
 2020 "A manifesto for patchwork ethnography", *Member Voices, Fieldsights*, June 9, published online, <https://culanth.org/fieldsights/a-manifesto-for-patch-work-ethnography>.
- HOLMES M.,
 2010 "Intimacy, Distance Relationships and Emotional Care", *Recherches sociologiques et anthropologiques*, n°41, (1), pp.105-123.
- HUBBARD P.,
 2018 "Geography and sexuality: Why space (still) matters", *Sexualities*, n°2, (18), pp.1295-1299.
- IGARASHI H.,
 2015 "Privileged Japanese transnational families in Hawaii as lifestyle migrants", *Global networks. A journal of transnational affairs*, n°15, (1), pp.99-117.
- INTERNATIONS,
 2019 *Expat Insider 2019. The world through expat eyes*, published online, <https://www.internations.org/expat-insider/>.
- KIDD N.,
 2020 "Special issue. Sociologists and sociology during COVID-19", *ASA footnotes*, n°48, (3), p.1.
- KILKEY M., PALENGA-MÖLLENBECK E. Eds,
 2016 *Family life in an age of migration and mobility. Global perspectives through the life course*, London, Palgrave Macmillan.
- KOTTMANN N.,
 2020 "Japanese women on the move: Working in and (not) belonging to Düsseldorf's Japanese (food) community", in MATTA R., DE SUREMAIN C.-É.,

- CRENN C. Eds, *Food identities at home and on the move: Explorations at the intersection of food, belonging and dwelling*, London, Routledge, pp.293-318.
- KUROTANI S.,
 2005 *Home away from home: Japanese corporate wives in the United States*, Durham, Duke University Press.
- MADIANOU M., MILLER D.,
 2012 *Migration and the new media: Transnational families and polymedia*, London, Routledge.
- MAIS Co. Ed.,
 2020 *The expats guide to Japan*, Tokyo, Mais Co, Ltd.
- MASSEY D.,
 2005 *For space*, London, Sage.
- MCMORRAN C.,
 2015 “Mobilities amid the production of fixities: Labor in a Japanese inn, *Mobilities*, n°10, (1), pp.83-99.
- MEAGHER C.,
 2020 “How to make sense of data: Coding and theorizing”, in KOTTMANN N., REIHER C. Eds, *Studying Japan: Handbook of research designs, fieldwork and methods*, Baden-Baden, Nomos, pp.323-334.
- MEIER L.,
 2014 “Introduction. Local lives, work and social identities of migrant professionals in the city”, in MEIER L. Ed., *Migrant professionals in the city. Local encounters, identities and inequalities*, London, Routledge, pp.1-17.
 2016 “Dwelling in different localities: Identity performances of a white transnational professional elite in the City of London and the Central Business District of Singapore”, *Cultural Studies*, n°30, (3), pp.483-505.
- MEIER L., FRANK S.,
 2016 “Dwelling in mobile times: places, practices and contestations”, *Cultural Studies*, n°30, (3), pp.362-375.
- MERLA L., NOBELS B.,
 2019 “Children negotiating their place through space in multi-local, joint physical custody arrangements”, in MURRAY L., MCDONNELL L., HINTON-SMITH T., FERREIRA N., WALSH K. Eds, *Families in motion: Ebbing and flowing through space and time*, Bingley, Emerald Publishing, pp.79-95.
- MOORE F.,
 2008 “The German school in London, UK: Fostering the next generation of national cosmopolitans”, in COLES A., FECHTER A.-M. Eds, *Gender and family among transnational professionals*, London, Routledge, pp.85-102.
- MORGAN D.,
 1996 *Family connections. An introduction to family studies*, Cambridge, Polity Press.
 2011 “Locating ‘family practices’ ”, *Sociological Research Online*, n°16, (4), pp.1-9.
 2013 *Rethinking family practices*, London, Palgrave Macmillan.
- MURRAY L., MCDONNELL L., HINTON-SMITH T., FERREIRA N., WALSH K.,
 2019 “Introduction: Family and families in motion”, in MURRAY L., MCDONNELL L., HINTON-SMITH T., FERREIRA N., WALSH K. Eds, *Families in motion: Ebbing and flowing through space and time*, Bingley, Emerald Publishing, pp.1-18.

- NEVES B. B., CASIMIRO C.,
 2018 "Connecting families? An introduction", in NEVES B. B., CASIMIRO C. Eds, *Connecting families. Information & communication technologies, generations, and the life course*, Bristol, Polity Press, pp.1-17.
- OSHIMA K. T.,
 1996 "Building the Garden City in Japan", *Journal of the Society of Architectural Historians*, n°55, (2), pp.140-151.
- REDFIELD P.,
 2012 "The unbearable lightness of expats: Double binds of humanitarian mobility", *Cultural Anthropology*, n°27, (2), pp.358-382.
- SCHIER M.,
 2016 "Everyday practices of living in multiple places and mobilities: Transnational, transregional, and intra-communal multi-local families", in KILKEY M., PALENGA MÖLLENBECK E. Eds, *Family life in an age of migration and mobility. Global perspectives through the life course*, London, Palgrave Macmillan, pp.43-69.
- SORENSEN A., WATANABE S.-I.,
 2019 "Den-en chofu: The first Japanese 'garden city' ", in SIES M., GOURNAY I., FREESTONE R. Eds, *Iconic planned communities and the challenge of change*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, pp.156-175.
- TREMBATH J.-L.,
 2018 "Expats, tourists and 'matter out of place' ", *The Familiar Strange*, May 10, published online, <https://thefamiliarstrange.com/2018/05/10/expats-tourists-matter-out-of-place/>.
- WALL S.,
 2008 "Easier said than done: Writing an Autoethnography", *International Journal of Qualitative Methods*, n°7, (1), pp.38-52.
- WALSH K.,
 2006 "British expatriate belongings: Mobile homes and transnational homing", *Home Cultures*, n°3, (2), pp.123-144.
 2007 " 'It got very debauched, very Dubai!' Heterosexual intimacy amongst single British expatriates", *Social & Cultural Geography*, n°8, (4), pp.507-533.
 2018 *Transnational geographies of the heart. Intimate subjectivities in a globalizing city*, London, Wiley-Blackwell.
- WILDING R.,
 2014 *Families, intimacy and globalization: Floating ties*, London, Red Globe Press.
- WILDING R., BALDASSAR L., GAMAGE S., WORRELL S., MOHAMED S.,
 2020 "Digital media and the affective economies of transnational families", *International Journal of Cultural Studies*, n°23, (5), pp.639-655.
- YEOH B., HUANG S., LAM T.,
 2018, "Transnational family dynamics in Asia", in TRIANDAFYLLIDOU A. Ed, *Handbook of Migration and Globalisation*, London, Elgar Publishing, pp.413-430.

Structured summary

Presentation: The purpose of this study is to further explore the relationship between “doing family”, mobilities and space through a focus on expatriate families, a group not having received discrete attention so far. Drawing on theoretical concepts of subject-oriented family sociology and human geography as well as data from long-term fieldwork in a German community in an exclusive suburb in southern Tokyo, this paper asks: how and where do these highly mobile, elite individuals do family? What significance do specific places and spaces have for these individuals and their doing family? Are practices and/or notions of family changing, and, if so, how? How can doing family be mapped and situated? The findings reveal the emergence of key practices, including “displays” of family, that are highly structured by gender. They further show the emergence of transnational spaces that are accompanied by the production of embodied, conceptual and geographical fixities on three levels. This paper therefore argues that it is important to situate this group’s doing family in both the specific context of the German community in a global city in Japan and in the broader context of the global stage. These findings show the need for place-, space- and context-sensitive analyses even among a group of highly mobile families.

Method: This paper is based on a classic long-term and on-going ethnographic study at a nodal point of a highly mobile demographic: the German community in Southern Tokyo. Overall, the methodology that I employed can best be described as “‘whole-hearted’ research methodology” (Walsh, 2017:512) or, inspired by Günel, Varma and Watanabe (2020), as “multi method patchwork ethnography” with a focus on daily practices as recounted in narrations and as seen in actions. I relied on a variety of qualitative methods like informal group discussions, daily encounters and conversations with members of the community, in-depth, semi-structured interviews with peers and external “experts” like real estate agents, participant observations (overt and covert) at a variety of private and formal (school) events and joint mobilities like commuting and travelling. Furthermore, the data includes autoethnographic accounts. In terms of analysis, I followed an inductive, theory-generating approach and employed several basic and partly intertwined steps of initial, focused and theoretical coding to elicit relevant codes and key themes inherent in my data. I intentionally approached my data as openly as possible, but based on my theoretical perspective and inspired by previous work.

Theory: My theoretical perspective is based on concepts of subject-oriented family sociology and human geography. In particular, I utilize the concept of “doing family” – deriving from the concept of family practices (Morgan, 1996, 2011, 2013) – and the concept of “displaying family” (Finch, 2007). My paper combines these concepts with new interdisciplinary approaches to “family”, which stress the temporal and spatial dimensions of families (Morgan, 2013; Murray, 2019; Massey, 2005; Elliot/Urry, 2010). This research strand highlights the intensifying necessity for families to constantly (re)adjust to new and changing circumstances in the context of globalization and transnationalism. It further shows the intersections of individual’s mobilities with intimate issues and vice versa and, at the same time, stresses the interrelation of fluidity and flow(s) with immobilities and moorings (Groes/Fernandes, 2018; Beck/Beck-Gernsheim, 2013; Holmes, 2010; Walsh, 2018; Wilding, 2014).

Results: My analysis shows that approaches to doing family as well as the ensuing practices are diverse and dependent on various factors such as the family’s history of living abroad, the family structure and personal interests. Yet, several key practices emerge. These key practices include a variety of mundane practices (of belonging), “homemaking and maintaining”, “travel and visits” as well as (performative) familial displays addressing at least three different audiences, namely the community, the country of origin

and the host country. The family practices and displays, which are adapted and (re)negotiated while being abroad, are highly structured by gender and lead to the emergence of gendered spaces with distinctive gendered mobilities and temporalities. The heterosexual nuclear family is not only performed or reproduced, as Wilding (2014:45) argued earlier, but also naturalized in and through the community and narrated in relation to and in distinction from the home and the host country. Overall, the findings show the emergence of transnational spaces that are, however, accompanied by the production of embodied, conceptual and geographical fixities on three levels.

Discussion: In the process of expatriates (and other mobile, elite individuals) doing family, transnational spaces – spaces in-between home and host country – are emerging and being created. However, as spaces always «constitute the sphere of the possibility of the existence of multiplicity» (Hubbard, 2018:1297), these spaces comprise ambivalences and ambiguities: they are, among others, spaces of togetherness and distinction, of belonging and longing as well as of mobilities and fixities. Mobilities and fixities are, however, not opposites, as this study confirms. Rather, they «collapse on one another and become inseparable», as McMorran (2015:97), elaborates on. Inextricably interwoven with various mobilities, the expatriate families produce embodied, conceptual and geographical fixities and (re)negotiate their family practices in relation to and in distinction from their country of origin, the local German community, and the surrounding Japanese host country. Therefore, I argue, it is important to contextualize and situate the doing family of these individuals both in the specific context of the German community in a global city in Japan and the broader context of the global stage with its stickiness. My findings show the need for place-, space- and context-sensitive analyses even among a group of highly mobile families.

Gérer l’alternance, ordonner un monde en mouvement

Les pratiques matérielles des enfants en hébergement égalitaire

Laura Merla, Bérengère Nobels *

Au travers de l’analyse des discours de 21 adolescents belges âgés de 10 à 16 ans sur leur expérience vécue d’un mode de vie multilocal, cet article éclaire la manière dont la matérialité qui entoure ces jeunes leur permet d’ordonner leur monde en un espace vécu et d’établir des liens et des continuités dans l’expérience de la mobilité. Nous appuyant sur les *material studies* et leur application dans le champ d’étude de la famille, nous commençons par dégager les grandes fonctions que remplissent les objets du quotidien dans la vie des jeunes vivant en familles séparées. Après avoir exposé notre méthode, nous présentons deux ensembles de pratiques matérielles déployées par les enfants en hébergement égalitaire et qui consistent, d’une part (1) à ordonner, à distinguer et à s’ancrer dans chaque lieu de vie en fixant des “objets en stationnement”, et d’autre part, (2) à créer de la permanence et de la continuité dans le mouvement avec des “objets en transit”. Nous posons également que ces pratiques et le sens qui leur est donné, se construisent au croisement entre leurs propres aspirations et le cadre qui leur est posé par leur environnement familial (marqué par des contraintes matérielles et spatiales, des valeurs et styles éducatifs, et des temporalités spécifiques).

Mots-clés : matérialité, multilocalité, adolescence, divorce, hébergement alterné/résidence alternée.

I. Introduction

En Belgique, la séparation parentale est devenue une expérience relativement commune pour les enfants et les jeunes, jusqu’à en perdre son caractère extra-ordinaire (Marquet/Merla, 2015). Ce pays a présenté historiquement un taux de divorce très élevé par rapport à la moyenne européenne. En 2010, il atteignait son taux le plus haut de 2,7 (pour une moyenne européenne de 2,0). Depuis, celui-ci décroît peu à peu avec un taux de 2,0

* Prof. Laura Merla, Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Familles et les Sexualités (Cirfase), UCLouvain, Belgique & Honorary Research Fellow, University of Western Australia, laura.merla@uclouvain.be ; Bérengère Nobels, Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Familles et les Sexualités (Cirfase), UCLouvain, Belgique, berengere.nobels@uclouvain.be.

observé en 2019 – pour une moyenne européenne de 1,8 (Eurostat¹). En 2020, selon le *Baromètre des parents* (Ligue des Familles, 2020), plus de quatre parents sur dix à Bruxelles et en Wallonie, ont vécu une séparation ou un divorce. Environ 1/3 d’entre eux optent pour l’hébergement égalitaire, un système inscrit en Belgique en 2006 dans une loi² qui donne la priorité à ce type d’hébergement dès lors qu’au moins un des deux parents en fait la demande. On estime aujourd’hui qu’environ un enfant de parents séparés sur trois est concerné par ce mode d’hébergement (Merla/Dedonder, 2020).

L’alternance de ces enfants entre deux résidences remet en question le modèle occidental de la famille nucléaire, définie comme étant stable et fixe, associée à un seul lieu de résidence (Merla *et al.*, 2021), et inscrit les enfants dans un mode de vie multilocal. Le fait de résider dans plus d’un lieu sur une période d’un an est appelé par Cédric Duchêne-Lacroix la “multilocalité résidentielle” (2013 :152), notion qui fait référence aux espaces physiques, matériels et aux pratiques quotidiennes concrètes qui prennent place dans ces lieux. Cette multilocalité résidentielle peut être appropriée par les individus non pas comme transitionnelle ou passagère, mais comme un mode de vie, un “habiter multilocal”, une façon d’habiter l’espace «par la transposition et l’activation de ressources et la permanence d’un ensemble embarqué d’instruments du quotidien» (Duchêne-Lacroix, 2013 :159). Ces instruments renvoient notamment aux objets qui entourent les individus qu’ils choisissent d’assigner prioritairement, voire exclusivement, à un lieu d’habitation particulier, ainsi qu’à ceux qui les accompagnent dans leurs transitions et déplacements entre et vers ces lieux. C’est à ces objets que nous nous intéressons tout particulièrement dans cet article.

La littérature sur la multilocalité que nous venons de citer, tout comme certaines recherches consacrées à l’hébergement alterné à partir des champs d’étude de la famille ou de l’éducation, suggèrent que vivre en alternance dans deux foyers distincts n’est pas nécessairement une source de déstabilisation et de brouillage des repères pour les enfants. L’alternance comprend en effet à la fois une part de discontinuité (des lieux, des cultures familiales, des personnes fréquentées) et une continuité qui «s’effectue dans ce mouvement régulier et constant d’un partage entre deux foyers» (Michaud Delahaye, 2009 :154). Cette alternance n’est pas nécessairement source de stress

¹ https://ec.europa.eu/eurostat/statistics-explained/index.php?title=Marriage_and_divorce_statistics#Fewer_marriages.2C_more_divorces.

² L’article 374, § 2, du Code civil énonce qu’ «à défaut d’accord, en cas d’autorité parentale conjointe, le tribunal examine prioritairement, à la demande d’un des parents au moins, la possibilité de fixer l’hébergement de l’enfant de manière égalitaire entre ses parents. Toutefois, si le tribunal estime que l’hébergement égalitaire n’est pas la formule la plus appropriée, il peut décider de fixer un hébergement non égalitaire». Mais diverses formules de répartition du temps sont possibles. «On évoque l’hébergement égalitaire lorsque le temps de l’enfant est partagé de manière égale entre ses deux parents (50% chez l’un, 50% chez l’autre, avec diverses options en termes de répartition du temps : périodes de 3,5 jours, d’une semaine ou de 15 jours), [et] quasi-égalitaire [en cas de] 65% / 35% ou une formule 9 jours / 5 jours» (VAN HOUCKE F., 2017, p.5). Dans cet article, nous utiliserons un terme unique, “l’hébergement égalitaire” pour évoquer ce principe de droit, tout en mentionnant le partage de temps précis dans nos résultats.

(Turunen, 2017) et peut, en outre, représenter une ressource qui permettrait aux enfants d'acquérir des compétences et identités multiples (voir notamment, Michaud Delahaye, 2009 ; Baude *et al.*, 2010 ; Merla, 2018). Dans le cadre de cet article, nous nous intéressons à la manière dont les enfants créent de la continuité dans l'alternance, en nous centrant plus spécifiquement sur le rôle que la gestion de leur «bazar» (Baude *et al.*, 2010 :140) joue dans ce processus. Nous posons l'hypothèse que les enfants, entendus comme des acteurs sociaux compétents (Danic/Delalande/Rayou, 2006), s'appuient sur les objets du quotidien pour construire leur rapport à leur double espace de vie, l'ordonner et lui donner sens, soit, mettre en relation ces espaces pour former un tout cohérent. La transition physique d'une maison à l'autre, routine de la vie quotidienne de ces enfants multilocaux, implique en effet des pratiques particulières : la planification des objets à emporter dans la transition en plaçant par exemple ceux-ci à un endroit précis une fois qu'on n'en a plus d'usage, pour être sûr de ne pas les oublier ; la préparation une, voire plusieurs fois par semaine du sac contenant ses affaires ; le voyage, seul ou accompagné d'un parent ou de la fratrie ; le déballage immédiat ou progressif des affaires et enfin l'installation (ou non) des objets personnels chez chacun des parents. Il s'agira ici, au travers de l'analyse des discours de 21 adolescents belges âgés de 10 à 16 ans, d'éclairer la manière dont la matérialité qui entoure ces jeunes leur permet d'ordonner leur monde en un espace vécu et d'établir des liens et des continuités dans l'expérience de la mobilité.

II. La matérialité dans la vie quotidienne des enfants en mouvement

Pour Jean Remy (2015), ne pas prendre en compte la matérialité dans l'étude des individus n'a pas beaucoup de sens. L'espace joue en effet un rôle central dans la vie sociale, dans le sens où «penser l'espace est équivalent à penser le social dans sa matérialité» (2015 :155). Les études qui s'inscrivent dans la tradition des *material studies* portent une attention particulière à la relation dialectique entre les sujets et les objets (Miller, 2010). Elles soulignent le rôle que les possessions domestiques jouent dans «la construction et la réalisation des relations, des identités, des histoires et des cultures de différents groupes d'individus» (Walker, 2020 :4).

Pour Valérie Sacriste (2018a), il est important de comprendre ce que les individus éprouvent au contact des objets et à leur usage, comment ils les mobilisent pour affronter les épreuves de la vie quotidienne – dans le cas qui nous occupe, l'alternance entre deux résidences. Ce faisant, elle propose de considérer les objets comme des supports de l'existence. Ceux-ci peuvent avoir un effet facilitateur face aux épreuves, mais également compliquer la vie quotidienne. Les rôles qu'ils remplissent sont en réalité nombreux. Parmi ceux-ci, on citera notamment un ancrage qui permet de se familiariser et de se stabiliser dans le monde social, et de s'orienter dans le

temps et l’espace, ce qui est particulièrement utile dans une vie mobile car ils «délimitent les lieux, les espaces, le temps. Ils ne s’évaporent pas. Ils sont là, rassurants par leur présence. Ils sédimentent nos vies» (Sacriste, 2018b :316). Les objets du quotidien sont également porteurs de notre mémoire ou marqueurs de notre existence. Ils constituent des supports d’identité et de sociabilité car ils «[...] organisent au travers de leur échange, le lien social et le jeu des identités» (2018b :317). Ils servent de support esthétique à la singularité, les vêtements incarnant typiquement le style de la personne qui les porte, son humeur, ou les circonstances du moment. Enfin, ils sont des supports de libération, en ceci qu’ils permettent aux individus de s’évader, se distraire, se ressourcer et/ou s’émanciper.

Cette multiplicité de fonctions se reflète dans les rares études qui se sont centrées sur la matérialité dans la vie des enfants en famille post-divorce ou séparation. Les recherches dans ce champ ont majoritairement porté sur la manière dont l’agencement et l’usage des objets domestiques contribuent au sentiment du chez-soi des enfants et, par-delà, à asseoir leur place dans la famille. Palludan et Winther (2016) ont par exemple montré que c’est en affirmant leur droit à avoir leur propre chambre et affaires personnelles chez chacun de leurs parents que les enfants font de leurs deux lieux de résidence “leurs maisons” et qu’ils se sentent alors reconnus en tant que membres de la famille. Le «poids socio-matériel» (*Ibid.* :40) qu’ils acquièrent dans ce processus détermine en retour leur statut au sein du foyer – en tant qu’hôtes, invités, ou visiteurs réguliers. Nos travaux (Merla/Nobels, 2019) ont également montré que les affaires personnelles que les adolescents laissent en permanence dans chacune de leurs maisons créent une empreinte spatiale de leur présence, qui leur permet de réaffirmer qu’ils rentrent “chez eux” à chaque fois qu’ils y retournent, reflétant ainsi la place qu’ils occupent au sein de la configuration familiale. Les “choses”, à l’intérieur de chaque lieu d’habitation, participent à produire ainsi les relations familiales des enfants et créent des sentiments d’inclusion/exclusion par rapport à leur nouvel environnement domestique (Fehlberg *et al.*, 2018 ; Palludan/Winther, 2016). En mettant l’accent sur la façon dont la matérialité contribue à créer des liens et des continuités, ces recherches remettent en question l’idée que l’alternance est forcément synonyme d’éclatement et de perte de repères.

La question de la continuité dans le changement est également abordée à partir de l’angle de la logistique qui entoure les va-et-vient entre foyers. La focale se détourne ainsi de l’appropriation d’un “chez soi” vers l’espace-temps de la transition et de l’entre-deux. Rares sont pourtant les recherches qui détaillent cette logistique – tout au plus est-elle brièvement mentionnée, généralement à partir des récits de parents (voir notamment Brunet *et al.*, 2008). L’enquête de de Singly & Decup-Pannier (2016) menée à la fin des années 1990 (soit, à une époque où l’hébergement alterné était encore peu répandu), fait figure d’exception. Elle porte sur la façon dont les jeunes

Français vivant en résidence alternée gèrent cette dualité spatiale et investissent (différemment) leur chambre chez chacun de leur parent. Pour les auteurs, la manière dont les affaires personnelles transitent entre deux maisons est une question centrale dans la vie de ces enfants mobiles. Ils distinguent trois groupes d'enfants : ceux qui voyagent avec un gros sac contenant leur "chambre unique mobile" ; ceux qui se rendent au compte-gouttes chez l'autre parent pour y prendre ce qu'ils y ont oublié, comme s'ils étaient chez eux dans un "grand territoire" ; et enfin, ceux qui n'emportent qu'un petit sac, se satisfaisant de peu dans une des chambres parce que l'autre apparaît comme une référence dominante. Quel que soit le procédé de déplacement des objets, ces pratiques individuelles semblent être mises en œuvre pour construire un "espace vécu" (Rolshoven, 2008), où les ici et là-bas se superposent et se complètent simultanément. Notre article prolonge ces travaux et les réinterroge, vingt ans plus tard, en plaçant moins la focale sur l'appropriation de la chambre que sur les objets qui circulent, ou non, entre foyers.

Selon nous, la question du "sac à dos" met en réalité en jeu deux types d'objets. Les premiers, que nous appelons ici des "objets en stationnement", participent à nourrir et donner corps à des lieux d'ancrage, alors que les seconds, que nous nommons "objets en transit", voyagent à l'intérieur des espaces mobiles – où circulent également des personnes et des idées – et assurent une continuité entre lieux d'ancrage³. Ces objets relativement stables offrent des repères aux individus mobiles parce qu'ils peuvent être retrouvés indépendamment du lieu de résidence, qu'ils peuvent soulager du poids de la mobilité ou aider à s'intégrer ou à se réintégrer (Petersen *et al.*, 2010). En outre, ce n'est pas uniquement la localisation de ces objets qu'il importe de prendre en considération, mais bien également le lien entre ici, là-bas et l'entre-deux (Schier *et al.*, 2015). Ce chemin de transition, cet "espace de flottement" (Winther, 2015) où des activités prennent place, contribue à stabiliser la vie partagée entre deux lieux de vie et donne un sens particulier à la relation entre ces lieux de résidence. Ces choses utiles pour habiter, voyager, transiter stabilisent les pratiques tant dans chaque lieu de résidence que dans le mouvement, ce qui facilite le maintien des habitudes. La multilocalité est donc conçue ici comme «un acte de connexion plutôt qu'un acte de distanciation» (Rolshoven, 2008 :17).

À l'instar de ces recherches qui portent sur les relations réciproques des individus et des objets dans la vie quotidienne, nous nous intéressons ici, dans une perspective multilocale où l'entre-deux est partie constituante de

³ Cette terminologie s'inspire des propos de Lewis (16 ans), un jeune garçon de notre population. Il dira de sa clarinette qu'elle était «en transition» lorsqu'il l'emportait régulièrement à l'école pour la faire passer d'un lieu de vie à l'autre. Aujourd'hui, il ne prend plus de cours de musique et la laisse désormais «en stationnement» chez son papa. Nous avons repris telle quelle la seconde appellation qui évoque explicitement l'ancrage de ces objets dans un lieu de vie particulier. La première est remplacée par "objets en transit" afin de mieux rendre compte de la dimension "transitoire", "de passage" de ces objets.

ce nouvel arrangement familial, au rôle que ces objets du quotidien occupent pour créer un espace vécu qui fait sens pour ces enfants, qui leur permet d’ordonner leur “monde” et de s’y ancrer. Nous émettons l’hypothèse que la présence d’objets en transit et en stationnement, en tant qu’éléments-clés de leur vie mobile, offre des repères aux enfants. Ces “choses humbles” (Miller, 2010) les orientent, délimitent les espaces et les temps passés avec chaque “nouvelle famille” à l’intérieur d’une résidence. Toujours là, à leur côté, ils leur permettent de s’ancrer dans leur vie (Sacriste, 2018b :316). L’objectif ici ne se limite donc pas à comprendre le rapport des enfants aux objets dans un sens utilitaire, identitaire, de sociabilité ou comme moyen d’action. Il s’agit plutôt de comprendre ce que ces objets leur apportent pour s’intégrer à leurs univers de vie et affronter les défis liés à leur mobilité constante. Notons que les objets du quotidien pourraient être perçus par ces enfants tant comme des facilitateurs que comme des freins qui pèsent – dans le sens physique du terme – sur leur mode de vie circulaire.

III. Méthode

Cet article se base sur un terrain mené par Bérengère Nobels auprès de 17 familles belges au sein desquelles ont été interviewés au total 10 filles et 11 garçons, âgés entre 10 et 16 ans, qui vivent en hébergement égalitaire depuis au moins un an⁴. Les enfants de cette tranche d’âge présentent un intérêt dans le cadre de notre étude car ils expérimentent des phases de transitions-clés, comme le passage de l’école primaire à l’école secondaire et acquièrent davantage d’autonomie, en termes, notamment, de déplacement, d’usage des nouvelles technologies de l’information et de la communication et de gestion de leurs affaires personnelles.

Les familles ont été recrutées *via* des appels diffusés par divers canaux (journaux spécialisés, réseaux sociaux, contacts avec des professionnels de l’enfance, *etc.*) ainsi que par un effet boule de neige. Comme on peut le voir dans le tableau 1, la majorité des enfants (13) pratiquent une alternance hebdomadaire (7/7), 4 alternent tous les 5 jours, 3 sont dans un rythme 6j-8j et un enfant pratique le 9j-5j. L’hébergement égalitaire a été mis en place quand les enfants étaient âgés de moins de 3 ans dans 7 cas, entre 3 et 6 ans dans 3 cas, et de plus de 6 ans dans 11 cas. 8 parents sont célibataires alors que 26 ont formé une famille recomposée. Le degré de conflits entre parents est faible à modérément élevé (dans 7 cas). La majeure partie des familles sont issues de la classe moyenne, mais des disparités existent en termes, notamment, de niveau de diplôme des parents (11 titulaires d’un diplôme

⁴ Ce terrain s’inscrit dans le contexte plus global du projet ERC *Starting Grant MobileKids*, dirigé par Laura Merla, et qui examine dans quelles conditions les enfants qui grandissent en hébergement alterné s’approprient ce mode de vie et entretiennent des relations sociales. Il est financé par le Conseil européen de la Recherche dans le cadre du programme *Horizon 2020*, sous la convention n°676868. Cet article reflète uniquement les vues des auteures. La Commission européenne ne peut être tenue responsable de l’usage qui sera fait des informations qu’il contient.

de l'enseignement secondaire, 21 universitaires, 2 parents pour lesquels cette donnée est manquante) et de niveau de vie ressenti⁵ (4 “modeste”, 24 “intermédiaire” et 6 “aisé”). Les parents de 12 enfants habitent à moins de 25 minutes en voiture l'un de l'autre. Pour les 9 autres enfants, les lieux de vie se situent entre 20 et 50 km de distance. Tous vivent dans un environnement urbain ou péri-urbain. Le profil socio-démographique de ces familles nuance l'idée selon laquelle les parents pratiquant l'hébergement alterné ont forcément des niveaux d'éducation et de revenus élevés, et un degré de conflit relativement faible (Berman/Daneback, 2020). Comme le soulignent Reckseidler & Bernardi (2021), on observe en réalité une diversification de ces profils dans les pays où l'hébergement alterné est encouragé par le législateur – même s'il reste difficile à mettre en place pour les familles précarisées.

La collecte des données s'est faite en quatre temps. Nous avons commencé par un entretien semi-directif avec au moins un des deux parents afin de comprendre le contexte et la culture familiale de l'enfant. Ceci a attiré notre attention sur des éléments qui peuvent éclairer le discours des enfants comme les dimensions culturelles, les valeurs éducatives, ou les relations entretenues entre les membres de la famille. Nous avons ensuite mené deux entretiens semi-directifs avec chaque enfant individuellement, structurés chacun autour d'une méthode participative (voir également Merla/Nobels, 2019) : le *Socio-Spatial Network Game*⁶ (Schier, 2017), un jeu de plateau sur lequel l'enfant place et construit les différents lieux qui sont importants pour lui, décrit les personnes qui y sont associées, et la manière dont il se déplace entre ces lieux ; et l'*Emotion Map* (Gabb/Singh, 2015), où l'enfant est invité à dessiner chaque maison sous la forme d'un plan vu de haut sur lequel il place les lieux qui lui “appartiennent” au moyen d'une gommette de couleur, et auxquels il assigne une émotion qui reflète comment il s'y sent. Il procède ensuite de la même façon, en attribuant une couleur de gommette à chaque membre de la famille, et en qualifiant au moyen d'un émoticône, la manière dont il se sent dans ces pièces qui “appartiennent” aux autres. Enfin, nous avons effectué une balade qui reproduit la manière habituelle dont l'enfant voyage entre ses deux lieux de résidence, inspirée par la *Go-Along Method* (Kusenbach, 2003).

⁵ Selon l'INSEE, le “niveau de vie ressenti” est évalué à partir de la perception des parents et non sur la base d'une mesure statistique (CLERC M., 2014). Ici nous distinguons trois niveaux (aisé, intermédiaire et modeste) à partir des descriptions faites par les parents et l'enfant de leurs “conditions de vie”, entendues comme le fait de disposer d'un bien-être matériel standard ou au contraire, de rencontrer des difficultés financières qui engendrent un certain nombre de privations. Nous tenons compte ici de la qualité du logement, de la mise à disposition d'une chambre (seule ou partagée) pour chaque enfant et du pouvoir d'achat dédié aux affaires de l'enfant (vêtements et jeux).

⁶ SSNG.

Caractéristiques des enfants interrogés n = 21		
	Âge	10-12 ans : 10 13-14 ans : 6 15-16 ans : 5
	Genre	F : 10 M : 11
	Age au moment de la mise en place de l’hébergement égalitaire	Moins de 3 ans : 7 Entre 3 et 6 ans : 3 Plus de 6 ans : 11
	Rythme de l’alternance	7/7 : 13 5/5 : 4 6/8 : 3 9/5 : 1
	Distance entre les domiciles des parents	- de 25 min en voiture : 12 + 25 min en voiture : 9
Caractéristiques des parents des enfants interrogés n = 34		
	Situation familiale	Solo : 8 Recomposition : 26
	Niveau de diplôme	Études secondaires : 11 Études supérieures/universitaires : 21 Donnée manquante : 2
	Niveau de vie ressenti	Modeste : 4 Intermédiaire : 24 Aisé : 6
Degré de conflits entre ex-partenaires n = 17 couples parentaux		Faible : 3 Moyen : 7 Modérément élevé : 7

Tableau 1 : Caractéristiques des participants.

Ces différentes méthodes nous ont permis d’aborder de nombreux sujets tels que la façon dont l’enfant voyage entre ses différents lieux de vie (déplacements, “pratiques de transition”) ; la configuration spatiale de son réseau familial ; les liens entretenus avec différents membres de la famille ; ses pratiques d’habiter et de se sentir chez-soi, *etc.* Chaque méthode nous a donné accès à un aspect particulier et a offert aux enfants l’opportunité de s’exprimer de la façon qui leur correspondait le mieux par le biais du jeu, du dessin ou d’une parole libérée à la faveur d’une balade informelle.

Ce corpus a fait l’objet d’une analyse thématique sur trois niveaux : (1) triangulation des matériaux récoltés pour construire des études individuelles de cas relatant le récit des expériences vécues ; (2) croisement de ces cas avec le discours des parents pour faire dialoguer plusieurs voix sur une même réalité et ajouter des éléments du contexte familial ; (3) croisement des études de cas contextualisées pour faire émerger des thèmes transversaux, et les similitudes ou différences entre enfants. Les réalisations des enfants (SSNG, *Emotion Maps*) ont été utilisées comme support à la parole, et n’ont donc pas fait l’objet d’une analyse distincte.

IV. Les pratiques matérielles des enfants en hébergement égalitaire : ordonner un monde en mouvement

Au moment de la transition, les enfants de notre enquête empaquettent leurs affaires et font le tri entre les objets qu'ils souhaitent emporter avec eux ou, au contraire, "mettre en veille" (Marcoux, 2001) pour quelques jours. A l'arrivée, ils retrouvent leurs repères au sein d'un environnement familial composé des objets en stationnement qu'ils y ont laissés avant de partir. Le sens que les jeunes donnent à ces pratiques révèle deux manières de gérer la multilocalité. La première consiste à ordonner, distinguer et s'ancrer dans chaque lieu de vie en privilégiant le fait de fixer des objets en stationnement dans chaque lieu et d'en limiter la circulation. La seconde consiste plutôt à créer de la permanence et de la continuité dans le mouvement *via* des objets en transit qui circulent avec l'enfant. Parmi ces objets du quotidien, on retrouvera dans les discours des enfants principalement les vêtements, mais également leurs affaires d'école et de sport, leurs jeux, et les objets qui ont pour eux une charge émotionnelle forte.

A. Ordonner, distinguer et s'ancrer en fixant des objets dans chaque lieu

Les enfants dont il est question ici accordent une importance particulière aux objets en stationnement qu'ils associent distinctement à chaque lieu de vie. Ces repères sont fixes, et délimitent les espaces et les temps passés avec chaque "nouvelle famille" (Sacriste, 2018b). Ils permettent aux enfants de maintenir une continuité dans leur mode de vie multilocal, en retrouvant un monde familial à chaque retour dans chaque maison. Ces pratiques de distinction leur permettent d'établir un ordre, une référence qui fait sens pour eux dans leurs comportements (Marquet, 1991). Limiter la circulation des affaires personnelles participe à valoriser l'ancrage chez chacun des parents.

Tristan (15ans) change de maison tous les vendredis après l'école. En raison de la distance qui sépare ses deux domiciles, le parent chez qui il arrive l'emmène en voiture reprendre les affaires qu'il a laissées chez l'autre parent. Alors même qu'il pourrait profiter de ce déplacement accompagné pour emporter des effets personnels, il ne prend que ses affaires scolaires et le PC portable dont il a besoin pour ses cours. Il distingue nettement les affaires qu'il a chez l'un et chez l'autre, dont ses vêtements qu'il sépare en deux garde-robes, chacune constituée d'habits spécifiques achetés par le parent chez qui elle se trouve. Sa maman, de niveau de vie modeste, demande à Tristan de ramener systématiquement les habits qu'elle lui a offerts car elle n'a les moyens ni de lui en acheter d'autres, ni d'effectuer un trajet supplémentaire jusqu'au domicile du père. Afin de satisfaire la demande maternelle et de maintenir cette distinction, l'adolescent revêt le jour du changement de maison les habits qu'il portait à son arrivée : «bah

je les remettais pour repartir... [...] donc on les lavait et tout et euh je les remettais» (Tristan, 15 ans).

Pour s’assurer que ses deux mondes ne se mêlent pas l’un à l’autre, Tristan a, par ailleurs, adopté un rituel qui consiste, dès son arrivée le jour de l’alternance, à se dévêtir pour se laver puis mettre un pyjama et le lendemain, enfiler des vêtements rangés dans la garde-robe. En se vêtant de propre, il efface toute trace de la semaine précédente et reprend sa place au sein du foyer et du groupe familial. Ce rituel peut être considéré comme un rite de passage «qui désigne un temps au cours duquel un groupe ou une personne prépare ou accompagne le passage d’une personne d’un état à un autre, ou d’un statut à un autre» (de Singly/Decup-Pannier, 2016 :282).

Romane n’emporte également que son cartable.

Chercheure : et qu’est-ce que tu prends avec toi quand tu changes de maison ?

Romane : euh... je prends mon cartable... et je prends mes chaussures et des habits...

Chercheure : tu prends des habits dans ton cartable ?

Romane : non, non, je m’habille... et je prends rien d’autre... (Romane, 10 ans).

La majeure partie de ses affaires sont «fixées» chez sa maman, notamment parce qu’elle manque d’espaces de rangement chez son papa, où elle doit composer avec son frère qui «prend toute la place» :

Chercheure : et du coup tes vêtements, comment tu les répartis entre euh... ?

Romane : euh pffff... chez papa, moi je n’ai plus de place pour mes habits, Arthur prend toute la place, fin, il a plein d’habits... moi j’en ai assez... (Romane, 10 ans).

Elle regrette de ne pouvoir avoir un seul endroit où rassembler tous ses habits – chose impossible en raison de son mode d’hébergement :

moi j’aimerais bien avoir des habits à un endroit et euh... parce que y a des choses que j’ai chez maman... et y a des choses que j’ai chez papa et donc quand j’ai un pull que je veux mettre avec quelque chose de chez maman bah je ne peux pas [...] et puis y a la plupart des habits de chez papa que je ne mets pas... (Romane, 10 ans).

Elle n’envisage pas de transporter un sac de vêtements à chaque alternance, même si elle n’aime pas trop les vêtements qui se trouvent chez son père, mais elle s’arrange pour porter sa tenue préférée au moment de la transition :

[...] je m’habille... et je prends rien d’autre [...] mais en fait, je suis plus de jours chez maman donc je prends mes vêtements que je préfère

chez maman... si, par exemple, j'ai des vêtements que je préfère chez papa, bah je les prends, je les mets sur moi, à part s'ils sont sales, je les mets sur moi et je les apporte chez maman... (Romane, 10 ans).

La maison de sa maman apparaît comme le lieu de référence d'où tout part – le cas échéant – et où tout revient. Cette préséance reflète le rythme de l'alternance, Romane passant en effet plus de temps chez sa maman que chez son papa (9 jours/5 jours). La distinction claire qu'elle établit entre ses lieux de vie se reflète également dans d'autres objets qu'elle laisse en stationnement chez chacun de ses parents, notamment parce qu'elle craint de les oublier chez l'un quand elle voudrait les avoir chez l'autre. Ces objets constituent des repères définis par elle-même, dont elle a la maîtrise, et qui lui permettent de garder un ordre entre toutes ses affaires établies dans des lieux de vie distincts (comme les jeux qu'elle a reçus chez l'un ou chez l'autre, son doudou qu'elle préfère laisser chez sa maman pour ne pas le perdre ainsi que sa tablette).

Coralie alterne de maison tous les mercredis après-midi, après son cours de judo. Avant de monter dans le train pour se rendre au domicile du papa, elle enlève sa tenue de sport pour la donner à sa maman et la laisser ainsi "en stationnement" dans ce lieu de vie. Cette technique lui évite la frustration de ne pas en disposer la semaine suivante en cas d'oubli chez le père :

[...] quand je rentre du judo et [que] je dois partir en train, souvent, j'enlève vite mon pantalon de judo, je mets un legging parce que sinon, le pantalon de judo, pour le cours d'après "il est où le pantalon de judo ?" "chez papa..." c'est un peu parfois ennuyant quoi parce que tu n'as plus de pantalon de judo... (Coralie, 12 ans).

Par ailleurs, son papa n'aime guère qu'elle ramène «trop de choses chez maman» nous disait-elle. C'est pourquoi, elle a décidé de répartir ses autres affaires personnelles selon une logique d'équité, en faisant le choix de laisser certaines choses chez l'un («la tablette ici») et d'autres choses chez l'autre («la Nintendo là-bas»). Elle se débrouille pour que ses affaires personnelles, y compris ses vêtements, soient «équitablement séparés...». Une fois leur place déterminée, ces affaires deviennent des "objets en stationnement" qu'elle ne souhaite plus emporter avec elle, leur transit risquant de déséquilibrer l'ensemble de la structure qui tient comme tel.

Dans la même logique, certains enfants décident de n'emporter que le strict nécessaire à leur vie quotidienne. Félicien ne voyage qu'avec son cartable, alors même que ses parents le laissent totalement libre de gérer ses affaires personnelles comme il l'entend :

Chercheuse : et qu'est-ce que tu emportes avec toi quand tu changes de maison ?

Félicien : rien... que mon cartable...

Chercheuse : et du coup, tes affaires, elles sont comment ?

Félicien : bah la moitié chez papa et l’autre moitié chez maman... [...] je pourrais [emporter des affaires] mais je ne le fais pas, parce que là c’est... sinon y en aura plus d’un côté que de l’autre... (Félicien, 12 ans).

D’autres enfants, comme Théodore (13 ans), se sont constitué une «réserve» de vêtements chez chaque parent, qu’ils souhaitent garder intacte. Au début de la séparation, le papa de ce dernier veillait à ce que son fils reparte et revienne avec les affaires qu’il avait emportées avec lui. Aujourd’hui, Théodore s’est approprié cette manière de faire et souhaite qu’elle perdure, alors même que ses parents le laissent désormais libre de gérer ses effets personnels. Afin de maintenir l’équilibre trouvé, Théodore veille encore à ramener chez le “bon” parent ce qu’il a pris en partant. Il remet systématiquement le jour de la transition les vêtements avec lesquels il est arrivé, pour repartir avec chez son autre parent, d’où ils proviennent. À la différence de Tristan qui conçoit ses deux garde-robes comme mutuellement exclusives, Théodore est mu par un souci d’équilibre et d’équité. La circulation entre ses deux garde-robes reste donc possible. S’il vient à manquer de quelque chose chez un des parents, l’adolescent peut en effet puiser dans l’autre garde-robe pour rétablir l’équilibre entre elles :

[...] j’ai une réserve chez maman et une réserve chez papa et si j’ai plus beaucoup chez maman ou si il me faut un ou deux sweats et bah je vais chercher chez papa et je les amène ici le vendredi avec le sac... [...] mais généralement ils restent chacun dans la maison. Mais des fois je mets un t-shirt le vendredi, du coup il vient chez maman... et j’essaye de le remettre le vendredi prochain, pour qu’il retourne chez papa, fin... ça passe d’une maison à l’autre, mais c’est pas grave... (Théodore, 13 ans).

La régulation équitable et équilibrée des affaires personnelles entre différents lieux de vie n’est pourtant pas toujours aisée, comme en témoigne Lewis qui gère la répartition de ses affaires de manière autonome et qui se perd parfois dans des calculs d’apothicaire :

[...] parfois y a trop d’un truc chez l’un et pas assez chez l’autre, donc j’essaye parfois de compter, juste avant d’aller chez l’autre, je note sur un post-it et puis je renote chez l’autre et j’essaye de réguler, mais ça ne marche pas vraiment [...] (Lewis, 16 ans).

Comme Théodore, Félicien (12 ans) vit relativement bien le fait de devoir changer de lieu de vie et de retrouver un environnement familial distinct plusieurs fois par semaine. Ce qui lui pèse le plus est la gestion des affaires, et il a mis au point une technique qui lui évite de se sentir encombré. Elle consiste à éviter tout transfert, y compris d’une simple boîte à tartines. Ainsi, pendant notre trajet commun en train depuis son école vers le logement de sa maman (*Go-Along Method*), Félicien a sorti son pique-nique de son cartable et a déclaré avoir exceptionnellement pris le reste du repas de la veille dans un Tupperware, plutôt que dans un contenant jetable. Il

explique : «souvent je prends un truc que je peux jeter... comme ça, je ne dois pas le ramener, mais là, comme y avait plus de pain...» (Félicien, 12 ans). Ce faisant, il évite de s'encombrer mentalement, en ne devant pas penser à ramener les objets chez le “bon” parent, ni physiquement, en ne devant pas les transporter d'un lieu à un autre pendant ses trajets en train.

Alors que les objets en transit peuvent paraître lourds et encombrants à ces enfants, les objets en stationnement apparaissent dans le discours de certains comme des “supports de libération” (Sacriste, 2018b). En effet, comme en témoigne Théodore, chaque retour à la maison permet de casser la routine quotidienne en retrouvant à intervalles réguliers un autre monde de référence. Il explique qu'un des avantages de l'alternance :

[...] c'est que je change tout le temps... c'est-à-dire que je ne suis pas tout le temps habitué à une pièce en particulier, à une maison en particulier... je change... des fois, je vais là, des fois je vais là, du coup bah j'ai mes deux pièces... [...].

Chercheure : et y a quoi qui te donne envie de retrouver l'autre pièce ?

Théodore : bah... chez maman, c'est surtout la Play Station... et chez papa bah c'est que y a plus de livres, ou alors c'est que j'en ai marre de la Play Station, surtout parce que chez papa, j'ai plus d'histoires, plus de trucs à lire, plus de trucs à faire à l'extérieur... [...] (Théodore, 13ans).

Il est intéressant de relever que la perception que ces jeunes ont du “poids” des objets est construite socialement. Lorsque nous avons demandé aux enfants ce qu'ils emportaient avec eux le jour du changement de maison, certains, comme Mélissa (10 ans), ont répondu : «rien... fin, mes habits que j'ai sur moi, mais sinon, rien». Outre ces vêtements, elle n'emporte que son cartable avec ses affaires d'école et utilise chez chaque parent la garde-robe et les effets personnels qui demeurent fixes dans chaque lieu, alors que le père et la mère acceptent les passages entre résidences. D'autres enfants ont tenu le même discours, alors même qu'il nous est apparu au fil de l'entretien qu'ils emportaient avec eux non seulement des objets indispensables à leur vie quotidienne (comme leur cartable), mais également un “petit sac” contenant des objets que leurs parents souhaitaient voir retourner chez l'un ou chez l'autre (comme des vêtements que l'autre parent a achetés, des boîtes à tartines, l'équipement de sport, *etc.*). Ce “rien” doit donc être compris comme “rien qui n'appartienne à l'autre maison” ou “rien d'essentiel” qu'ils n'auraient pas de l'autre côté. Les objets passés sous silence sont également devenus tellement familiers et pris pour acquis, qu'ils passent désormais inaperçus. Ces enfants acceptent leur présence sans même plus les regarder. Émilie (10 ans) et Marie (12 ans), par exemple, considèrent qu'elles n'emportent “rien” alors même qu'elles transitent avec un petit sac supplémentaire rempli d'affaires à ramener chez l'autre parent, à la demande de ce

dernier. Une fois arrivées à destination, toutes deux l’oublient, dans le coin d’une chambre pour Émilie, sur le dossier d’une chaise de la salle-à-manger pour Marie. Émilie explique qu’elle n’ouvre ce sac que pour en extraire le contenu le jour de son départ, pour préparer un nouveau sac avec les affaires à ramener chez son autre parent :

Je le mets sur les escaliers... [...] quand je vais dormir bah je le monte avec... [...] parfois, il reste plein (rire)... [...] bah donc en dernier lieu bah j’enlève tout... [avant de le remplir à nouveau] (Émilie, 10 ans).

D’autres enfants distinguent leurs affaires personnelles non pas en ayant des choses différentes chez chaque parent, mais en reproduisant chez chacun des choses à l’identique. Par exemple, Émilie négocie avec son papa pour avoir les mêmes jeux que ceux qu’elle a chez sa maman ; ou pour conserver le style vestimentaire qui la définit. Lui, qui est un partisan du “seconde main”, souhaiterait qu’elle choisisse des habits parmi les anciens vêtements de sa demi grande sœur, comme le fait sa quasi-sœur. Mais cela impliquerait qu’Émilie ait deux styles vestimentaires différents, entre chez sa maman qui la laisse opter pour le style de son choix (plutôt “garçon manqué”) et chez son papa, où les vêtements à disposition sont plutôt “girly”. Elle ne se retrouve pas dans ce dernier style vestimentaire. Elle explique en entretien :

ce qui m’énerve chez mon papa, c’est que avant y avait Agathe, ma grande [demi-]sœur et donc elle avait des habits... mais Capucine [quasi-sœur], elle prend tous ses habits, fin, y a des grosses caisses et quand ça devient de notre âge, on les essaye et on voit si on les aime bien mais moi, j’ai des coupes, j’ai des goûts particuliers, alors mon papa il dit “oh mais t’aime rien !” et donc c’est tout le temps... en fait, c’est souvent comme ça, c’est ma [quasi-]sœur qui prend tout [...] et donc moi bah je me dis “désolée si j’ai des mauvais goûts” fin... si Agathe n’avait pas... [...] mon papa il me dit que je mets toujours les mêmes choses mais en fait, c’est parce que y a la moitié de ma garde-robe que j’aime pas... (Émilie, 10 ans).

Au final, elle est parvenue à obtenir de son papa qu’il lui achète des vêtements identiques à ceux qu’elle a chez sa maman.

de Singly et Decup-Pannier (2016) voient dans le fait que des enfants ne voyagent qu’avec un petit sac contenant très peu d’affaires le signe qu’un de leur lieu de vie est pour eux une référence dominante par rapport à l’autre. Cette pratique revêt pourtant un tout autre sens dans notre étude. En effet, les enfants que nous avons présentés ci-avant, à l’exception de Romane qui privilégie la maison de sa maman, ne se satisfont pas toujours de peu chez un de leur parent et ne hiérarchisent pas nécessairement leurs lieux de vie. Au contraire, leurs pratiques matérielles s’inscrivent dans l’équilibre qu’ils recherchent en ayant deux espaces de vie singuliers, mais considérés sur un pied d’égalité. Avoir plusieurs “chez-soi” leur donne en outre «accès à un répertoire hétérogène», inscrit dans des objets qui sont propres à cha-

que lieu et «qui leur offre l'opportunité de construire un soi unique et original à l'intersection de ces multiples identités» (Merla *et al.*, 2021 :159).

*B. Créer de la permanence et de la continuité
dans le mouvement avec les objets en transit*

Contrairement aux enfants qui voyagent avec “rien” ou avec un petit sac “invisible”, les enfants que nous présentons ici voyagent avec “toutes leurs affaires”, comme s'ils emmenaient le contenu d'une «chambre unique mobile» (de Singly/Decup-Pannier, 2016 :284). Nous verrons que ce “tout” revêt différents sens pour les enfants et englobe une palette de pratiques – notamment en termes de quantité et de type d'objets emportés, de fréquence de déplacement et de déballage de ces “objets en transit”. Emporter “toutes leurs affaires” signifie en réalité “tout ce qui est significatif” pour la définition de soi. Parmi ces objets significatifs, nous distinguons, d'une part, les objets-ombres et d'autre part, les objets en *stand-by*. Ces deux types d'objets jouent chacun un rôle différent mais complémentaire.

Les objets-ombres, souvent symbolisés sur le SSNG par un dé qui signale des objets importants pour les enfants et qui les accompagnent dans toutes leurs transitions, sont des affaires auxquelles les jeunes sont attachés, qui les rassurent par leur présence dans leur fixité et leur familiarité, comme des “supports d'ancrage” (Sacriste, 2018b). Cette terminologie permet d'insister sur le fait que ces compagnons de tous les jours les suivent littéralement dans leurs mouvements, comme leur “ombre”, et les entourent au quotidien, une fois sortis du canal par lequel ils transitent, comme un sac, une valise ou un bac – que nous appellerons “canal de transition” dans la suite de cet article. Le nombre de ces objets peut varier, allant de la quasi-totalité des affaires personnelles, comme pour Chloé et Amandine (12 ans) et Remi (13 ans) qui emportent avec eux bien plus que nécessaire (plus de vêtements que le nombre de jours qu'ils passent chez leur parent pour avoir le choix selon leurs envies du jour, leur trousse de toilette complète alors qu'ils ont le nécessaire chez chaque parent), à deux ou trois pièces qui “collent à la peau” de leur propriétaire et font en quelque sorte partie d'eux-mêmes, comme le training de l'équipe de foot favorite de Manuêlo (13 ans), ou le casque audio de Joseph (16 ans), le frère d'Amandine. En tant que supports identitaires, les objets-ombres reflètent la personnalité de leur propriétaire et l'aident à présenter cette identité à chaque retour à la maison, définissant qui il est dans le nouvel environnement familial. Ces objets-ombres, et en particulier les vêtements, permettent également à l'enfant d'exprimer son style ou ses styles selon ses humeurs, les circonstances, la situation ou le foyer dans lequel il réside cette semaine-là, comme nous l'explique Amandine (12 ans) qui gère de manière autonome ses effets personnels et qui n'emporte pas toujours les mêmes habits d'une semaine à l'autre : «ça dépend parce que je change... fin un peu chaque semaine je change un peu de

style... du coup ça dépend». Chloé, qui prépare désormais son sac toute seule, emporte pour sa part la totalité de ses vêtements préférés afin de pouvoir toujours choisir sa tenue :

[...] tous les vêtements que j’aime le plus. Et j’en prends pas spécialement un pour chaque jour, je prends un peu... j’en prends vraiment beaucoup trop, et alors comme ça après je peux choisir... ce que j’ai envie de mettre (Chloé, 12 ans).

Selon Daniel Miller (2010), les objets ne nous représentent pas simplement comme des signes et des symboles, mais nous “font” comme nous pensons que nous sommes. Les vêtements ne sont pas le simple reflet de la personnalité d’un individu, mais jouent un rôle déterminant dans la construction de celle-ci. Les habits qui accompagnent Amandine et Chloé remplissent ainsi une fonction de support esthétique et de singularité (Sacriste, 2018b).

D’autres enfants, comme Jean (13 ans), qui est libre d’emmener ce qu’il souhaite chez chaque parent, n’emportent presque aucune affaire avec eux, sauf certains “objets en *stand-by*” qui restent constamment dans le canal de transition, dans l’attente d’être un jour utilisés. Il s’agit de “repères entre-deux” présents dans ces canaux. Les jeunes ne les sortent d’ailleurs – presque – jamais du canal de transition pour éviter de les oublier chez l’un ou chez l’autre parent :

[...] je les laisse dans le sac, je les sors juste quand j’ai envie euh... par exemple, je transporte souvent des blocs de feuilles pour l’école parce que... Chez ma mère j’ai toujours peur qu’il n’y en ait pas, et ici aussi [chez papa]. Donc y a... y a toujours un... un bloc de feuilles... De toutes façons, y en a toujours un dans mon cartable, mais j’en trimbale toujours un dans le sac, et je le sors jamais en fait. Il reste toujours dans le sac (Jean, 13 ans).

Ces objets leur offrent une certaine assurance, la sécurité de ne manquer de rien où qu’ils soient. Ils savent que ce sont des objets qu’ils n’utiliseront pas tout le temps, mais qui seront disponibles le jour où ils en auront besoin, s’évitant la frustration d’attendre une semaine avant de les retrouver chez l’autre parent, ou la charge de se les procurer autrement.

Le rythme auquel les objets-ombres et en *stand-by* circulent peut varier, indépendamment du rythme d’alternance. Parmi les enfants que nous avons interrogés, ceux dont les parents vivent éloignés l’un de l’autre, et qui sont, la plupart du temps, déposés par leur parent en voiture chez leur autre parent, vont avoir tendance à tout emporter avec eux au moment de la transition. Ceux dont les parents vivent à proximité, par contre, présentent des pratiques variables. Ainsi, Eliot, dont les parents vivent dans la même rue, effectue des transferts d’objets en continu, “au compte-gouttes” (de Singly/Decup-Pannier, 2016) en allant et venant chez l’autre parent plusieurs fois sur la semaine pour prendre ou ramener des choses :

j'y vais peut-être deux, trois fois par semaine mais c'est pas juste pour dire bonjour, c'est aussi pour prendre des affaires ou quoi le matin ou... des habits ou des trucs que j'ai oubliés en passant la dernière fois... (Eliot, 14 ans).

Remi (13 ans) trouve quant à lui plus pratique de “tout” emporter en une seule fois dans une grande valise chaque dimanche, lorsque son parent le conduit chez son autre parent, et ce même s'ils habitent à proximité l'un de l'autre.

Pour terminer, on relèvera que le canal par lequel les objets transitent joue en lui-même un rôle ambivalent. Ce contenant, matériellement présent dans chaque maison et durant les trajets, est l'objet le plus visible de leur transition physique. Il représente un support important de l'expérience de vie mobile des enfants qui symbolise la continuité dans le mouvement, le liant entre les deux foyers, un point de repère qui contient les affaires essentielles à la vie quotidienne en terme d'usage et de construction identitaire. Pour reprendre le vocable de Sacriste (2018b), ce canal apparaît comme l'arrière-plan de leur vie individuelle qui leur permet de s'orienter socialement dans l'espace et le temps de chaque foyer. Remi, dont nous parlions à l'instant, ne vide jamais la grande valise avec laquelle il voyage chaque semaine. Rassuré d'avoir toutes ses affaires essentielles avec lui où qu'il réside, il puise quotidiennement dans celle-ci pour prendre ce dont il a besoin, quand il en a besoin. Alors que sa maman préférerait qu'il installe toutes ses affaires dans son armoire, son papa lui demande de laisser cette valise complète sur le palier de l'entre-étages, plutôt que de la monter dans la chambre que le jeune garçon partage avec ses frères. Le fait de n'installer ses affaires ni chez l'un, ni chez l'autre, même si sa maman l'y encourage, lui permet de reproduire les mêmes pratiques chez ses deux parents et de maintenir une continuité entre ses deux maisons. Il garde également ses affaires dans l'ordre qu'il a établi et économise de l'énergie en évitant de devoir plier et replier celles-ci à chaque déballage :

ma valise, fin... ma maman demande de la vider mais je dis “ouè, ouè je l'ai vidée”, mais elle n'est pas vidée en fait... là, elle est encore ouverte en haut [...] je laisse tout dedans vu que c'est plié et... si c'est déplié, je vais devoir replier quoi... (Remi, 13 ans).

Annelyse (10 ans) garde son sac ouvert sous son bureau pour venir y mettre, en cours de semaine, les affaires qu'elle pense à prendre chez son autre parent. Ce faisant, elle et Remi renforcent en quelque sorte l'impression de n'être de passage que pour un certain temps. D'autres enfants perçoivent ce canal comme une contrainte, comme le symbole de leur mobilité régulière et du poids physique et mental que celle-ci peut représenter. Chloé et Eliot installent directement leurs affaires lorsqu'ils arrivent chez leur autre parent et rangent le canal de transition, comme pour effacer toute trace de leur mobilité et reprendre leur place, faire comme s'ils n'étaient jamais

partis, et ne repartiront plus. La présence visible – ou non – du canal de transition signale aux autres – et à eux-mêmes – leur positionnement au sein du foyer, c’est-à-dire “en transit”, “en attente” de repartir vers un autre lieu, ou au contraire, en tant que résidents permanents.

Ces “objets en transit” apparaissent dans les témoignages ci-dessus comme des facilitateurs face aux épreuves vécues par les enfants. Ils constituent pourtant également une épreuve en eux-mêmes dans le sens où ils viennent compliquer la vie quotidienne, comme en témoigne Amandine :

c’est quand même compliqué... parce que des fois y a des affaires qui sont chez mon père et du coup je dois aller les chercher, je dois retourner et puis après l’inverse, donc c’est compliqué... (Amandine, 12 ans).

Pour Manuêlo (13 ans), ce ne sont pas tant les déplacements d’une maison à l’autre qui pèsent mais plutôt la préparation hebdomadaire de ses affaires. Ainsi, il dira que devoir «toujours prendre des affaires, les déplacer chez l’un, puis les déplacer chez l’autre, ça, c’est casse-c...».

L’oubli de certaines affaires les contraint parfois à gérer des émotions négatives comme la lassitude pour Manuêlo ou la frustration pour Joseph. Ce dernier se sent «un peu frustré» quand il oublie d’emporter son casque et sa souris d’ordinateur, car l’absence de ces objets, “supports de libération” (Sacriste, 2018b), l’empêche de se détendre comme il le souhaiterait. C’est aussi parfois «embarrassant» et stressant de ne pas avoir «ce qu’il faut» pour l’école.

A la différence des enfants présentés dans la section précédente, qui accordaient plus d’importance aux “objets en stationnement” qui les ancrent chez chacun des parents, les enfants présentés ici donnent davantage d’importance aux “objets en transit” qui créent de la permanence dans le mouvement et de la continuité entre leurs différents lieux de vie. Comme Jean-Sébastien Marcoux (2001) l’a observé pour les personnes qui déménagent et font le tri entre ce qu’elles souhaitent emporter ou laisser derrière eux, on pourrait dire que certains enfants “habitent” en quelque sorte davantage dans ces objets embarqués du quotidien que dans les lieux de vie eux-mêmes, car ce sont ces objets plus que les lieux qui leur offrent un ancrage. Les affaires personnelles qu’ils emmènent systématiquement avec eux chez l’autre parent revêtent un caractère d’ordre transitionnel (Searles, 1986), dans le sens où ce sont des repères mobiles que l’enfant emporte avec lui et qu’il retrouve au quotidien. En complément de leur “monde en stationnement”, ce “monde mobile” présent à leurs côtés leur offre une sécurité affective, une continuité identitaire dans les temps de transition. Être accompagnés de ces objets est ce que de Singly et Decup-Pannier (2016 :283) nomment des “rituels de résistance”, qui représentent symboliquement le lien entre les deux espaces, entre les deux unités familiales, et qui facilitent ainsi

une transition qui se fait plus en douceur, même si la – mauvaise – gestion de ceux-ci représente une certaine contrainte.

C. Des pratiques qui s'inscrivent dans des structures d'opportunités et de contraintes

Si les enfants disposent de marges de manœuvre dans la gestion des objets qui les entourent, il est important de souligner que les pratiques matérielles que nous avons décrites s'inscrivent dans un cadre plus large qui les façonne, les contraint, les facilite ou les décourage. Les études sur l'hébergement alterné indiquent que la manière dont les enfants vivent la multilocalité est influencée notamment par la distance géographique entre les deux lieux de vie, par l'âge des enfants et par les ressources socio-économiques de chaque parent (Schier, 2015). Bien que notre étude porte sur un nombre restreint d'enfants, plusieurs facteurs nous semblent mériter d'être mis en avant, à savoir les conditions matérielles et spatiales, les valeurs et styles éducatifs, et la dimension temporelle. Il est toutefois important de relever en guise de préambule que ces facteurs ne fixent pas totalement les conduites – il serait d'ailleurs difficile d'établir un lien direct et automatique entre une contrainte matérielle par exemple, et un type de conduite.

Les conditions matérielles et spatiales englobent la distance entre les lieux de vie, le mode de déplacement entre ces lieux, le “poids” du travail scolaire et les ressources socio-économiques de chaque parent. Les conditions dans lesquelles les enfants sont placés semblent influencer leur choix d'emporter ou non des affaires avec eux. Les enfants dont les parents habitent loin l'un de l'autre ont plutôt tendance, soit, pour ceux qui mettent davantage l'accent sur les objets en stationnement, à éviter d'emporter des affaires pour ne pas s'en encombrer le temps d'un long trajet et risquer de devoir effectuer ou demander au parent d'effectuer un très long trajet pour les récupérer en cas d'oubli, soit, pour ceux qui valorisent les objets en transit, à emporter l'ensemble de leur univers mobile. *A contrario*, nous avons vu que les enfants dont les parents habitent à proximité l'un de l'autre ne doivent transporter les objets que pour un temps court et ont davantage le loisir d'aller chercher des choses chez l'autre parent – ce qui n'exclut pas qu'ils puissent préférer “tout” emporter d'un coup, comme Remi. Le fait de disposer d'une voiture pour effectuer les trajets entre également en jeu, ce mode de transport facilitant la mobilité d'objets encombrants ou en quantité importante, peu importe la distance entre les domiciles des parents – ce qui ne veut pas dire que les enfants qui ont cette opportunité ne laissent pas leurs affaires en stationnement.

Le “poids” du matériel scolaire que les jeunes sont contraints d'emporter avec eux, en particulier à l'école secondaire, peut encourager également certains enfants à laisser toutes leurs autres affaires en stationnement chez chaque parent. Pour Marie, cela est autant lié à son mode de déplacement

en transports en commun (sa mère possède une voiture mais refuse de faire les trajets) qu’à son souhait de se sentir moins encombrée :

avant, j’avais les habits de chez ma maman, chez mon papa, je les reprenais chez ma maman... mais je ne reprends pas tout parce que j’avais genre euh... l’autre fois, j’avais en plus mon sac de gym, donc j’avais 3 sacs... ça faisait beaucoup... dans les transports, ça faisait un peu beaucoup... (Marie, 12 ans).

Notons que d’autres enfants réagissent à cette contrainte “scolaire” en mettant plutôt en place une nouvelle organisation qui leur permet d’emporter des choses plus aisément avec eux – pour peu qu’ils voyagent en voiture. C’est le cas de Mathilde qui a troqué un sac devenu trop petit pour un bac dans lequel elle peut mettre toutes ses affaires et qui lui sert de nouveau canal de transition.

Les ressources socio-économiques de chaque parent jouent également un rôle par rapport à la gestion des affaires, en facilitant, encourageant, décourageant certaines pratiques. Les enfants dont les parents ont, tous deux, des revenus élevés, ont davantage la possibilité de ne “rien” emporter car ils peuvent disposer d’affaires en double chez chacun. Ne “rien” emporter est plus difficile pour les enfants dont le père et/ou la mère ont des ressources économiques plus modestes car l’un et/ou l’autre ne peu(ven)t financièrement se permettre de racheter plusieurs fois un même produit si celui-ci a été oublié ou laissé en stationnement chez l’autre parent. Ces enfants sont en outre fortement encouragés soit à rapporter au bon endroit les effets que l’un ou l’autre leur a offerts (comme les vêtements) ou, au contraire, à faire circuler entre les lieux de vie des objets coûteux, comme une console de jeu. Le niveau économique de chaque parent peut également jouer dans l’autre sens, car l’étroitesse des moyens financiers peut se traduire par l’absence de véhicule ou la limitation de l’utilisation de celui-ci en raison du coût de l’essence, ce qui peut alors pousser les enfants à voyager “légers”. Relevons enfin que les jeunes dont le père et la mère n’ont pas le même niveau de vie doivent composer avec des parents qui ne peuvent tous deux leur offrir les mêmes choses. Ils peuvent réagir à ce contexte en emportant systématiquement certaines affaires pour les avoir avec eux où qu’ils soient et bénéficier du même confort chez chaque parent, et/ou conserver le même style vestimentaire.

Le deuxième ensemble de facteurs comprend les valeurs et styles éducatifs des parents séparés qui peuvent, ou non, converger (Brunet *et al.*, 2008). Il y a parmi nos participants des parents qui promeuvent seuls, ou en accord avec leur ex-partenaire, des valeurs écologiques et anticonsuméristes qui s’incarnent dans la volonté de ne pas surconsommer inutilement – ce qui peut encourager les jeunes à faire transiter des objets d’un foyer à l’autre, comme la PS Switch que Jean a choisi spécifiquement pour sa facilité de transport. Nous avons vu que certains privilégient les objets ou vêtements

de seconde main, ce qui peut d'ailleurs s'inscrire dans une logique de doublement des affaires que les jeunes pourraient dès lors laisser "en stationnement" chez chacun des deux parents. De plus, les jeunes doivent parfois composer avec le fait que l'un des parents ne cautionne pas ce que l'autre autorise et restreint la possibilité de faire entrer chez lui des objets qui supportent des pratiques qu'il réproche. Théodore ne peut pas jouer à la Nintendo chez son papa, par exemple, et la laisse alors en stationnement chez sa maman.

Enfin, la dimension temporelle est également apparue importante. Elle comprend l'âge des enfants, la durée de la séparation et le rythme de l'alternance. Parmi notre population, seuls 3 enfants sur les 21 avaient 10 ans et plus au moment de la séparation parentale. Dès la mise en pratique de l'alternance, les parents de ces "adonnaissants" (de Singly, 2006) se sont montrés indulgents par rapport à la gestion de leurs affaires personnelles en les laissant libres de les emporter avec eux ou au contraire, de ne s'encombrer de rien, selon leurs desiderata. Pour les autres jeunes, alors moins autonomes dans leurs pratiques (Kaufmann/Flamm, 2003), la gestion de la logistique a plutôt été pensée au départ par les parents. Ces derniers les accompagnent pour leurs déplacements et les aident parfois à préparer leurs affaires, ce qui limite leur possibilité de choisir ce qu'ils souhaiteraient prendre avec eux. En grandissant, et avec la durée croissante de la séparation et la routinisation de l'alternance, les enfants acquièrent davantage d'autonomie et deviennent plus responsables de leurs affaires et de leurs trajets, ce qui les rend plus libres de les gérer comme ils l'entendent. Chloé, qui a désormais 12 ans et qui alterne les lieux de vie depuis 6 ans, gère peu à peu ses affaires de manière autonome, et décide seule de ce qu'elle prend avec elle alors même que ses parents préféreraient au départ qu'elle n'emporte rien d'une maison à l'autre :

au début, mes parents, quand je recevais un jouet pour la Saint-Nicolas quand j'étais petite, ils voulaient toujours que je le garde [...] dans la maison où je suis parce qu'après ils croyaient toujours que j'allais [l'oublier dans l'autre maison] et... [...] Avant, je faisais mes affaires avec mes parents et ils décidaient de ce que je prends [sic]. Mais maintenant, le jeudi soir, bah je prépare tout ce que j'ai besoin [...] Et donc maintenant c'est un peu moi qui choisis tout ce que je prends (Chloé, 12 ans).

La dimension temporelle inclut également le rythme de l'alternance entre foyers. Plus cette alternance est perçue comme courte, moins les enfants semblent ressentir le besoin d'emporter des affaires avec eux, sachant qu'ils les retrouveront vite. Notons que ce n'est pas tant le nombre réel de jours passés chez chacun qui compte que la perception subjective du temps. Ainsi Lewis (16 ans) alterne tous les 6 ou 8 jours mais n'emporte «rien» avec lui parce que, selon ses propres mots, «une semaine pour moi passe assez rapidement». Les adolescents qui perçoivent le rythme d'alternance comme

“long” auront davantage tendance à emporter leurs affaires avec eux pour ne pas devoir s’en passer trop longtemps.

Les éléments mis en avant ici ne conditionnent pas automatiquement les pratiques, donnant lieu, comme nous avons tenté de le montrer, à une palette variée de comportements. Les jeunes font d’ailleurs preuve d’une imagination étonnante pour contourner les contraintes ou obstacles et négocier avec leurs parents des arrangements qui leur permettent d’“ordonner” leur mode de vie multilocal dans un sens qui leur convient davantage, comme Mathilde qui emporte des affaires qui “appartiennent” à l’autre maison, mais qu’elle laisse alors à un endroit précis chez son autre parent pour être sûre de ne pas oublier de les reprendre ensuite avec elle et s’éviter des réprimandes ; ou Théodore qui, à l’inverse, veille à maintenir ses “réserves” de vêtements relativement intacts alors que ses parents l’encouragent à emporter tout ce dont il pourrait avoir besoin. Le sens qu’ils donnent à ce mode de vie, et qui s’appuie sur les objets du quotidien, se construit au croisement entre le cadre qui leur est posé par leur environnement familial, et qui constitue une “structure d’opportunités et de contraintes”, et leurs propres aspirations.

V. Conclusion

À partir de l’étude de la matérialité, nous avons voulu montrer comment les enfants s’appuient sur les objets du quotidien pour ordonnancer leur double espace de vie et former un espace vécu (Rolshoven, 2008) qui fasse sens pour eux. Cette entrée par la matérialité s’est révélée particulièrement fructueuse, à divers égards. Premièrement, elle nous a permis de renforcer le constat que l’alternance, et les continuités et discontinuités dont elle est porteuse, n’est pas forcément signe d’instabilité et de perte de repères : au contraire, nous avons montré qu’en s’appuyant sur les objets du quotidien, les enfants ordonnent leur monde, créent des habitudes et routines, bref, créent un “habiter multilocal” *via* les instruments du quotidien. Ceci ne se fait cependant pas sans accrocs ni difficultés, les objets étant apparus à la fois comme des supports de l’existence qui facilitent la transition, mais aussi comme des contraintes, des charges et des sources d’anxiété. Pour Daniel Miller (2008), la culture matérielle de la maison exprime une cosmologie sociale où les choses et les individus sont mis en relation de manière ordonnée, équilibrée et harmonieuse, ce qui n’exclut pas pour autant certaines contradictions ou changements. Dans le cas qui nous occupe, distinguer les affaires fixées dans des lieux de vie ou emporter un monde mobile avec soi participe à créer et entretenir une “esthétique” propre, une “cosmologie” (Miller, 2008), que nous qualifierions de “familiale” où les enfants et les choses sont mis en relation de manière ordonnée non pas à l’intérieur d’un seul espace domestique, mais au travers d’un territoire plus large, un espace vécu, étendu entre plusieurs lieux de vie. Deuxièmement, notre approche

nuance la typologie de François de Singly et Benoîte Decup-Pannier (2016) en montrant que ce n'est pas tant la quantité d'objets qui transitent d'une maison à l'autre qui signale le rapport des jeunes à leurs deux résidences, que le poids et les fonctions pratiques, symboliques, identitaires et affectives que les enfants leur attribuent et/ou qu'ils remplissent pour eux. En distinguant objets en stationnement et en transit, objets-ombres et en *stand-by*, et canal de transition, nous avons identifié également les rôles spécifiques et variés que les objets du quotidien jouent dans la logistique de la transition, dans l'entretien d'une continuité dans le mouvement, et dans l'ancrage dans chaque lieu de résidence. Enfin, notre analyse nous a permis de dégager les éléments structurels qui influent sur ces pratiques, à savoir les conditions matérielles et spatiales, les styles éducatifs et valeurs des parents, et la dimension temporelle, tout en montrant que ces éléments fonctionnent non pas comme des carcans, mais plutôt comme des structures d'opportunités et de contraintes au sein desquelles des marges de manœuvre et de négociation sont présentes.

Notre étude présente inévitablement des limites. Parmi celles-ci, nous voudrions souligner en particulier celle qui découle du choix de nous centrer sur les relations parents-enfants, laissant de côté le rôle que d'autres membres importants de ces familles mosaïques peuvent jouer dans les processus que nous avons décrits. On peut s'interroger en effet sur les tensions et négociations qui s'opèrent au sein de fratries recomposées et avec les beaux-parents quant aux objets qui bougent et qui restent, marquant ainsi l'empreinte physique et matérielle de l'enfant y compris en son absence, ou sur la manière dont les beaux-parents influent sur les conditions matérielles et spatiales (comme en acceptant ou refusant de prendre en charge certains trajets, ou l'achat d'objets oubliés lors du changement de foyer), ou les valeurs éducatives et les styles de vie promus par les parents. L'habiter multilocal et les cosmologies familiales que nous avons esquissés dans cet article ne se déploient pas uniquement dans, et entre, deux espace de vie, mais également avec une multitude d'acteurs dont le rôle reste encore à explorer.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAUDE A., SAGNES F., ZAOUCHE GAUDRON C.,
2010 “La résidence alternée. Étude exploratoire auprès d’enfants âgés de 7 à 10 ans, *Dialogue*, 188(2), pp.133-146.
- BERMAN R., DANEBACK K.,
2020 “Children in dual-residence arrangements: a literature review”, *Journal of Family Studies*, <https://doi.org/10.1080/13229400.2020.1838317>.
- BRUNET F., KERTUDO P., MALSAN S.,
2008 *Étude sociologique sur la résidence en alternance des enfants de parents séparés*, CNAF, Dossier d’étude n°109.
- CLERC M.,
2014 *Le positionnement sur l’échelle des niveaux de vie. Deux personnes sur trois se positionnent dans le tiers intermédiaire*, Insee Première, n°1515 – septembre 2014, <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1281306>.
- DANIC I., DELALANDE J., RAYOU P.,
2006 *Enquêter auprès d’enfants et de jeunes. Objets, méthodes et terrains de recherche en sciences sociales*, Rennes, PUR.
- DUCHENE-LACROIX C.,
2013 “Éléments pour une typologie des pratiques plurirésidentielles et d’un habiter multilocal”, *Emigrinter*, 11, pp.151-165.
- FEHLBERG B., NATALIER K., SMYTH B.,
2018 “Children’s experiences of ‘home’ after parental separation”, *Child and Family Law Quarterly*, 30(1), pp.1-21.
- GABB J., SINGH R.,
2015 “The Uses of Emotion Maps in Research and Clinical Practice with Families and Couples : Methodological Innovation and Critical Inquiry”, *Family Process*, 54(1), pp.185-197.
- KAUFMANN V., FLAMM M.,
2003 *Famille, temps et mobilité. État de l’art et tour d’horizon des innovations*. CNAF, Dossier d’études n°51.
- KUSENBACH M.,
2003 “Street Phenomenology : The Go-Along as Ethnographic Research Tool”, *Ethnography*, 4(3), pp.455-485.
- LIGUES DES FAMILLES,
2020 *Le baromètre des parents de la Ligue des familles*, Bruxelles, Ligue des Familles.
- MARCOUX J.-S.,
2001 “The Refurbishment of Memory”, in MILLER D. (Ed.), *Home Possessions. Material culture behind closed doors*, Oxford, Berg, pp.69-86.
- MARQUET J.,
1991 *Nomisation et réalité dynamiques : contribution à la sociologie compréhensive*, Louvain-la-Neuve, Academia, Coll. Hypothèses.
- MARQUET J., MERLA L.,
2015 *L’intérêt supérieur de l’enfant dans la mosaïque familiale : ce que cela signifie pour les enfants*, Observatoire de l’enfance, de la jeunesse et de l’aide à la jeunesse, Rapport final.

- MERLA L.,
 2018 "Rethinking the Interconnections between Family Socialization and Gender through the Lens of Multi-local, Post-separation Families", *Sociologica*, 12(3), pp.47-57.
- MERLA L., DEDONDER J.,
 2020 *Configurations familiales post-divorce/séparation en Fédération Wallonie-Bruxelles : le point de vue des adolescent-es*, Rapport de recherche, <https://mobilekids.eu/board/configurations-familiales-post-divorce-separation-en-federation-wallonie-bruxelles-le-point-de-vue-des-adolescent-e-s/>.
- MERLA L., DEDONDER J., NOBELS B., MURRU S.,
 2021 "The SOHI : Operationalizing a new model for studying teenagers' sense of home in post-divorce families", in BERNARDI L., MORTELMANS D. (Eds.), *Shared Physical Custody*, Berlin, Springer, pp.155-180.
- MERLA L., NOBELS B.,
 2019 "Children Negotiating their Place through Space in Multi-local, Joint Physical Custody Arrangements", in NOBELS B., LESLEY M., LIZ M., TAMSIN H.-S., NUNO F., KATIE W. (Eds.), *Families in Motion : Ebbing and Flowing through Space and Time*, Bingley, Emerald Publishing Limited, pp.79-95.
- MICHAUD DELAHAYE P.,
 2009 "La résidence alternée ouvre des perspectives de métissage singulier", *Spirale*, 49(1), pp.153-161.
- MILLER D.,
 2008 *The Comfort of Things*, Cambridge, Polity Press.
 2010 *Stuff*, Cambridge, Polity Press.
- PALLUDAN C., WINTHER I. W.,
 2016 "Having my own room would be really cool: Children's rooms as the social and material organizing of siblings", *Journal of Material Culture*, 22(1), pp.34-50.
- PETERSEN M. G., LYNNGAARD A. B., KROGH P. G., WINTHER I. W.,
 2010 "Tactics for Homing in Mobile Life - A Fieldwalk Study of Extremely Mobile People", *MobileHCI*, 7(10), pp.265-274.
- RECKSIEDLER C., BERNARDI L.,
 2021 "Are 'Part-time parents' healthier parents? Correlates of shared physical custody in Switzerland", in BERNARDI L., MORTELMANS D. (Eds.), *Shared physical custody*, Berlin, Springer, pp.76-102.
- REMY J.,
 2015 *L'espace, un objet central de la sociologie*, Toulouse, Erès.
- ROLSHOVEN J.,
 2008) "The Temptations of the Provisional. Multi-Locality as a Way of Life", *Ethnologia Europaea Journal of European Ethnology*, 37(1-2), pp.17-25.
- SACRISTE V.,
 2018a "Introduction", in SACRISTE V. (Ed.), *Nos vies, nos objets. Enquêtes sur la vie quotidienne*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, pp.13-38.
 2018b "Conclusion : les objets comme supports d'existence", in SACRISTE V. (Ed.), *Nos vies, nos objets. Enquêtes sur la vie quotidienne*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, pp.313-322.

SCHIER M.,

2015 “Post-Separation Families: Spatial Mobilities and the Need to Manage a Multi-Local Everyday Life”, in AYBEK C., HUININK J., MUTTARAK R. (Eds.), *Spatial mobility, migration and living arrangements*, Berlin, Springer, pp.205-224.

2017 *A multi-methodological approach to multi-locally living children in post-separation families*, Paper presented at the Researching multi-local children: methodological and ethical issues, 3 to 5 April 2017, Louvain-la-Neuve.

SCHIER M., HILTI N., SCHAD H., TIPPEL C., DITTRICH-WESBUER A., MONZ A.,

2015 “Residential Multi-Locality Studies – The Added Value for Research on Families and Second Homes”, *Tijdschrift voor economische en sociale geografie*, 106(4), pp.439-452, doi:10.1111/tesg.12155.

SEARLES H.,

1986 *L’environnement non humain*, Paris, Gallimard.

SINGLY de F.,

2006 *Les adonaissants*, Paris, Armand Colin.

SINGLY de F., DECUP-PANNIER B.,

2016 “Avoir une chambre chez chacun de ses parents séparés”, in SINGLY de F. (Ed.), *Libres ensemble. L’individualisme dans la vie commune*, 2^e ed., Paris, Armand Colin, pp.275-296.

TURUNEN J.,

2017 “Shared Physical Custody and Children’s Experience of Stress”, *Journal of Divorce & Remarriage*, 58(5), pp.371-392.

VAN HOUCKE F.,

2017 *Législation sur l’hébergement égalitaire : 10 ans après...*, Bruxelles, Coordination des ONG pour les droits de l’enfants.

WALKER A.,

2020 “I don’t know where all the cutlery is’: exploring materiality and homemaking in post-separation families”, *Social & Cultural Geography*, <https://doi.org/10.1080/14649365.2019.1705995>.

WINTHER I. W.,

2015 “To practice mobility - On a small scale”, *Culture Unbound*, 7, pp.215-231.

Résumé structuré

Présentation : Cet article s’intéresse à la manière dont les adolescents qui vivent en hébergement alterné en Belgique créent de la continuité dans l’alternance en se centrant sur le rôle que la gestion de leurs affaires personnelles joue dans ce processus. Ces instruments du quotidien renvoient notamment aux objets qui entourent les individus, qu’ils choisissent d’affecter prioritairement, voire exclusivement, à un logement particulier, ainsi qu’à ceux qui les accompagnent dans leurs transitions entre ces lieux et leurs déplacements vers ceux-ci. Nous posons l’hypothèse que les enfants, entendus comme des acteurs sociaux compétents, s’appuient sur les objets du quotidien pour construire leur rapport à leur double espace de vie, l’ordonner et lui donner sens, soit, mettre en relation ces espaces pour former un tout cohérent.

Théorie : Le cadre théorique combine les apports de l’étude de la multilocalité résidentielle, envisagée comme pouvant être appropriée par les individus comme un mode d’habiter multilocal, et des *material studies*, qui portent une attention particulière à la relation dialectique entre les sujets et les objets. Cette double perspective nous permet de dégager

les grandes fonctions que remplissent les objets du quotidien dans la vie des jeunes vivant en familles séparées, et de poser que la question du “sac à dos” met en réalité en jeu deux types d’objets, les uns “en stationnement” chez un des parents et les autres, “en transit”, qui assurent une continuité entre lieux d’ancrage. Ces objets sont abordés non seulement dans un sens utilitaire, identitaire, de sociabilité ou comme moyen d’action, mais également comme supports pour s’intégrer à un univers de vie et affronter les défis liés à une mobilité constante.

Méthodologie : Cet article est basé sur un travail de terrain mené auprès de 17 familles belges, majoritairement issues de la classe moyenne, et au sein desquelles ont été interviewés au total 10 filles et 11 garçons, âgés entre 10 et 16 ans, qui vivent en hébergement égalitaire depuis au moins un an. La collecte de données s’est appuyée sur des entretiens semi-directifs avec au moins un des parents, et sur une méthodologie de recherche participative avec les enfants combinant *Socio-Spatial Network Game*, *Emotion Map* et *Go-Along Method*. Ce corpus a été soumis à une analyse thématique à trois niveaux : (1) triangulation des matériaux afin de construire une étude de cas pour chaque enfant ; (2) croisement de cette première analyse avec le discours des parents ; (3) analyse transversale *via* le croisement des études de cas contextualisées.

Résultats : Notre analyse révèle deux manières de gérer la multilocalité. La première consiste à ordonner, distinguer et s’ancrer dans chaque lieu de vie en privilégiant des “objets en stationnement” fixés distinctement dans chaque espace de vie. Ces marqueurs fixes délimitent les espaces et les temps passés avec chaque “nouvelle famille”, permettent aux enfants de retrouver un univers familial à chacun de leurs retours, et établissent un ordre qui fait sens pour eux dans leurs comportements. On relèvera que certains enfants sont guidés par un souci d’équilibre et d’équité entre foyers, et que d’aucuns tentent de reproduire “à l’identique” les objets personnels qui stationnent chez chacun de leurs parents. La deuxième façon de gérer la multilocalité est de créer une permanence et une continuité dans le mouvement grâce à des “objets en transit” qui circulent avec des enfants qui disent voyager avec “toutes leurs affaires”. Ce “tout” englobe un éventail diversifié de pratiques et renvoie aux objets significatifs pour la définition de soi. Nous pouvons distinguer parmi eux des “objets-ombre” et des “objets en *stand-by*”, qui jouent chacun un rôle différent mais complémentaire. Nous relevons également le rôle ambivalent joué par le canal (sac, valise, boîte) par lequel les objets transitent. Enfin, nous montrons comment les conditions matérielles et spatiales, les valeurs et styles éducatifs des parents, et la dimension temporelle façonnent, contraignent, facilitent ou découragent les pratiques matérielles décrites ci-avant.

Discussion : L’entrée par la matérialité permet de renforcer le constat que l’alternance n’est pas forcément signe d’instabilité et de perte de repères, et peut donner lieu à la création d’un “habiter multilocal” *via* les instruments du quotidien. Ceci ne se fait cependant pas sans accrocs ni difficultés, les objets étant apparus à la fois comme des supports de l’existence qui facilitent la transition, mais aussi comme des contraintes, des charges et des sources d’anxiété. Cet article montre également que ce n’est pas tant la quantité d’objets qui transitent d’une maison à l’autre qui signale le rapport des jeunes à leurs deux résidences, que le poids et les fonctions pratiques, symboliques, identitaires et affectives que les enfants leur attribuent et/ou qu’ils remplissent pour eux. Enfin, les éléments structurels qui influent sur ces pratiques, doivent être appréhendés comme des structures d’opportunités et de contraintes au sein desquelles des marges de manœuvre et de négociation sont présentes.